GENERAL LIBRARY 840
MAY - 7 1920
UNIV. OF MICH.

27e Année N° 6 15 Mars 1920

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Louis Artus	*La Maison du Sage* (2e partie)	225
René Milan	*La grande Pitié de la Marine française.* — II	268
Alice Louis-Barthou	*Au Moghreb parmi les Fleurs.* — II	301
***	*Le Plan XVII.* — II	329
Harlette Fernand-Gregh	*Frontaliers* (1re partie)	365
Brada	*Belles Fêtes d'autrefois.* — III	398
Franck L. Schœll	*La « Ceinture noire » de Chicago*	410
Jules Patouillet	*Les Relations intellectuelles entre France et Russie*	429

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS
DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER
(MAISON D'ÉDITION CALMANN-LÉVY)

1920

LIVRES NOUVEAUX

LE HAREM ENTR'OUVERT
par **A.-R. de Lens.**

C'est dans cette *Revue* que madame A.-R. de Lens fit paraitre d'abord la série des charmantes études qui révélèrent au public un talent nouveau. Talent très fin, très sûr, et qui est tout à la fois d'un écrivain et d'un observateur remarquables. Outre la grâce du style, d'une limpidité si parfaite, *le Harem entr'ouvert* possède un attrait tout particulier : il nous initie à la vie des Orientales plus complètement qu'aucun autre livre sur le même sujet. Madame de Lens a pu étudier de près ce qu'elle décrit et en prendre une connaissance directe sans être arrêtée par les obstacles qui interdisent aux hommes l'accès des retraites où vivent les Désanchantées. Elle raconte avec une simplicité exquise et un pittoresque naturel, marquant d'un trait net chaque détail. *Le Harem entr'ouvert* est, en vérité, un livre bien captivant.

LA MÉTHODE INTUITIVE DE M. BERGSON
par **Penido.**

Y avait-il encore des aperçus nouveaux à présenter sur le bergsonisme, après tant d'études que Français et étrangers lui ont consacrées? M. Penido l'a pensé. Il nous donne à peu près les résultats auxquels était arrivé un bon critique de l'œuvre de M. Bergson, M. Berthelot. L'exposé d'abord, la critique ensuite. Et, pour finir, cette curieuse invitation — sous couleur d'être bergsonien — à abandonner le bergsonisme *de fait* pour chercher au-delà une pensée qui le dépasse. Un prédécesseur du critique n'avait-il pas voulu, lui aussi, rejeter le bergsonisme de M. Bergson? Mais c'était pour adhérer au bergsonisme de saint Thomas. Sachons gré à M. Penido d'aller moins loin dans l'infidélité.

OU VA-T-ON?
par **René Besnard** et **Camille Aymard.**

Ce livre est dédié surtout aux producteurs : industriels, commerçants, paysans et ouvriers. L'angoissante question de l'avenir de notre pays, et généralement de la civilisation contemporaine, après une tourmente qui a ébranlé toutes les bases, — est agitée ici dans ses éléments essentiels. Causes de la hausse du change, remèdes pour y pallier, — statistiques comparatives du bilan de la France aujourd'hui et avant la guerre, — taux des salaires d'un ouvrier et d'une ouvrière à la fin de 1919, — autant de précieux renseignements sur les facteurs de la gêne économique et financière dont nous souffrons. — Mais, plus profondément, les auteurs ont su discerner la crise des forces morales, autrement significative et redoutable. Et ce n'est pas un des moindres intérêts de ce livre que les chapitres consacrés aux conditions de disparition des civilisations antiques, et au rôle nécessaire de l'élite, ouvrière du progrès.

LES GENS QUI PASSENT
par **Paul Margueritte.**

Ces deux volumes sont composés de nouvelles qui contiennent souvent la matière d'un roman et en offrent tout l'intérêt. Ces passants qui traversent la vie et que l'écrivain nous montre dans la diversité de leurs types et la variété de leurs aventures tragiques ou tendres, folles ou mélancoliques, nous laissent un durable souvenir. Les héros sortent de l'inconnu et ils y rentrent, mais dans le court espace de temps où ils se montrent à nous, ils nous ont révélé leur âme. On goûtera également dans ce livre l'artiste évocateur et le psychologue.

Nous prévenons nos Abonnés que, par suite de la grève des imprimeurs, le service des abonnements ne peut être assuré avec la régularité habituelle. Nous les prions de bien vouloir excuser le retard qui en résulte.

LA MAISON DU SAGE[1]

CHAPITRE III

LES DIEUX TRAHISSENT

I

Rose-Marie, cet été-là, abandonna son service à l'hôpital seulement deux jours. Elle partit un matin sans avertir personne.

Dans le train qui la conduisait en Normandie, elle déplia, pour les corriger, quelques pages qui porteraient bientôt, de l'autre côté de l'Europe, dans un petit village galicien, une sentence décevante.

Elle songea au jeune médecin pauvre et persécuté qui prétendait, par des vaccins, guérir toutes maladies infectieuses, même cérébrales !

Sur le long rapport adressé au professeur, Rose-Marie a formulé volontiers, parce qu'elles satisfont à son goût de la justice, les conclusions à une « insuffisante démonstration » indiquées par Piérard avant son départ. Même elle s'en réjouit amicalement parce que les collègues influents de Raymond Piérard, demain ses électeurs! qui n'admettent pas de vérité hors de leur Église, n'incrimineront point son esprit trop curieux — ses rivaux disent : dangereux. La jeune fille

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1920.

était assurée qu'à suivre l'ambition de son maître elle ne se hasardait que sur de belles routes.

Mais quelle déception pour Nathan Zugli !

Piérard jadis a publié :

« Pour tenter de guérir des lésions profondes du cerveau ou de la moelle, il faudra que les agents thérapeutiques arrivent en contact immédiat, avant qu'ils soient annihilés ou arrêtés par les autres organes de l'économie. »

C'est dans cette voie que Zugli a cherché, — la bonne voie ! et avec quelle hardiesse ingénue, sans retours et sans prudence. Déjà Rose-Marie lui a écrit au sujet de ses premiers travaux ; même elle l'a vu. Elle se souvient de sa houppelande, de ses cheveux gras en deux longues boucles qui lui battaient les oreilles, de ses regards humbles et luisants fixés sur elle que Piérard avait déléguée afin qu'elle l'encourageât. Et sa joie en fut si grande qu'il baisa la mante de « sa bienfaitrice », à cause, sans doute, du sourire dont elle accompagnait les paroles transmises, et de la personnelle estime qu'elle lui avouait.

Cette fois encore elle l'a exprimée pour atténuer la rudesse du coup. La condamnation n'est pas sans appel. L'effort intéressant a échoué, par trop de hâte peut-être à réussir. Elle s'est permis d'ajouter un mot qui contient presque une promesse : « Persévérez. »

Mais Rose-Marie, impuissante ce matin-là à s'intéresser longuement à la science ou à la misère des hommes, renonça bientôt à tout projet de travail.

Oisive et muette, les paysages encadrés par la fenêtre du wagon ne distrayaient non plus ses yeux, dont les flammes spirituelles semblaient projeter sur un écran les spectacles de sa mémoire. Ainsi tout un passé déroula, en un film imaginaire, des détails minutieux.

A Caen, terme de son voyage, elle refusa les offres des voituriers, déposa dans l'hôtel le plus proche son mince bagage et bravement, à pied, sans consulter personne, se dirigea, à l'aide d'un plan, dans la ville. Elle évita les grandes voies, craignant la rencontre improbable de Germaine, venue de Sennecy pour quelque achat ; par de petites rues, elle parvint à la porte de la maison de force.

Elle montra une lettre au guichet et, après une attente assez courte, elle fut admise, le cœur battant, dans l'infirmerie de la prison.

Sous la garde d'une religieuse, la sœur de Rose-Marie sommeillait dans un petit lit blanc. Le bonnet carré et le gros linge des prisonnières évoquaient précisément l'enfant élevée avec austérité. La rougeur de la fièvre la rajeunissait, complétant l'illusion.

Jadis, dans la même chambre, deux couchettes se joignaient. La froide Rose-Marie, irritée parfois et doutant, se plaignait des ardentes et longues, et tardives prières d'Henriette agenouillée, qui avouait, en se relevant, qu'elle souhaitait obtenir tant de grâces ! satisfaire par l'intervention divine tant de désirs !... et confiante, elle riait encore à ces rêves, tandis que Rose-Marie, la lampe éteinte, préférait chercher en elle-même des solutions, et consentait à les acheter au prix d'un dur effort.

Sur son matelas d'hôpital, la faible sœur aînée semblait rêver toujours et, les mains jointes naturellement, prier encore et sourire au même espoir.

La religieuse dit :

— Ce matin, votre amie a désiré voir l'aumônier.

Au léger bruit qu'elle fit en se retirant, la malade ouvrit les yeux. Elle remercia Rose-Marie parce que promptement elle était accourue.

— Je savais bien que tu viendrais. Mais à personne je n'ai confié qui je suis, pas même dans la lettre que je t'ai écrite et qu'il t'aura fallu montrer ; à personne, non, pas même au prêtre.

Autant que la fatigue le permit elle parla de tous leurs souvenirs. Ensuite elle conta la fin triste de sa vie. Elle se forçait docilement pour avoir beaucoup de remords ; mais sans doute elle trouvait juste le pardon qu'elle venait de recevoir. Elle n'avait pas été très bien armée pour se défendre. Dieu lui rendait une trop rude justice, en la condamnant une autre fois, après les hommes !

Elle attira Rose-Marie près d'elle, et tout bas :

— Mon pauvre petit, il était baptisé...

Un silence que Rose-Marie ne comprit point, un frisson

qui amena une quinte de toux, et la mourante reprit :

— Tu ne pries plus, Rose-Marie, quel dommage ! tu m'aurais aidée. Autrefois, tu m'aidais en tout. Ah ! Rose-Marie !...

Et sans plus rien dire, à cause du souffle court, que ce nom qu'elle répétait avec les inflexions de l'enfance, rappelant les jeux, les bouderies, les réconciliations, elle pressait contre sa joue brûlante une main qui contenait tout le cher passé. Elle la pressait, chair sortie du même sein que la sienne. Elle s'y cramponna avec une détresse que son visage tout à coup exprima. Elle n'avait aimé que la chair, les parents, la sœur, son corps, son enfant, — et l'amant, chair épousée ; à cause de cela elle craignait maintenant l'Esprit ! Elle expliqua qu'elle se refuserait désormais la caresse de cette main chérie, de la présence désirée de Rose-Marie. Sur le seuil déjà de la douzième heure, elle souhaitait de tâcher à la vigne du Maître...

Son visage durci se détourna :

— Merci, Rose-Marie !

Puis :

— Adieu !

Et, les yeux fermés, sa voix mourante eut la force de prononcer :

— Va-t'en.

Elle leva encore une fois les paupières. Toutes deux, la folle et la sage, du regard, anxieusement, s'interrogèrent.

Rose-Marie comprit qu'elle devait obéir. Elle sortit en pleurant. Eût-elle été capable d'un tel sacrifice aux portes de la mort, d'une telle vaillance?

Le lendemain, elle reprit à Magnan son travail ; le froid avis, peu de jours après, du décès d'Henriette, n'en interrompit pas l'effort régulier.

« Celle-ci commit un infanticide. A quoi servait qu'elle eût la foi? ».

Ainsi pensait Rose-Marie, et secrètement elle reprochait à la morte sa sérénité, après le crime impardonnable.

Sans préciser dans ses lettres les causes récentes de sa peine, Rose-Marie l'avait avouée cependant à son maître. Le ton inhabituel, embarrassé, de ses réponses la peina. Mais

nul doute n'effleurait sa pensée, parce qu'elle croyait fermement. En quoi?... En lui.

Il n'y songeait pas, oubliant à cette heure que, pour persuader une âme anxieuse, il avait déployé jadis des grâces habiles, et servi de la voix, du geste et du regard, les vérités arides de son enseignement. Distrait, il ne devina pas, comme s'il ne s'intéressait plus.

Encore, les lettres de Germaine trahissaient un trouble personnel.

Non prévenue, Rose-Marie eût-elle remarqué des changements dans l'accueil pourtant affectueux et gai du professeur qu'elle vint saluer dès son retour à Paris? Elle souffrit parce que, joyeux de la revoir, il ne l'interrogea point.

Elle se persuada que la honte l'avait retenue de se confier à Germaine ; mais celle-ci, égoïste depuis qu'on l'attaquait dans son amour, parla tout de suite de Ned Ryde, de la haine que Stéphane lui a vouée.

II

Mongrolle, cédant aux instances de Stéphane, consentit à communiquer au père quelques renseignements fâcheux sur l'Anglais, assez bien coordonnés et vraisemblables, que promettait la lettre reçue à Sennecy et que le jeune homme, dès son arrivée à Paris, s'était empressé de recueillir.

Mais il ne s'agissait décidément que de mauvais bruits, de racontars. Aucun accusateur formel. Mongrolle insista pourtant parce qu'il craignait que Stéphane intervînt lui-même. Le professeur irrité ne discuta pas la réalité d'imputations aussi puériles.

Après ce refus, Germaine encouragea le projet de son fils de se documenter exactement à Londres et, s'il se pouvait, de porter ensuite contre Ryde des accusations précises puisque les soupçons les plus graves n'avaient pas suffi. Mongrolle aussi approuva. L'inquiétude l'avait gagné en présence du goût obstiné de Raymond pour un étranger douteux, et il espéra que la vérité indiscutable et reconnue ramènerait

l'accord dans cette famille où demeuraient depuis longtemps ses seules amitiés.

Piérard n'objecta rien au prétexte inventé par Stéphane pour ce voyage. Il sembla se ressaisir, heureux de retrouver son hôpital, Mongrolle, ses élèves ; satisfait des promesses de ses visites académiques ; pressé par son éditeur d'achever un ouvrage dont une partie seulement était imprimée. A la suite d'un éloquent rapport sur ses travaux et ses découvertes, l'auteur y concluait en optimiste sur l'avenir et l'idéal suffisant de la société. Il louait la fraternité, proposait et motivait l'abnégation, le sacrifice de l'individu à la communauté.

Ainsi fut-il amené à revêtir la vertu rigide d'autrefois. Il la sentit froide, étrangère, sinon gênante pendant les premiers temps ; ensuite il en retrouva avec plaisir les plis coutumiers.

Germaine se réjouit de ces bons symptômes et de la présence plus rare de Ned Ryde, embarrassé peut-être par l'attitude hostile de Mongrolle et la réserve de Rose-Marie. Raymond feignit de ne pas remarquer cette absence. Pourtant son amitié pour Ned demeura irréprochable. L'Anglais avait puisé dans sa bourse vingt mille francs destinés à lancer une revue médicale très hardie. Il pensait ainsi s'imposer à Paris, attirer une clientèle par la nouveauté de sa thérapeutique — intelligente, le professeur Piérard a dû en convenir. Sans doute le souci de cette fondation retenait Ned loin de l'hôtel du quai de la Tournelle.

Mais l'emprise amicale était forte déjà. Raymond sentit qu'il ne pouvait plus se passer d'un commerce fréquent avec ce curieux esprit et que les efforts accomplis pour se libérer seraient vains.

Un jour que Ned était revenu, il se plaignit à Raymond de l'accueil glacial, presque offensant de Stéphane et de Mongrolle... Piérard avoua seulement l'antipathie du vieux médecin...

— Pourquoi, — dit Ned, — me caches-tu tes soupçons?

Piérard protesta qu'il ne croyait pas. Ce n'est pas pour cela que depuis quelques semaines il n'attire pas Ned chez lui. Il y insista. Il n'a pas cru...

Et Ned :

— Peut-être fallait-il croire. Crois si tu veux. Tu dois tout croire.

Il comprit que l'attaque dangereuse venait de Stéphane.

Plutôt que l'anxiété d'un aventurier près d'être démasqué, c'est de la tristesse que Piérard lut dans les yeux de Ned.

Dans son cabinet il marchait à grands pas, tandis que Ned, assis et les yeux au foyer où flambait le premier feu de l'automne, parla avec une mélancolie dont Raymond supportait péniblement le reproche.

Le mois dernier a été douloureux pour Ned ; il a vécu plus loin de Raymond que celui-ci ne le suppose ; il acceptait mal cette évidence qu'il est condamné à l'absolue solitude. D'ailleurs, il a souffert pendant ce temps-là de la méchanceté des choses, parfois pire que celle des hommes. Et il ne s'expliqua pas davantage sur la sorte de sa malchance.

Les lampes dispensaient une lumière inégale, et Piérard chercha en vain dans l'ombre les regards de Ned Ryde qui peut-être s'accordaient mieux avec les paroles que le son de la voix, musicale et subtilement pénétrante mais, à cette minute, atone... il pensait : volontairement atone.

Laquelle des deux expressions mentait, du son, ou des mots ?

Ryde revendiqua le droit à l'amitié qui est, comme l'amour, un privilège que l'égoïsme se réserve.

— Je tiens à toi, Raymond, par des liens dont j'éprouve la force sans en connaître exactement la nature. Entre nous quelles différences! Dans ce que tu m'as confié de ton enfance, tu m'apparais un être orné des mêmes dons, marqué des mêmes tares...

Piérard ne put se retenir de consentir à cela qui souvent l'a troublé.

Pourtant il reconnut l'appât qui l'attirait dans le piège, tandis que se refermaient sur lui les ressorts d'une âme sèche et dure.

Ned rappela des souvenirs, le soir que sur la terrasse, sous le ciel orageux, Piérard invoqua l'ordonnance des astres, qu'il dit son allégresse de se sentir, comme eux, immuable et destiné.

— J'ai deviné que tu chantais sous les étoiles comme un poète, impuissant à atteindre les limites, à entrevoir l'infini dont tu exprimais seulement le désir absurde et désespéré...

— Et la journée de chasse du lendemain, je l'employai

à te vaincre. Ma joie fut grande d'y parvenir ; mais as-tu compris que ce n'était qu'une revanche?

De l'ombre où il s'abritait, Ned observa Piérard dont le silence ne signifiait pas encore assez clairement l'assentiment. Il poursuivit :

— La sagesse de ta vie, l'indépendance de la mienne, tout semblait attaquer notre mutuelle sympathie. Il me déplaisait d'admettre avec toi des ressemblances. Nous ne nous ressemblons pas, pensais-je, parce que moi, qui n'ai pas eu la prudence de m'incorporer à l'ordre, d'y participer, j'ai l'orgueil de lui être supérieur !

La tête de Ned surgit dans la gerbe des lampes, en pleine lumière.

Piérard essaya encore d'une révolte contre son sourire trop paisiblement assuré. Il se força à lui poser des questions sur son passé. Aussitôt il rougit de sa curiosité, la méprisa, la détesta pourvu que Ned s'en aperçût ; mais, âprement, une indépendante méchanceté l'y ramena.

Il y eut un silence ; les deux hommes se regardèrent ; ce fut Piérard qui baissa les yeux. Alors Ned avec nonchalance :

— De quoi ai-je vécu depuis un an, inconnu dans Paris? Crois-tu que m'ont suffi les deux mille francs, alloués par le laboratoire de l'hôpital anglais?... J'ai payé, grâce à toi, mes dettes et, pendant ces trois semaines, j'ai compensé avec trop de facilité les anciennes privations. N'ai-je pas auprès de toi réappris le luxe?... Tiens, voici mon diplôme de docteur. Désires-tu connaître toute ma vie?...

Piérard protestait. Ned insista :

— C'est moi prochainement qui exigerai que tu m'entendes et que, pas à pas, tu suives mon chemin rude... Va ! je te tiendrai le poignet et tu en compteras avec moi les pierres.

Piérard, devant cette face tout à coup contractée, s'émut jusqu'à l'angoisse d'un sentiment qui n'était pas de la pitié, qui ressemblait à du remords.

Il ne souhaitait plus recevoir d'aveux. Il s'inquiéta : alors les vingt mille francs destinés à cette revue, le tremplin rêvé par l'intelligent Anglais?...

— Bast !

Mais Piérard signa un chèque et le remit à Ned qui rit en le serrant dans son portefeuille. Il railla lui-même, et cela était un peu gênant, le « tapage » qu'il venait de commettre. Il ne paraissait pas se soucier de la victoire remportée sur le professeur Piérard. Le professeur le lui fit remarquer.

En vérité s'en souciait-il?

Piérard resta pensif après le départ de Ned. Dans ce cabinet où les boiseries et les meubles témoignaient des préférences du maître pour l'ordre et la tradition, et s'appariaient si bien à sa droite volonté. à son honnête effort, il ne sentait plus le contraste de la présence de l'étranger, de ses allures, de ses propos. A peine s'apercevait-il de cet engourdissement de sa sensibilité, ou de sa conscience.

Son goût profond pour Ned le frappa davantage ; aussi la facilité avec laquelle il a accepté l'aveu des dérèglements de jeunesse; et comme il s'est abstenu de l'interroger, convaincu qu'il eût souscrit à ce qu'il a fait plutôt qu'il ne craignait de le trop réprouver.

Effrayé de l'attrait qu'exerçaient sur lui « les idées » de Ned, il s'y arrêta.

S'agissait-il, au sens platonicien, du type éternel de ce qui existe? — Ned n'a pas ouvert jusqu'à ce point son âme. Il semble qu'il l'ait dédaigné.

Des fondements sur lesquels il appuie les règles de sa vie? Piérard là-dessus ne peut que supposer. Ned a nié souvent, rarement affirmé.

Des instincts plutôt? Apparemment Ned obéit à une loi inflexible, sans les hésitations de celui qui discute. C'est peut-être cela que le professeur enviait, cette force élémentaire qu'il devinait. Sa raison le retenait de la rechercher en lui-même et de s'y soumettre. Sa raison, ou sa peur?

Germaine à ce moment entra dans son cabinet. Anxieux il lui demanda :

— M'aimeras-tu, pareil à Ned?

Indignée, elle commença de protester maladroitement. Le professeur n'insista pas. Il la trouva laide et sans grâce. Il se reprit à songer à Ned.

Il a échappé au charme qu'exercèrent sa parole, sa présence

constante pendant de longues promenades en Normandie. Mais une impression demeure plus périlleuse que la griserie dont il pensait avoir dissipé les fumées. Il en garde la soif comme d'une boisson habituelle.

Ned, avec la facilité d'une eau vive qui coule avec indifférence entre des rocs farouches et des rivages riants, suit paisiblement les méandres de sa pensée, tandis que lui, Piériard, élève devant la sienne, qu'il a cru libre pourtant ! des digues et des barrages. Pour la première fois il remarque cela qu'il eût nié, qui l'effraye, et qui l'humilie.

Ned dut connaître l'utilité de consolider son crédit ; il recommença de venir souvent.

Ses propos, s'il abandonnait les sujets médicaux, ramenaient naturellement Piérard à la même préoccupation et le contraignaient par des arguments ou par des exemples, à approuver son ami en toutes choses.

Ses démarches pour la fondation de la revue, et auprès de collaborateurs, n'aboutirent point aisément. Il essuya des refus. Sans doute, harcelé par d'anciennes exigences, des soucis plus graves l'assombrissaient-ils.

S'il entrait, triste, préoccupé, Raymond lui tendait la main sans l'interroger. Ned voyait dans ce silence un refuge de l'avarice ; et Raymond eût baissé le front devant cette accusation, ignorant lui-même qu'il redoutait moins de payer que de savoir. Maintenant que, par deux fois, il avait accordé une aide matérielle, il avait résolu de maintenir leur amitié dans le domaine des spéculations pures.

Ned accepta de l'y suivre, mais il y porta la rancune de sa déception. Il masquait à peine des attaques personnelles ; son rire insolent cherchait et blessait l'homme derrière les doctrines.

Un jour, ne se maîtrisant plus, il sortit des limites qu'il s'était fixées et il l'atteignit d'un coup brutal.

— En admettant que j'eusse, suivant l'encouragement de circonstances que je n'ai pas connues, bâti ma vie comme la tienne, je crois que rien ne m'eût retenu de repousser les obstacles factices, imaginés, de la morale et d'aimer une

femme jeune, une dernière fois avant la vieillesse. D'ailleurs reste où tu es, époux, père et professeur botté ! Tu ne manquerais pas de te déchirer sur les routes où je chemine pieds nus ! mais comme je m'ennuierais sur les tiennes !

Piérard n'accepta pas, ne repoussa pas. Ils rirent tous deux et chacun s'aperçut que l'autre l'épiait.

III

Après une nuit où la pensée trop active interdit le repos, de grand matin, Piérard, encouragé par un clair soleil de février, sortit sans dessein, suivit les quais et, devant Notre-Dame de Paris, vénéra le noble édifice. Il prétendait recevoir une haute approbation de sa masse harmonieuse, de ses contreforts et de ses ornements, des douze cents statues qui, soumises aux convenances architecturales, sous la saillie des clochetons audacieusement suspendus ou rentrant dans l'ombre des niches, varient sans la gâter jamais la coloration des fonds ! Tout ici prouve à Raymond la suprématie de l'ordre et de la discipline. Les dalles de la crypte ont leur apothéose dans la pierre sculptée au plus haut d'une tour.

Ici l'esprit réussit à dompter la matière, et força la matière à exprimer l'esprit.

Les légumes grossiers, le trèfle, le cresson, le chardon et les choux, et d'humbles animaux, les rats et les reptiles, rythmés ou alternés, concourent, aussi bien que les chapiteaux des trois ordres, à la majesté de la nef, à celle des portails.

« C'est, pensa Raymond, que la beauté est en nous qui la prêtons à la nature bien plus que nous ne la recevons d'elle. »

Tandis que dans leurs stalles les tenants du passé psalmodiaient, selon les vieilles règles, les miracles de Dieu, Piérard, debout au dehors, chantait en sa poitrine le cantique de l'homme qui vainquit la nature.

Oui, l'homme peut à son tour dicter des lois...

Mais voici qu'accoudé à l'angle du pont Notre-Dame,

Piérard s'éblouit au miroir du fleuve étamé par des boues millénaires. L'image renversée de l'église ondulait mollement comme une algue, ou bien, immobilisée dans les grands cercles des remous, elle s'enrichissait au feu somptueux des lumières. Des verts d'émail rayonnaient des contours fondus des arbres de la terrasse sur les pierres trempées d'or et d'azur.

Le reflet dépassait l'œuvre, parée elle-même de grâces nouvelles par le sourire de cette heure, par la caresse des rayons, le dépôt des poussières et par le bain des pluies. Alors Piérard connut la vanité des esthétiques et méprisa leurs lois.

« Adorable nature, es-tu la seule discipline? L'apogée serait donc de t'égaler, matière, et de t'atteindre ! »

Ainsi parlait Ned Ryde, en chassant dans les bois normands ! Parce qu'il avait cru reconnaître la voix du tentateur, Piérard ne cessa pas d'écouter des pensers nouveaux scandés par son pas vif suivant les quais, le Cours la Reine, et jusque dans les allées solitaires du Bois.

Libéré de la ville, artificieuse à la fois et complice, il se sentit soudain joyeux et fort. Tout le ravit dans ces arbres et ces taillis très vieux qui pourtant promettaient, pour le prochain avril, le puissant renouveau de leurs bourgeons gonflés.

Régi lui-même par la saison de sa vie aussi bien que par celle de l'an, il ne prétendit modérer sa pensée ni sa marche; il jouissait de s'harmoniser et de se fondre. Il écouta ce qui sourdait en lui, ce qui germait, les battements de son pouls comme de petits pas actifs et résonnants.

Tous ses rêves s'ébattirent comme de jeunes chevreaux. Il les suivit dans leurs jeux. Il se possédait assez pour savoir qu'il consentait. (A-t-il refréné tant de désirs? Ned le prétend. Il faut en finir avec ce doute.) Oui, qu'ils cheminent, qu'ils bondissent. Curieusement il les verra hors de l'étable. Sans chiens et sans berger, qu'ils aillent !

Afin qu'il sache.

Avec ivresse il imagine qu'il se meut aisément dans un cercle nouveau où, mieux encore que dans l'ancien, des réussites l'encouragent. Il préfère des joies faciles au travail exigeant, à l'austère récompense de progresser d'un pas vers

un but qui ne sera jamais atteint. La science le sert, il n'est plus son esclave. Elle devient pour lui le chemin des plaisirs ! il aime leur puérilité ; et qu'importe qu'ils soient médiocres?

Soit lâcheté, soit sottise, à vingt-trois ans il se maria, construisit un foyer comme une défensive. Hautain, il méprisa tout ce qu'il ignorait, — ce qu'il ignore encore. Il a voulu, non pas choisi ; puisqu'il n'a pas goûté !

Voici qu'il vagabonde aux pays enchantés qu'abordent les grands voyageurs. Pourquoi préféra-t-il à leurs surprises sûres les trouvailles hasardeuses de son laboratoire?

Il visite les sites, où par la volupté, on dirait que les dieux aient fixé le bonheur; les ports d'Orient qui sentent l'oranger, le goudron, et la myrrhe ; il pénètre gaiement aux quartiers bas des villes où l'appellent des rires et des musiques, où des filles et des éphèbes lui offrent le café, l'opium et le chanvre.

Au retour il ne s'interdit rien des bouges de Paris où tant d'hommes viennent choisir du moins la sorte de leur mort.

Il y rencontre tous les vices.

Il se contraint de les contempler face à face, de maîtriser tantôt son horreur vertueuse tantôt la nausée qui lui monte aux lèvres. D'autres, ayant la beauté pour excuse, peut-être lui répugneront moins. Pourquoi tant de héros auraient-ils abaissé devant eux leur superbe ? Sans parti pris que pèsent-ils? Le vainqueur des Gaules et de Rome, accusé devant le Sénat et convaincu d'anormales amours, fut-il moins le divin César?

C'est pourquoi Piérard s'y arrête.

Mais choisir n'est-ce pas accepter?... reconnaître?

Il ira jusqu'au bout de sa sincérité, de son humiliation.

Il se peut qu'il soit capable de vilenie.

Oui, capable ! et après? Il ne triche point à ce jeu. Il peut jurer, il jure, que le noir troupeau qu'il a délivré à dessein se rassemble au premier appel. Pas un de ses mauvais désirs ne s'égaille ni dépasse. Tous sont médiocres, moins forts et moins hardis que d'autres plus nobles auxquels depuis longtemps on les sacrifia.

Serait-il vrai que leur faiblesse vînt de là? Naissants, ces instincts possédaient une force égale, — ou même un droit égal...

Cette insinuation semble accompagnée par un ricanement de Ned Ryde.

Raymond ne saurait y répondre. Il ne le veut pas. Il ne s'agit pas de moraliser, mais de vivre, d'imaginer qu'on vit.

Le vertige du mal épouvante Piérard. Il ne l'attire point.

« Allons, ne sois pas hypocrite. Si la corruption de Suburre ne convient pas à tes muscles usés, n'y demeure point pour insulter ceux qui la préfèrent à d'autres fanges. Ton cœur est-il un pur glacier? Pourquoi ne fouilles-tu pas le fond de l'impureté ? Ne crois pas au respect qui te retient de mêler deux noms à tes imaginations dégoûtantes.

» Depuis que tu erres dans ce bois, tu les bannis de ta mémoire ; mais ils te hantent. Tu viens de souffrir, de rougir. Là sont tes plaies.

» Deux noms : Germaine, Rose-Marie.

» Contemple, adore, interroge loyalement, comme les autres que tu méprises, ces deux désirs anciens d'évasion et d'amour ! »

Il frappe du talon le sol et relève son front penché plus de vingt ans sous le joug conjugal. Nu-tête, dans le froid, il marche ; pour une heure il a rompu ses chaînes.

Il rit de sa femme égoïste et butée qui croit donner beaucoup parce qu'elle se donne, qui prend tout au contraire, enferme tout dans le cercle étroit de sa tendresse exclusive. La sotte se réjouirait si quelque revers de santé ou de fortune rejetait son époux, du monde vers une solitude qu'elle prétendrait remplir. Avec quelle douceur elle l'encombrerait de mille petits soins, elle l'étoufferait sous ses baisers de tyran domestique! Ah ! s'évader enfin de ce stupide amour !

S'évader?... Le nom de Rose-Marie a chanté sur ses lèvres. Qu'il ne s'arrête point ! Qu'il ne se persuade pas que son attrait pour elle est tout spirituel, qu'il rêve d'accorder à la fin de sa vie une compagne intelligente, unie à son effort !

Mari quadragénaire, ton épouse a vieilli. C'est l'appât de la jeunesse qui t'attire !

Sur le sol brun que le gel durcit, il croit poursuivre la fuite adroite de la jeune fille. Les troncs d'arbres et les taillis offrent des refuges précaires ; il se rit de ce jeu qu'il prolonge à dessein. La tête de l'enfant renversée sous le poids des

cheveux que le vent dénoue, la courbe de son corps élancé, le pli gracieux des genoux, ses pieds menus semblant en arrière de sa course, lui prêtent l'apparence d'une voile entraînant aisément une nef, de l'écharpe d'Iris qu'un zéphyr gonfle, ou d'un mince croissant de lune. Elle est claire comme Diane !

Lui reconnaît, au craquement des brindilles sous son dur sabot, la forêt tant de fois millénaire où ses ancêtres ont poursuivi des Ménades, et tout fumants de clameurs et de bonds, fixé, d'une caresse rude, les dos délicats et bruns des fugitives sur la berge inclinée des étangs, tandis que leurs petites sandales battaient les rives humides.

Le monstre ricane et hennit. Il est joyeux et fou, — heureux parce qu'il est librement monstrueux !

Depuis longtemps il marche et le souffle lui manque. On raconte de quelques thaumaturges que l'amour divin les brûlait si durement qu'il réchauffait ceux qui mettaient les pas dans l'empreinte des leurs ! Piérard est consumé par une ardeur comparable. Il s'assied sur un banc ; il ne craint pas le froid ; et, au lieu du spectacle brumeux qu'offre le bois en hiver, il imagine au bord d'une côte tyrrhénienne, un lieu entrevu par hasard et dont il ignorait que le souvenir — ou peut-être la tentation obscure — persistât dans sa mémoire. Trois terrasses de citronniers ; au-dessus une pergola où les roses vivent et meurent en un hymne de lumière et de parfums perpétuels ; une maison, un banc ; dans cette solitude, avec Rose-Marie, tous les songes réalisés !

Quelques flocons de neige piquent son front en feu. Il s'éveille, et constate :

« Que de joies méprisées souhaitaient mon cœur, ma chair, et mon cerveau. J'ai tout réalisé, tout évoqué, je viens de consentir à tout... jusqu'à présent que mes membres tremblent. »

Donc tout ceci stagnait en lui. Dans ce marais dormait la brute, la brute qu'il connaît désormais, qu'il a vaincue sans la connaître. Mais ne l'a-t-il pas éveillée ? — Après tout, c'est contre elle que l'ordre triompha.

Et c'est une victoire ancienne ; du temps que Rose-Marie pour la première fois lui sourit de ses yeux graves et confiants.

En est-il sûr? La tentation que l'on ignore existe-t-elle?

Commence-t-on pas de lui céder dès cet instant qu'on l'envisage?

Hors du Bois, il retourne chez lui par des rues bordées de trottoirs, entre des maisons.

L'épreuve qu'il vient de subir, — il pense qu'il se l'est imposée ! — n'est ni décourageante ni indigne de lui.

Il ne redoute pas la vérité, ni la face de l'ennemi.

Au retour de cette promenade où, malgré un si long chemin, il ne connut pas de fatigue, il se trouva seul, quai de la Tournelle, avec Rose-Marie qui venait si librement de remplir sa pensée, dont il avait répété cent fois le nom. Obéissant à la discipline éprouvée, il garda avec elle sa froideur habituelle ; peut-être même il l'exagéra.

IV

Non moins que Mongrolle, Rose-Marie marquait son hostilité à Ned Ryde qui résolut de devancer les attaques d'une adversaire.

Il tenait aux libéralités du professeur. Il sentit plus obscurément s'incliner davantage son penchant vers Raymond. D'où vint que parfois il admit sans dégoût la possibilité de vivre comme lui selon les règles établies? Mais il comprit que chacun d'eux, le bourgeois et l'outlaw, plongeait dans son passé des racines vivaces.

Tout ceci, « en arrière du cerveau », dans des régions obscures...

Stéphane, après un court séjour en Angleterre, revint, puis repartit un mois après. Maintenant encore il s'y trouvait et jamais on ne l'avait interrogé sur les raisons de ce troisième voyage. Chaque fois il avait prétexté d'études sur la jurisprudence commerciale d'outre-Manche, utiles à sa prochaine thèse de doctorat. A Paris il éluda le plus souvent de se rencontrer avec Ned, et celui-ci renonça à vaincre son hostilité.

Seulement il signala que Rose-Marie, en toutes circonstances, prenait parti, avec une ardeur que l'amour pour le jeune homme pouvait inspirer autant que la haine pour son ennemi.

Ayant confessé une nouvelle peccadille, si Ned Ryde avait obtenu quelques subsides, il riait. En plaisantant il voulait entraîner le professeur — il le feignit plutôt — vers des plaisirs qu'il lui dépeignait trop grossiers pour séduire, non pas pour troubler.

— Ton « bien », — disait-il alors, — c'est ton habit (d'ailleurs tu t'habilles mal, avec affectation, tes vêtements serrés ne semblent pas faits pour toi), ce qui se passe en dessous de ton habit importe peu. Tu es comme moi concupiscent ; mais il te paraît plus avantageux de t'abstenir. Arbitrairement tu préfères ta discipline à mon désordre. Je ne te blâme point ; j'aime à penser que mes instincts t'accompagnent si parfois la raison me contraint de t'approuver !

Piérard protesta que ses instincts mortifiés n'agitaient, et seulement depuis qu'il connaissait Ned, que ses rêves. L'autre jour, rentrant d'une promenade où il avait vagabondé, il s'est senti, devant la tentation, rempli de répulsion...

Ned ironiquement le regarda ; et haussant les épaules :

— Tu consentais. Ose prétendre que, sans la crainte de ta femme, et de tous ses attributs sociaux, tu n'eusses pas cédé au goût de conquérir une proie désirable... Présente, absente, ta femme te gênait, ta femme que pourtant tu n'aimes plus. Voilà où quelquefois le bât vous blesse, hommes sociaux !

Alors Piérard violent s'indigna de cette habile insinuation contre deux ennemies. Il loua les vertus de Germaine, assuré qu'il ne mentait pas, que nulle n'était plus vénérable. Il dit la beauté de sa jeunesse. Il étala même avec impudeur toutes les raisons de l'admirer et de la chérir. Au bout de son emportement il ne douta pas qu'il ne la chérît et qu'il ne l'admirât.

Ned l'écoutait avec un visible ennui, contrarié d'abord par une aussi menteuse défense. Il avait espéré de la franchise. Son ami content de lui s'étant arrêté, commençait de fumer

avec une négligence affectée; il résolut de le décevoir par un silence prolongé. Ensuite il se prit à sourire.

— J'écoute un seul violon plaintif qui tremble et qui supplie, que tentent d'étouffer des cuivres démesurés. C'est le son de ton cœur, et c'est le cri de ta colère.

Un peu plus tard, Piérard revenant à une ancienne coutume, esquivée maintenant par Rose-Marie, quitta l'hôpital avec elle. Déshabituée de cette familière attitude ils marchaient côte à côte le long des quais, sans autres gestes, sans regards, muets et gauches comme si toutes les facultés de leurs corps eussent dépendu de quelque événement qui les eût forcés une fois encore de se dévisager, de se chercher.

Le professeur crut trouver un prétexte quand passa près de lui une femme qui tenait sur sa hanche un panier de roses de Nice, délicates et safranées. Il chargea d'un bouquet les bras de son élève. Après cette offrande il osa lui parler.

Il dissipera des inquiétudes, des soupçons, — que Rose-Marie ne proteste pas! — il répondra à des questions qui sont loin encore des lèvres de la jeune fille mais qui déjà menacent leur affectueuse entente. Depuis plusieurs mois il devine l'étonnement de ceux qui l'entourent. Comment les rassurer? Il subit en effet des changements profonds, pour lui-même mystérieux... S'il n'a plus de volonté pour conquérir les buts de sa vie entière, il en connaît maintenant la cause misérable. C'est l'approche de la vieillesse.

Et comme Rose-Marie scandalisée de cette lâcheté levait sur lui ses beaux yeux incrédules :

— Certes, rien n'est plus banal et plus pitoyable que d'envier les bonheurs que le temps met hors de notre atteinte, que d'aimer un être jeune et charmant lorsque tout sépare. Les obstacles, parfois, apportent eux-mêmes une force; épouse, enfants; la génération de l'ancien amour emprisonne mais console. Quelle misère pour celui qui doute de la réalité des obstacles !

(Raymond reconnaît soudain cet homme qui n'est pas lui, qu'il vit s'ébattre librement dans les allées du Bois, ce fourbe qui pourtant naît de lui, à qui il accorde aujourd'hui la complicité de ses gestes et de sa voix. Il le raille d'être grossier, à

peine habile. Pourquoi Rose-Marie ne lui marque-t-elle pas son mépris?)

Rose-Marie s'attrista seulement.

— Souffrez-vous vraiment? N'êtes-vous pas consolé par votre renom de science et d'honneur?

(Piérard, muet, écoute, impersonnalisé. Ce qui domine maintenant sa basse sensualité et à la fois son ancien esprit de justice, c'est la curiosité. Que va-t-il advenir d'elle, de lui? Il y a les roses de Nice, il y a le ciel bienveillant, — de la luxure et de l'ignorance !)

Rose-Marie encore :

— Et Germaine? et vos enfants?

— Quelle misère pour celui qui doute des obstacles !

(Piérard s'émeut parce que celui qui vient de parler pousse peut-être « un cri venu des profondeurs ». Quelle défaite s'il était vrai qu'il doutât !)

Rose-Marie avoua une grande détresse :

— Dites que ce n'est pas moi qui ai fait cela !

Elle avait laissé glisser le bouquet de roses dans le ruisseau devant sa porte.

Piérard répondit :

— C'est vous... — en s'éloignant.

Rose-Marie pensait :

« Ce n'est pas vrai; c'est l'autre, c'est le mauvais... »

V

Suivant la large évolution de profondes marches de pierre, elle gravit un seul étage et pénétra dans une antichambre dallée.

Elle occupait là deux pièces : l'une retirée à son ancienne et fastueuse affectation et divisée dans sa hauteur et dans sa longueur en quatre basses alvéoles qu'un escalier tournant desservait; l'autre qui précédait celle-ci, intacte et vaste ouvrait sur le square Notre-Dame deux fenêtres dont les caissons

peints en gris comme la cimaise demeuraient les seuls vestiges d'une ancienne boiserie. C'est là que la jeune fille travaillait, prenait ses repas. Des sièges anglais simples et confortables, quelques meubles de lake italienne citron ou rouge brun égayée de personnages et de fleurs fantaisistes. Des rideaux de soie transparente couleur des feuilles mortes ensoleillaient la lumière absorbée par le bleu nocturne des tapis et de la tenture. Sur la grande cheminée où brûlait alors un feu de bois, les portraits d'un quadragénaire austère et d'une vieille femme souriante se regardaient en leurs cadres jumelés. Sur une longue table d'acajou uni, parmi es piles bien rangées des livres et des papiers, deux photographies honorées sur lesquelles l'hôtesse devait reposer souvent son regard : Germaine, qu'entourent Stéphane, Jeanne et Claudie, — le professeur Raymond Piérard seul, en blouse blanche, au milieu de son laboratoire.

Elle s'assit là, devant, et pesa sa peine.

Dédaigneuse de la vie sentimentale, elle s'est interdit dès longtemps de rêver. Elle ose croire qu'elle n'a jamais accepté d'être tentée ; elle en est fière. Si des doutes parfois ont traversé son cœur, ses battements plus rapides ne décelaient pas une faiblesse, mais l'activité d'un vouloir plus fort que le mal ; aujourd'hui du moins elle en est sûre puisque devant la trahison du seul homme — sans doute ! — qui sut occuper sa pensée, c'est à elle-même qu'elle songe, à sa détresse spirituelle.

Et d'autre part elle a reçu une direction morale qu'elle suit presque aveuglément. C'est de là, oui de là, que lui vient une douleur pareille à celle d'un gnostique qui perdrait la notion de Dieu.

Elle cherche quelle faute oubliée lui mérita cette disgrâce.

Dans sa jeunesse attentive et volontaire, n'a-t-elle point tâché à découvrir les traits de la sagesse, illisibles sur le visage aride du père, protestant, interprète sévère d'un Testament didactique, et qui lors du mariage mixte avait promis que l'épouse catholique dirigerait la religion des enfants ? Il était mort assez jeune, abandonnant sans contrepoids ses filles aux pratiques dévotes d'une petite ville et aux enseignements d'une vieille ignorante. Pourtant quelque chose de lui survit

en la jeune fille dont l'esprit critique souffrit prématurément des arguments chétifs de sa grand'mère. Rose-Marie s'en tut depuis le jour qu'elle causa à la pauvre femme une angoisse véritable, en posant une question dont le catéchisme ne fournit pas immédiatement la réponse.

Avec une tendre pitié, elle évoque l'image de celle dont elle quitta le deuil récemment et qui mourut, par bonheur, avant la faute de l'aînée des orphelines qu'elle avait également chéries.

Rose-Marie se rappelle un acte puéril en apparence, peut-être le plus important de sa vie ; en tout cas le plus significatif.

Dans la chambre de l'aïeule, devant la face du Supplicié dont le linge de Véronique garda la sanglante effigie, un cœur en verre rose, sur un pied de bronze doré, semblait plein d'un sang lumineux et vivant, à cause d'une mèche baignant dans l'huile et brûlant perpétuellement. Le sautèlement de la petite flamme agaçait Rose-Marie à tel point qu'un soir elle l'éteignit, d'un souffle décidé.

Elle resta dans la nuit, bouleversée soudain d'une peur incompréhensible, à la fois orgueilleuse et tremblante... Pourquoi n'osait-elle quitter la chambre? Elle se réjouit quand sa grand'mère y rentra. Elle préférait subir des reproches, choisir si elle expliquerait simplement ce qu'elle venait de faire ou s'en excuserait, plutôt que d'éprouver davantage l'étouffement des ténèbres mystérieuses.

La vieille femme ralluma la lampe, et n'en parla jamais.

Rose-Marie, peu de temps après sa réception à l'internat, confia à son maître qu'au secret de son âme brillait encore la lueur inextinguible. Il l'en reprit affectueusement ; et il accomplit le même geste qu'elle jadis : il éteignit de son souffle le lumignon que nul cette fois n'est venu rallumer.

Dès lors il fut pour elle le flambeau. Humblement, sans réserves, elle était déjà sa disciple.

Lors de son arrivée à Paris, la recommandation d'une parente de Germaine lui avait ouvert la maison de Piérard, et Raymond accorda rapidement sa bienveillance à cette jeune fille qui déjà, ayant lu ses livres, adoptait ses doctrines,

avec une foi et une logique dont il modérait en souriant les excès.

— Comment, — disait-elle en levant vers lui son front hardi, — comment exagérer l'espérance?

Rose-Marie laisse tomber les heures. Elle ne touche pas au repas que la servante a déposé devant elle. D'un geste elle avait écarté son insistance familière.

Ainsi, des trois vertus nécessaires aux âmes profondes, elle possédait deux : la foi et l'espérance...

Grâce à ses amis du quai de la Tournelle, sa première année d'études lui avait semblé très douce. Germaine l'aima, ayant reconnu en elle un cœur pareil au sien. L'étudiante, pourvu qu'elle fût libre, l'assistait dans ses œuvres charitables ; excellente musicienne elle l'aidait auprès des petites filles ravies de son enseignement.

Elle dut refuser la chambre et la maternelle protection qu'on lui offrait dans l'hôtel familial, préférant louer un logement dans le voisinage, puisque ses ressources lui permettaient de garder son indépendance, — et confiante orgueilleusement dans sa loi morale.

Elle croyait au bien suffisant, à la vertu sans contreforts ; l'exemple du professeur, son clair sourire, son âme probe avaient noblement illustré cela... Aujourd'hui les contreforts, hélas ! manquent à Rose-Marie.

Sans y songer elle éparpille un paquet d'enveloppes et de journaux que, tout à l'heure, la servante a déposés sur un coin de la table. Poussée malgré sa triste rêverie par une curiosité machinale, elle déchire un pli gonflé portant le timbre autrichien. La signature : Nathan Zugli, au bas d'une longue missive, la fait sourire; elle se souvient avec sympathie du juif galicien.

Il n'avait pas répondu à sa lettre de l'été dernier, décourageante, écrite par ordre de Piérard.

De Rodnik, le 20 février 19...

« Mademoiselle,

» Je puis chanter comme Salomon : « *Le roi m'a fait entrer dans ses appartements secrets. J'ai trouvé celle que j'aime, que*

depuis si longtemps je poursuis. J'ai mangé le raisin des vignes qu'elle gardait et je m'en suis enivré !... »

» J'ai trouvé ! Depuis ce matin, je suis sûr ! Deux expériences décisives, que depuis longtemps j'hésitais à tenter, ont réussi ; vous ne m'accuserez plus ni de hâte ni d'imprudence.

» J'ai maintenant l'impatience mais aussi la certitude du fiancé. Je travaillerai dans mon laboratoire comme mon père qui était rabbin priait dans la synagogue. Moi aussi, je suis le serviteur de Jéhovah ! J'ai reçu de ses mains la science.

» Ne pensez pas que j'aie perdu la raison. Ma joie est si grande, si nouvelle, encore si désirée ! et vous êtes la seule peut-être qui puissiez la comprendre, la seule à qui je veuille la confier, car, depuis que mon père est mort, personne ne m'aime, et moi non plus je n'aime personne. Toujours j'ai été injurié, persécuté, parce que je suis juif et pauvre. A Varsovie j'ai servi, pour vivre, de la nourriture rituelle dans un restaurant de ma religion et, comme cela ne suffisait pas à payer mes inscriptions, j'ai dû abandonner l'école dès que je fus médecin. Aucun de mes maîtres ne m'a encouragé, à cause de mes vêtements sordides et de mon visage que mon père imaginait pourtant pareil à ceux des prophètes. Il a bien fallu que je revienne dans le village où je possède un champ autour d'une maison. Un médecin allemand, ignorant comme un âne, et qui me hait davantage à chaque guérison que je fais, ameuta contre moi la stupidité des paysans. Un jour, ils brisèrent tous les instruments de mon pauvre laboratoire, et même ils me battirent parce qu'ils attribuèrent à mes piqûres intra-veineuses la mort de deux misérables tués par les poisons de mon rival et auprès de qui l'on m'avait, à dessein, appelé trop tard.

» C'est alors que je découvris, dans une revue médicale française, une communication à votre Académie, du professeur Piérard, si audacieuse, libérée des partis pris d'école, que je me sentis poussé vers lui par des transports irrésistibles.

» Ils me menèrent, presque sans argent, en troisième classe, jusqu'à Paris.

» Je l'ai vu !

» Il m'a accueilli, malgré mon accent, mon aspect misérable. Je garde comme une relique une lettre où il me dit : « Travaillez, écrivez-moi. »

» Et comme s'il avait voulu anticiper sur la récompense, c'est vous qu'il chargea de me recevoir et de m'entendre encore quand, par mon indiscrétion, je lui devins importun.

» Vous aussi m'avez écouté. Vous m'avez tendu la main comme à un égal. Vous m'avez ordonné d'être patient, de fonder sur l'esprit et le cœur du professeur Piérard.

» Je me suis souvenu de lui et de vous.

» J'ai étudié le français afin de n'être pas trahi par l'expression des rapports que je vous adresse. Les critiques les plus sévères de vous ou de lui, toujours je les reconnus justes ; elles m'aiguillonnèrent, assuré que j'en triompherais.

» Il est vrai que je suis trop pressé. Je souhaite d'étreindre la vie pendant que je suis jeune. Ma race est chimérique mais âpre à réaliser sa chimère ; j'ai besoin de réalisations pour nourrir mes rêves, voici que mes rêves ont faim ; Moïse eut grand mal à contenir le peuple juif dans son désert égyptien. Pourtant il recevait la manne. Moi j'ai la lettre du Maître sur ma table. Alors je travaille sans repos, presque sans sommeil.

» Je viendrai à Paris. — ah ! bientôt, bientôt ! — dans quelques mois. Comment atteindrai-je ce terme sans mourir?

» Vous approuveriez certainement mes projets. J'ai lu depuis peu des journaux parisiens, des romans, j'ai compris bien des choses. Vous ne me reverrez pas que je ne sois tout à fait changé.

» Une fois, vous avez permis que je vous accompagne dans la rue. Les gens se retournaient sur mon passage, et moi j'éprouvais, sous leurs regards, un sentiment nouveau parce que vous marchiez auprès de moi sans honte en me parlant gravement. Je vous ai admirée pour cela, et bénie ; plus je me sentais pour les passants un objet de risée, plus j'avais d'orgueil parce que vous ne sembliez pas vous en apercevoir. Seulement, une autre fois, vous auriez souffert et rougi, vous m'auriez fui...

» Personne ne rira plus de moi.

» Je veux être un grand médecin respectable et bien mis, et que vous soyez fière, à votre tour, de sortir avec moi dans votre ville.

» Ne parlez pas au Maître de ceci qui est pour vous seule.

» Bientôt je lui porterai moi-même les preuves indiscutables de mes découvertes, des preuves légales, enrichies de témoignages.

» Alors toutes les portes me seront ouvertes; ma méthode appliquée dans vos hôpitaux sauvera des centaines de malades, plus tard des milliers ! et grâce au professeur Piérard la prière sera exaucée que mon père, les bras levés dans le temple, adresssa jadis à Jéhovah pour son petit Nathan. »

Pensive, Rose-Marie observa comme ils se ressemblaient, elle et le pauvre médecin de Galicie, ce matin encore, avant l'entretien qui vient de la décevoir...

Elle s'attabla devant son repas refroidi.

Elle connut que l'âme et le corps ont un tel besoin de nourriture.

Ce matin, la vénération pour le guide qu'elle a perdu alimentait son âme ; elle ne doutait pas d'elle-même, ne doutant pas de lui ; soutenue par un idéal de travail, de sacrifice aux douleurs des hommes. Et d'autre part elle préférait au bonheur légitime, familial et régulier, la joie de vivre auprès de Germaine, de Stéphane, des enfants, — dans le rayonnement de celui qui vient de trahir !

La foi et l'espérance !... Elle songea, triste et seule, à ce qui lui manquait.

Mais aussi aux petits devoirs prochains qui remplissent pour les vaillants le vide des plus profonds abîmes. Elle avait promis, pour ce jour-là, son aide à Germaine, active à découvrir, à panser les plaies matérielles de quelques misérables. Les pauvres souffrent plus que nous. Elle s'achemina vers le quai de la Tournelle.

CHAPITRE IV

UN COIN DU MASQUE

I

Elle tremblait de rencontrer le professeur. Stéphane, le premier, rit de joie quand elle entra, heureux de la voir, d'être revenu d'Angleterre depuis quelques heures. Rose-Marie trouva l'apaisement dans cette maison qu'elle redoutait. Elle sourit enfin à cette certitude : elle n'aime pas son maître.

Stéphane répéta la bonne nouvelle que déjà il avait apprise à sa mère :

— Ned Ryde est démasqué !

Le jeune homme opiniâtre avait suivi sa trace, composé un dossier accusateur. Il n'a rien avancé cette fois dont il ne fût certain, dont il n'apportât les preuves.

— Je les ai remises à mon père, si habilement trompé ! Il me pardonnera la peine que je lui cause, et l'humiliation, car il aimait ce bandit ! Il est resté d'abord pensif, puis il a dit : « Est-il possible que Ned Ryde ait fait cela ? » Ensuite, il m'a pressé dans ses bras. Ah ! Rose-Marie ! Je craignais par moments, oui, j'ai craint qu'il ne m'aimât plus. Comme j'ai haï, sans le connaître encore, l'intrigant et le faussaire, peut-être l'assassin ! Mais je l'ai vaincu, et mon père m'a remercié.

Germaine entretenait son exaltation.

Rose-Marie avec eux se réjouit parce que tout allait changer. Les crimes avérés de Ned Ryde mettraient fin à l'envoûment de Piérard et à la récente angoisse de la jeune fille. Le professeur s'excuserait, même il expliquerait bientôt à son élève le processus et la guérison de sa passagère folie.

C'était le terme d'un cauchemar ! Piérard a entraîné dans son cabinet Ned qui vient de venir. Maintenant il le chasse, il les délivre tous, et lui-même !

On entend le bruit d'une discussion, la voix insolente de l'aventurier qui tente de se défendre.

Quand Ned pénétra dans le cabinet de travail de son ami, il plaisanta le professeur, siégeant à son bureau comme un juge ; un dossier sous sa main complétait la ressemblance. Piérard lui en laissa voir le titre.

Une légère émotion empourpra un instant les joues de l'Anglais qui rit seulement plus fort, et librement commença de parler.

— Depuis que nous avons chassé dans la forêt, rappelle-toi, Raymond, le lendemain de ce bel orage ! nous sommes pareils à deux ferrailleurs affectueux. Otons nos masques, c'est fini, tu connais mon escrime. Que souhaites-tu encore apprendre de moi? Au lieu de t'ennuyer à ce rapport de police forcément incomplet, que ne m'as-tu toi-même interrogé?

Pendant longtemps il avait attendu cette minute, il l'avait redoutée : mais la sachant inévitable il s'y était préparé. Voici qu'il éprouvait cette sorte d'allégresse des joueurs et des guerriers qui dans le risque se surpassent.

— Fumons, veux-tu?

Il eut la coquetterie de choisir un fauteuil en pleine lumière et sur son visage Piérard put s'étonner de lire une paisible audace, une supérieure ironie.

— Ainsi l'on t'a révélé que j'ai fait deux ans de *hard labour*... et la cause ! Mais il y a d'autres détails... curieux, tu verras... que la police ignore... qu'il ne m'a pas convenu de confier à ces gens-là. Si tu le veux, Raymond, tu trouveras en toi de quoi me comprendre...

Par ces phrases résolument méchantes, coupées à dessein, ralenties par des arrêts pour frotter une allumette, aspirer des bouffées de tabac, il énervait son adversaire, attendant qu'il engageât le fer le premier; afin de cacher son anxiété, Ned ne le regardait pas. Encouragé par le son affermi de sa voix, remettant à plus tard d'interpréter le silence de Piérard qui semblait en tous cas décidé à ne lui abandonner aucun avantage, il osa une attaque directe :

— Je suis certain que tu eusses à ma place commis mes premières fautes (le mot te convient-il?) et par conséquent les autres.

Mais il était trop tôt pour insister. Il se hâta, craignant une riposte :

— La pauvreté soudaine, due aux stupides spéculations de mon père, m'ordonna des actes délictueux, inévitables sous peine de renoncer, au seuil de la vie, à toutes ses possibilités de travail et de plaisir ; mes entreprises furent banales et maladroites. Je me laissai prendre et me résignai à subir ma peine. Voilà la vérité complète et nue et qui pourtant dépasse la perspicacité des rapporteurs de la police. Ah ! les chiourmes manquent de psychologues ! J'explique sans dénaturer, conviens-en. Et je ne raffinerai point. Tout est simple !

» Entends que je me préfère à tel de mes compatriotes, romancier et dramaturge brillant, prodigieux parleur, essayiste prestigieux, critique hardiment destructeur, fortuné, heureux, adulé, si inquiet cependant de sa médiocrité qu'il affichait des vices pour conserver les suffrages bourgeois. Ses vices, moi, je n'y crois pas. Avait-il peur qu'on les niât, ce cabotin, devant les juges et le public élégant de Bow street ! Mais après ! après, quelle chute ! J'ai trempé, moi aussi, septième, dans un bain sale ! Deux ans de bagne, lui et moi ! La littérature se reconnaît en lui, compliments ! elle fera de ce piètre sire une sorte de saint diabolique. Ah ! ces poètes ! Avant sa condamnation l'esbrouffeur attrapa tant de nigauds !... quelques autres après. Un de mes amis, ému par tous les snobismes, y compris celui de l' « à rebours », invita l'ogre déconfit à le visiter dans sa campagne ; mais l'ogre pour soutenir sa réputation voulut manger les petits garçons du jardinier. Ris donc ! Je me préfère à lui qui, poursuivant la fumée de sa gloire et son talent déchu, traînait honteusement dans les cafés ses habits élimés, ses manchettes en celluloïd, et vendait pour un repas ou pour une flatterie des récits démodés du temps de ses grandeurs, des anecdotes dont il avait été dans les prisons anglaises le témoin ou l'acteur. Moi, je ne saurais pas, non. J'ai tout oublié.

» Je n'écrivis pas de livres sur mes aventures, je les cachai ; je ne me confessai point publiquement. C'est que je n'avais pas fini, moi, je commençais !

Ned Ryde contraignit Piérard de le suivre. Il le violenta. Il n'a point tenté le vain effort de briser la machine sociale qui commençait de le broyer ; il a tourné avec l'engrenage.

Il montra l'impossibilité où il s'était trouvé désormais, et malgré ses incontestables dons, de poursuivre ses études médicales, de conquérir le grade de docteur. Les règlements des facultés s'y opposent et la pudeur des gens qui se soucient encore de l'honneur. Que Raymond en convienne ; il est des leurs ! A la place de Ned se fût-il relevé un homme? un savant? Peut-être... (Qu'il se pose cette question selon sa méthode habituelle. Ils en reparleront. Pas maintenant, un jour, plus tard.) Ned y réussit sans mérite ; mais il ne connaît plus ses fautes, car tout cela demeurait en lui, — comme en Raymond, il y insiste :

— Le besoin de savoir, le goût de la neurologie, même de la considération, de la musique, de l'art qui est, conviens-en, le luxe suprême, quand il n'est point un bas métier, la nécessité de participer, puisqu'elle existe, à la vie heureuse et intelligente, le droit !

Ceci admis, quoi de mieux que, sous un faux nom, avec un faux diplôme, se refaire à Berlin peu exigeante une façade, une moralité? Il commençait d'y prospérer, et il eût admis volontiers de s'accommoder à un visage d'honnête homme. Mais quelqu'un a surpris son secret, l'a menacé.

— A ma place, aurais-tu refusé *a priori*? La haute personnalité, soupçonnée seulement, du riche payeur était une garantie... J'ai hâte d'aboutir, je passe des détails pittoresques. Dans ma maison isolée j'obéis à un homme insolent, que je reconnus pour l'avoir vu parader à cheval, entouré de généraux en uniforme. Il s'agissait de détruire un petit de loups, bonne affaire ! Si tu crois à un coupable, réfléchis donc ! il était là.

Ned guetta sur son ami l'effet de son récit. Il ne s'était pas tenu d'être net et orgueilleux ; dans cette minute décisive, il plaidait, mais sans cesser d'être provocant.

Il refit le vieux couplet de l'individualisme et du devoir envers soi-même, il cita des philosophes :

— Une belle statue vaut mieux qu'un million de médiocres. J'aurais le droit de tout tuer pour être ce chef-d'œuvre. Mon devoir est d'y tendre.

» Un poète naïf et prestigieux a dit : « *Deviens ce que tu es!* » Et j'honore volontiers d'une autre phrase exacte le malheu-

reux que j'évoquais tout à l'heure : « *Avec des dispositions pour une passion, ne pas la développer en soi c'est se résigner à être incomplet.* »

» Pour moi, j'ai ardemment voulu ma vie complète ; j'ai forgé mon glaive dans des cavernes ouvertes sur la liberté. J'ai rejeté la contrainte et la discipline, bonnes pour les autres sans courage, bonnes pour ceux qui les acceptent !

Ned était debout, soulevé en cet instant par une ardeur sincère.

Piérard, les deux coudes à son bureau, portait son menton dans ses mains ; ses regards fixaient le foyer devant lui ; leur jet ne laissait ainsi rien échapper de la pensée. Et Ned Ryde s'inquiéta... Comment retrouver le contact de cet esprit qu'il crut assez soumis au sien pour oser le braver par un aveu cynique? S'est-il trompé? a-t-il perdu cette grave partie?

Il ne pouvait l'admettre. Il tenta d'affronter Raymond de l'autre côté de la grande table sur laquelle il s'appuyait, afin d'être plus près de la face impassible, des yeux qui se détournaient. Il eût voulu le prendre aux épaules ; il l'enveloppa de sa voix :

— Souviens-toi. C'est toi qui m'as retenu, rappelé. Franchement, tu me séduisais peu ! Avant toi-même, les tiens ont constaté en nous des ressemblances. J'y ai longtemps songé. J'aurais pu, moi aussi, me composer comme toi un visage respectable, et peut-être m'y plaire mieux, non pas l'estimer davantage que le mien.

Et plus près encore :

— Il n'est plus temps de regretter les confidences que tu m'as faites, mais de t'en souvenir. Tout enfant tu avais le besoin impérieux de vaincre et de réussir, et c'est après des gestes spontanés, naturels, pareils aux miens, Raymond ! que tu exerçais le contrôle d'une sagesse acquise dont nous méprisons aujourd'hui la force arbitraire.

» Écoute ! Tu mentais, tu trichais en jouant aux billes ; tu cédais à l'envie sournoise d'éluder tes devoirs de collégien ; un jour, tu volas une pièce d'argent. Nous sommes partis des mêmes appétits, des mêmes goûts ! or, mon intelligence ni ma volonté ne sont inférieures aux tiennes. Je reconnais en toi mes désirs et mes vices ! Toi aussi tu les

reconnais. Maintenant tu te défies de toi tout autant que de moi. Tu as peur de savoir parce que tu as peur d'approuver, peur de te retrouver ! Voilà pourquoi, depuis deux mois, tu ne m'as plus interrogé !

Pour éviter le souffle de Ned qui lui pénétrait l'âme, Piérard se rejeta en arrière et demeura adossé à son fauteuil. Ned comprit ce geste de répulsion. Répulsion de quoi? Piérard fuyait. Ned espéra.

Il feignit de répondre à une objection :

— Les instincts auxquels tu prétends résister?... Quelle plaisanterie ! Tu les satisfais tous, depuis toujours ! Seulement il arrive qu'ils se contrarient. Alors il faut bien en sacrifier quelqu'un. C'est le plus libre que tu immoles, le plus faible, et chez toi, chez les tiens, ce choix arbitraire s'appelle : la morale ! Chez d'autres, chez moi, le choix contraire, équivalent, se passe de mots hypocrites.

» Tu t'es vanté d'avoir un jour ouvert la porte de l'ergastule ; tu t'es réjoui parce que les beaux esclaves ont refusé de sortir. Depuis si longtemps tu les humiliais ! Ils ont refusé. Mais rappelle-toi ; dans le même temps que tu t'enorgueillissais, dans les allées du Bois, de leur lâcheté, il a suffi que ton sang affluât vers un désir charnel pour que la brute endormie s'éveillât.

» Pourquoi m'as-tu conté cela? bavard ! Tu m'as donné cette arme contre toi parce qu'il fallait que tu parlasses... pour te rassurer, te convaincre. Et à quel autre que moi confier tes sordides misères? Tu ne pourras plus te passer de moi, — jamais !

» Tu disais : « J'ai voulu me connaître tout entier ; ensuite j'ai dompté la bête ! » Cette courte victoire sur toi-même tu l'as payée très cher, je le sais bien, j'ai deviné ce que tu n'avoues pas ! très cher, et c'est justice. Car le jeûne est la part légitime des sots !

» Allons, connais-toi ! Tu as raison de le vouloir. Comment y parvenir? Peut-être t'aiderai-je... Tout homme est à soi-même impénétrable.

Ned, oubliant tout péril, parut avoir repris une aisance parfaite, sans plus de souci de la blouse en papier jaunâtre qui là, tout près, bourrée de preuves contre lui, portait le

matricule et le nom d'un forçat. Il l'oubliait, en vérité, pour les spéculations du problème posé : « Connais-toi »!

— Platon, le seul penseur qui honore le nom d'homme et qui n'atteignit point Dieu, seulement parce qu'Il n'est pas, m'apparaît surtout immense ici, où semblant donner une solution, il propose une énigme. Il n'y a de grands que les mystificateurs, ceux qui savent bien qu'ils ignorent ! et tous les autres sont des dupes. Pour sortir de la forêt où s'égaraient les sages primitifs, il ouvrit une route!... Elle s'enfonce en d'aussi mystérieuses ténèbres. Rien ne me réjouit tant que l'ironie de ce nihiliste ésotérique : « Quand tu te connaîtras, toute pénétration te sera facile. » Il est vrai ; mais cela revient à promettre pour quand les poules... Ce clair esprit enseigne : « Quand tu aurais sondé l'insondable, expliqué l'inexplicable... » Après tant d'années d'illusions, et tes récentes découvertes, as-tu pas renoncé à jamais te connaître? »

Le temps passait et l'Anglais que ses nerfs avaient soutenu jusqu'ici éprouva de la lassitude, une torpeur de sa volonté. Après tout, l'amitié de Raymond était-elle le digne salaire d'un tel effort, d'une tension pareille de tout son être?

Il va conclure, et il cessera de s'acharner.

— Trente ans tu pratiquas cette doctrine catholique et platonicienne ; rejette les fois mortes mais garde la méthode. Avant de me juger, écoute encore. Jusqu'à la lecture de ce dossier qu'il était inutile d'aller chercher si loin, — si tu m'avais interrogé franchement, je le répète, j'aurais tout dit, — tu avais consenti que les actes que je t'avouais, tu les eusses commis à ma place. Poursuis cette rencontre, retrouve-moi encore dans tes désirs plus bas, ceux que tu imagines et que tu refrènes. Malgré ta victoire passagère, tu rougis devant eux et tu courbes le front. Moi, je m'en suis purgé en les satisfaisant !

Tout était terminé. Il se leva et, puisque Piérard restait muet, il allait quitter la pièce. Que lui importait? Il fit quelques pas pour sortir. Mais il sentit qu'il ne le pouvait pas, ni supporter l'idée qu'il ne reverrait plus jamais son ami. Cette séparation lui semblait inutile, stupide, atroce. En même temps il se reprocha la nature sensible, inattendue et sotte de son attachement. Encore, une fureur animale lui monta au

cerveau, de son échec, du silence persistant de Raymond. Il alla vers lui dans un mouvement où il y avait du dépit, de la haine, de la honte, et même de l'amour. Il aurait voulu le blesser, détruire ce qu'il aimait, l'atteindre enfin! Sa voix changée articulait péniblement les mots :

— J'avais le droit et le devoir! comme toi-même as le droit et le devoir de saisir la proie que tu convoites, Rose-Marie! et qu'on t'enlève, imbécile! tu ne le vois pas? Je te plains parce que tu ne t'y résoudras jamais, à cause de ton absurde idée du bien, du mal!

Et furieux, il répétait :

— Imbécile! hypocrite! phraseur!

A la fin il se tut ; mais il demeura là, conscient de sa maladresse, attendant, — au prix de toute honte il avait décidé d'attendre, — silencieux maintenant, que Raymond parlât...

Alors le professeur Piérard s'étant levé :

— Demain, revenez... Je vous répondrai demain...

Et il le reconduisit jusqu'au seuil...

Mongrolle survenu avait compris que Germaine ne devait pas demeurer dans le salon qui commande le bureau de Piérard, sur le passage tout à l'heure de l'aventurier ; il s'était retiré avec elle. Rose-Marie était restée avec le jeune homme, aussi impatiente que lui, incapable de s'arracher de ce lieu où tous deux entendaient une voix, oui toujours et seulement la voix de Ned. Selon qu'elle s'élevait ou poursuivait calmement son débit, ils se réjouirent ou s'étonnèrent ; mais la durée même du mystérieux entretien ne parvint pas à les inquiéter. La fièvre d'une victoire certaine les émouvait, le besoin d'assister à l'humiliation du vaincu qui traverserait bientôt, et pour la dernière fois, cette chambre. Stéphane a seulement promis à Rose-Marie qu'il se retiendrait de provoquer le bandit.

II

Retranché dans son cabinet, le professeur Piérard s'épie lui-même anxieusement.

Que risquait Ned après tout? la perte de quelques subsides, ou d'une amitié si une telle faiblesse en lui n'était pas feinte. Pour Raymond, il s'agit de l'armature sans laquelle il serait désormais pareil à un habit vide.

D'abord il a savouré sa revanche contre le trop subtil esprit. Sous la grimace suppliante, avilie, du criminel de droit commun, il a méprisé le tyran d'hier. Quelle suprématie procurent enfin à Raymond cet avilissement, cette supplication !

De nouveau tout se déroule clairement de la scène qui frappa ses regards depuis le seuil où il reconduisait « son ennemi » vaincu.

Il souffre, et se souvient mal de l'attaque de Stéphane, de la riposte de Ned Ryde...

Quand il ouvrit sa porte au bruit des voix, Rose-Marie serrait Stéphane dans ses bras... Il a vu cela, — et la crainte amoureuse aux yeux de la jeune fille ! Rien de plus. Une brume de sang l'aveugla, l'assourdit, pénétra son cerveau que la mémoire fuit. Après quelques répliques brèves, un dernier mot, — peut-être, non pas sûrement, — imprévu, terrible, qu'il ne peut avoir dit sans d'incroyables contradictions, qu'il a dit pourtant :

— Adieu, Stéphane !

Sans les délais de la réflexion qu'il avait imposés à Ned, vient-il, au profit du bandit, de chasser le fils de la maison?

Il n'entend plus que ces paroles qui pactisent honteusement et marqueraient sa défaite s'il n'était décidé à les révoquer tout à l'heure.

A-t-il à ce point changé qu'un mouvement impétueux du sang dirige ses actes, au détriment de sa volonté raisonnable?

La connait-il encore?

« Chacun est pour soi-même l'impénétrable. » Il désespère de se connaître jamais plus. Alors que vaut sa morale? Plus rien de fixe.

Un jour, dans un chemin étroit des Alpes, il a dû se

plaquer au flanc de la montagne, fermer ses yeux virés par la peur de l'abîme, tandis que, les bras écartés, des doigts il s'agrippait au roc. Aujourd'hui il ne peut plus clore les paupières et la chute l'attire.

Les arguments de Ned (il les juge pourtant et les méprise) trouvent dans son cœur un si retentissant écho qu'il lui semble que la voix sorte de sa poitrine.

Il lui souvient d'une parole de Ned : « Tu reconnais en moi ton âme vagabonde. » Songeant aux crimes avoués, à d'autres peut-être, il s'épouvante parce qu'il a perdu, un temps, les clartés de sa ferme conduite ; davantage parce que, après avoir écouté le récit des actes scélérats de Ned, il éprouve, au lieu de l'ancienne indignation, un sentiment confus d'estime, *le goût du mal.*

Il se surprend à considérer le criminel comme un fils qui tourne mal, qu'il faut protéger, sauver toujours, parce qu'on lui a transmis de mauvais penchants.

Ned revint le lendemain et d'autres fois, engagé par les instances de Piérard. Et l'entourage du docteur comprit son imprudence ! Ned avait remporté une victoire, acculé à ce péril d'un aveu qu'il n'eût jamais osé braver. Que pourrait-il redouter maintenant? Déçu par l'échec de son grand effort, Stéphane avait dit dans sa colère :

— Mon père, vous choisirez entre cet homme et moi !

Raymond n'a pas même révoqué sa dure réponse !

Au repas où l'absence du fils signifiait un reproche, l'étranger osa encore paraître. Ses propos furent tels, ironie, négations, blasphèmes, que Germaine proposa à son mari l'éloignement de Claudie et de Jeanne qu'un pensionnat protégerait...

Cette pensée troubla les regards de Piérard ; ses larmes, s'il en allait verser, séchèrent et il consentit à la séparation nécessaire. Pourtant Germaine espéra encore le soir du départ des deux jeunes filles. Piérard soucieux s'informa de la visite annoncée de Ned qui sans doute paierait cher son triomphe.

Mais on ne le vit pas ce jour-là. Ainsi esquiva-t-il le péril du chagrin de Raymond, sursaut encore redoutable de l'homme familial.

Il continua d'éviter le quai de la Tournelle, et Piérard s'inquiéta des motifs de cette absence.

Pourquoi lui importe-t-il que Ned s'enfonce plus ou moins profondément dans le vice?

Raymond y songe trop, avec moins d'horreur que de curiosité.

Il hésitait à s'interroger.

A-t-il jamais lu dans son âme quelque chose que ce qu'il lui plaisait? Est-ce que vraiment la conscience ment?

Il l'écouta qui parlait encore.

Stéphane habite dans l'île Saint-Louis, assez près de l'hôtel de ses parents pour qu'il vienne souvent aux heures où le professeur enseigne à la clinique de Magnan. — Piérard le sait. — Pourquoi le jeune homme a-t-il menacé Ned devant le chef de la maison, interposé sa volonté? Décidé à le rappeler, Piérard ne veut pas se souvenir des bas motifs de sa colère, de la passion charnelle que maintenant il domine, — il reprend espoir à le constater.

Dans ce retour que demain il exigera, qui sait s'il ne puisera pas une énergie nouvelle, et par le contact d'un vouloir jeune et sain ?

Ned comprendra qu'il n'est encore le maître de l'homme ni de la demeure.

Lorsque Raymond revit Ned Ryde, le visage las et l'aspect pauvre, il ne lui adressa ni reproches ni plaintes, parce qu'il avait craint qu'il ne revînt jamais. Il ne rappela pas Stéphane auprès de lui.

Dans les grandes pièces, vides de la présence de ses filles, Germaine entendait battre indéfiniment les horloges et résonner le pas traînant des domestiques. Plus de rires, de jeunes bonds, ni d'insouciante ignorance. Rien qu'un doute dans le le silence. Elle préférait que le mystère durât. Le mystère contient après tout l'espérance.

Rose-Marie la visitait fidèlement, et Stéphane aussi venait. Ils l'entraînaient dans les ténèbres à leur suite. Tous trois portaient les mains devant eux pour ne point se heurter durement à une vérité implacable.

III

Un soir Stéphane a reconnu, bien loin de son quartier, la silhouette de son père. Il l'a suivi, sans but, comme un chien derrière le maître qui le bat après l'avoir caressé et nourri.

Jusqu'ici Stéphane n'avait deviné l'étendue de ses sentiments pour lui que par des lueurs rapides, des attendrissements que les deux hommes, d'un commun accord, réplimaient en souriant. Il ignorait ce fort amour que seule nous révèle la déchirure de la mort. Mais il a chéri Piérard, à cette heure, sur ce boulevard, plus qu'au temps des gâteries de son enfance.

Qu'y avait-il de changé par la mainmise passagère d'un aventurier? Rien ne comptait à côté de l'immense affection, respect mêlé de pitié, pour l'homme qui marchait à dix pas devant lui, les épaules basses.

Comme il paraissait triste, dans la nuit mouillée, sur les trottoirs luisants de pluie récente, par ce froid printanier ! Stéphane a tenté d'apercevoir ses traits entre les pointes du col relevé. Il ne pouvait se tromper ni à la démarche ni aux vêtements ; il épiait donc sans le savoir le visage à l'abandon, libéré de toute contrainte.

Des alternances d'ombre et de clarté brutale, la foule des rues, la peur d'être vu l'avaient empêché longtemps ; enfin son cœur se serra parce que dans une glace, à l'angle de deux rues, il crut lire l'angoisse dans les regards de son père.

Sa loyauté lui interdit d'en chercher les motifs.

Il suivait, prêt à se montrer, à prendre, à serrer cette main qui pendait inerte et désolée... L'étonnement de se trouver devant un music-hall l'a retenu.

Piérard entra.

Stéphane attendit qu'après la haute porte décorée d'affiches où les maillots des acrobates et des danseuses provoquaient la sensualité, il eût traversé le vestibule indécent par tant de lumière blafarde et crue, et qu'il eût disparu derrière une draperie, soulevée, cette même heure, par tant de gens divers ; mais soudain ce passage parut clandestin au jeune homme, et signifier le seuil d'un lieu ignoble.

Il hésitait... Quelqu'un le retarda encore.

Descendant d'une automobile élégante, une femme enveloppée dans ses zibelines lui avait adressé la parole :

— Stéphane ! bonjour !

Elle l'engageait gentiment :

— Viens dans notre loge !

Elle offrit de le présenter au « charmant garçon » demeuré en arrière pour parler au chauffeur.

— Merci, Rose. Excuse-moi. Pas ce soir.

Il se sentit honteux d'avoir été surpris et connut l'absurdité de cette impression.

La femme n'insista pas ; son ami ne put remarquer Stéphane qui, pour cacher son trouble, tourné vers la caissière, la consultait sur le choix d'une place.

Il se décida seulement quand fut calmé l'empressement ému du personnel au passage de Rose d'Ispahan, célèbre par sa beauté autant que par « un collier de perles alternativement blanches, roses et noires, d'un prix inestimable », sur lequel des anecdotes tragiques avaient été inventées, probablement de toutes pièces.

Stéphane douta s'il retrouverait son père. Il s'inquiétait de son indiscret acharnement à le poursuivre. Il en ignorait le sens généreux. Pourtant il sentait qu'à sa vue le masque anxieux de l'immuable ami s'apaiserait, et peut-être son âme. Même dans cette foule leurs mains pourraient s'étreindre. Aucun amour ne se modère. La jeunesse est certaine de porter en elle une force utile, libératrice. Le père comprendrait qu'on était venu l'offrir. Mais à quelles fins? N'importe. Stéphane risquera cela.

Assez loin derrière Rose d'Ispahan, il traversa un hall où quelques personnes trafiquaient plus qu'elles ne buvaient autour de petites tables sans nappes, et, suivant d'abord le sillage parfumé, bruissant du nom scandaleux de la fille trop riche, il s'arrêta au pourtour où des hommes et des femmes, assis sur une banquette et visiblement indifférents aux spectacles de la scène ou de la salle, semblaient la proie d'un morne ennui.

Stéphane ne se demanda pas pourquoi élisent un tel lieu ceux-ci, ou ce dormeur qui ne saurait assurément reposer

ailleurs qu'où le voilà gisant, la bouche ouverte, la nuque au dossier. Pour lui, il en conçut un dégoût exagéré, injuste.

Piérard n'était pas venu là par hasard...

Adossé à la galerie qui cerne l'hémicycle des loges et les rangées de fauteuils, il est resté longtemps immobile. Sans doute il cherchait quelqu'un, et maintenant il a trouvé.

Dans la direction du regard de son père, Stéphane a reconnu Ned Ryde, attablé avec un personnage apparemment brutal et satisfait de ses muscles puissants que des poings de boxeur décelaient hors de l'habit, et deux filles vulgaires, grossièrement fardées. Ned Ryde imposait l'idée qu'une chute avait dû l'amener, viveur élégant, au niveau de tels associés.

Ayant aperçu Raymond, il lui fit un signe engageant, auquel le docteur imposa de la main un refus sec et même hostile.

Sur un mot de Ned, l'athlète examina Piérard avec insistance, tandis que les filles étouffaient des rires. Pourtant elles partirent bientôt.

Alors Piérard s'avança vers la table et refusa de s'y asseoir comme on l'en priait ; il ne parut pas remarquer que le compagnon de Ned lui tendait la main avant de s'éloigner à son tour.

Les rires et les paroles inentendues, — toute cette saleté imprévue, improbable, certaine, — blessaient Stéphane et le peinaient.

Enfin Ned a payé le garçon. L'Anglais et Piérard ont parlé quelques instants avec animation. Ned a touché le bras de son ami, et tous deux sont sortis.

Stéphane qui d'abord avait fait un pas vers eux est demeuré là, écœuré d'odeurs fades, de musique barbare, de lumière fausse.

Il s'aperçut qu'il était adossé à la loge de Rose d'Ispahan parce qu'elle tira sa manche et lui frappa la joue d'un petit coup d'éventail !...

IV

Comment pénétrer le secret de l'étrange intimité de Piérard et de Ned? Qui eût osé y tâcher encore? Stéphane n'a rien dit de ce qu'il a vu. Il démêlait mal la part de la tendresse et de la haine, et de la curiosité qui le poignait. Germaine et lui, et Rose-Marie, durent convenir que chaque pas vers la vérité rapprochait leur défaite. A cette heure ils eussent voulu tout ignorer, tout rejeter de ce qu'ils savaient...

Par Mongrolle, Germaine apprit que son mari avait consenti à Ned de nombreux dons d'argent dont l'importance grandissait. Chacun découvrit ou devina un trait de l'inquiétante défiguration du maître, et le tut. Leur silence ne pesait pas seulement, — il accusait.

Ils ne se réjouirent pas même quand Piérard, devant eux, laissa paraître son hostilité contre Ned. Ils assistèrent impuissants au travail de l'Anglais, instinctif autant qu'habile, affectueux ou tantôt hostile, lent, patient, et (maintenant que la vis avait mordu) invincible.

« Il est certain, s'avouait Piérard, que les propos de Ned éveillent l'écho d'un son que j'étouffais en moi. Ned a seulement guidé mes pas résolus. Mais jusqu'où le suivrai-je? Déjà il a passé les bornes de ma volonté. » Il détestait sa défaillance. Il ne l'expliquait pas.

Il exigeait le récit des excès de son ami, il s'y plaisait, sans doute à cause d'instincts pareils aux siens qu'il réprimait encore. Ces goûts communs avaient d'abord forcé la sympathie ; ils se retrouvaient jusqu'au plus bas. Il harcelait Ned de questions, encourageant les pires aveux, bassement, d'un sourire.

Quand Ned, après cela, l'avait quitté, Piérard considérait son foyer, toute sa vie passée, comme une maison vide et démodée, quand la fièvre des grands voyages secoue.

Et alors il haïssait Ned.

Ned, habile à suivre les détours de sa pensée, cessait dans ces moments-là de venir ; il attendait qu'on lui écrivît ; il exigeait qu'on le relançât aux lieux de ses débauches ; il se

vengeait par des insolences, des aveux cyniques, des exigences pécuniaires. Il observait avec une joie méchante l'inquiétude jalouse de Piérard qu'il se réjouissait d'entendre l'avouer... Le professeur tremblait que le bandit lui revînt seulement par intérêt.

— Crains-tu donc, — raillait Ned, — que mon amitié ne vaille pas la tienne?

Ned, le plus souvent, dédaignait d'user de son influence.

Témoin le jour qu'un lanceur d'affaires proposa à Raymond une fortune, s'il lui permettait d'exploiter le *Colloïde Piérard pour toutes douleurs ou maladies nerveuses.*

— Passagers, — convenait le trafiquant, — les effets n'en sont pas moins réels ; et pourquoi refuser aux malades un bien-être éphémère, même s'il ne s'applique pas à l'universalité des névroses? L'espérance bienfaisante sera vivace, et l'affaire profitable.

Pour la seconde fois cette tentation heurtait à la conscience du savant. Ned sans influer davantage assista encore au refus naturel de Raymond.

Mais il en tira des conclusions :

— Ceci reste dans ta ligne habituelle. Tu continues d'agir spontanément selon tes convictions de jadis. Tu es l'onde moderne d'une très ancienne vibration intellectuelle devenue l'expression d'une race et d'un temps. Ainsi s'expliquent les religions et les morales contemporaines qui comptent moins de croyants que de pratiquants instinctifs. Elles dureront jusqu'à ce qu'en aient eu raison des conflits violents et répétés entre elles et les intérêts de plusieurs générations. Si tu n'étais riche depuis longtemps, tu réagirais en cette affaire bien différemment. Les plus vieilles fortunes font l'honneur plus solide.

Et il ajoutait :

— Mon instinct à moi, serait de tout saisir ; ma morale ajoute : pourvu seulement que le risque fût moindre que la proie.

Jamais Ned ne donna un conseil. Son action directe paraissait négligente, — d'autant plus efficace. Il admettait que chacun dût suivre la voie où depuis longtemps il était engagé. Il exigeait seulement qu'on reconnût, toutes se valant ! qu'un hasard en avait déterminé le choix.

Il s'amusait quelquefois à lire dans les regards de Piérard les regrets et l'envie de la « meilleure part »...

Le matin, inoubliable pour lui, que Raymond marcha si longtemps dans les allées du Bois, il a ramené des profondeurs, des désirs obscurs qu'il n'a plus contraints aux ténèbres ni à l'oubli, alors ils vivent et menacent.

Ned lit avec moins de curiosité que de dédain, sur le visage du professeur, les signes de sa douleur, de l'effroi d'aimer chaque jour davantage le mal.

Seulement si Piérard avouait cela, Ned Ryde redevenait éloquent, acharné à dégager les idées du sens relatif dont les mots les encombrent.

— « Le mal », ce serait d'attenter à la nature ou aux lois qui la régissent. Comment le pourrions-nous si nous sommes une de ses formes, s'il n'est pour nous de liberté qu'en elle, d'assujettissement qu'en elle?

» Philosophes ou religieux, des rêveurs ont imaginé contre elle d'édifier l'ordre dont le nom seul est un blasphème, l'ordre qui est proprement la contrainte, qui contient la révolte, et le seul mal possible. Ils y réussirent médiocrement parce que les fondements de l'ordre ne sont que des idées qui procèdent de nous ; donc nous leur sommes supérieurs, et l'homme s'amoindrit s'il n'y désobéit. Je consens que tout obéisse à l'ordre excepté l'homme. Le sentiment individualiste par lequel seul nous possédons la certitude de la vie s'opposera toujours à l'ordre synonyme des tyrannies collectives. Leur aboutissement absurde serait l'égalité, si désespérante que les hommes s'ils en approchaient reculeraient de dégoût.

De Lycurgue à Hegel, en passant par l'auteur candide de l'*Émile*, Ned raillait les amis des lois !

Il n'y a, non plus qu'ailleurs, d'égalité ni d'ordre naturels parmi les hommes ; mais force ou faiblesse, deux bannières sous lesquelles la naissance les range, — la naissance ou la dilection. Ned et Raymond sont de ceux qui, par un libre effort, réparent les hasards ou les erreurs. Raymond sait cela depuis trop de temps pour qu'on supporte encore son étonnement. Qu'il se rende aux suggestions nettes de ses instincts et de son intelligence accordés, qu'il ne les réfute ni les repousse,

mais qu'il les reconnaisse et s'y soumette, et les avoue ! qu'il parle librement des faits, et sans taire les noms : Rose-Marie, Germaine, Stéphane même !... Qu'il affronte ses désirs et pèse les obstacles !

C'est par ces détours que Ryde parvint à préciser, devant la conscience de Piérard, les termes d'un problème que d'abord le professeur repoussa avec horreur.

Alors Ned l'accusa de lâcheté, d'hypocrisie. Il lui démontra que sa répulsion n'était justifiée par rien de solide.

D'autres fois il insistait en souriant :

Il ne s'agit que de théorie, du domaine spéculatif ; non point de déranger « la seule organisation désormais possible » de l'existence de Raymond, mais d'établir une fois pour toutes la nature des rapports entre les deux hommes.

— Tes envies sont puériles, tes reproches niais ; ils m'ennuient. Moi je consens à tes manies, je les approuve et je ne les discute pas ; j'ai compris. Je veux avoir ta compréhension, ton approbation moi aussi. Encore une fois c'est en *principe*, car en fait je sais depuis longtemps de quoi tu es incapable.

Agacé par cette ironie et le ton de méchanceté de Ned Ryde, Piérard porta lourdement en lui de terribles propositions...

(A suivre.)

LOUIS ARTUS

LA GRANDE PITIÉ DE LA MARINE FRANÇAISE[1]

SA MAJESTÉ L'OCÉAN

Déterminer la marine égale au statut, à la position de la France dans le monde actuel, constitue un problème aux multiples embûches. L'on ne peut le résoudre qu'en discutant sans peur cette entité souveraine, l'Océan, qui s'écrase sur les trois quarts de l'univers.

Nous allons tenter aujourd'hui de prendre ses mesures. Il a bien des aspects dont chacun suffit, par son étendue ou son éternité, à contredire les politiques temporaires des hommes, des nations qui les auront ignorés. Les guerres, les traités peuvent à leur guise découper un continent, mais ne réussissent point à tracer sur l'onde un seul coup de crayon définitif. Dans le temps et l'espace, l'Océan demeure sans maître et tout-puissant.

Quelques vérités évidentes, énoncées au cours de la présente étude, aboutiront peut-être à des conclusions inattendues. Qu'importe ! L'Océan n'a cure des opinions erronées. Les siennes sont invincibles, et il vaut mieux être avec lui que contre lui.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1920.

*
* *

« *L'Océan n'appartient à personne.* »

Cet axiome condense l'essentiel de ce qu'enseignent la géographie, l'histoire et l'usage des mers. Il résume le principal des opinions qu'on peut accepter avec certitude. Il suffit de suivre cette évidence sous ses formes diverses, pour aboutir, en tous domaines, à des conclusions solides.

Appuyons-nous tout d'abord sur une comparaison.

Les annales de l'humanité ne conservent point le souvenir qu'aucun vainqueur, ou conquérant, ou Fléau de Dieu, après les plus décisifs et cruels triomphes sur ses adversaires, leur ait jamais imposé le retranchement de l'air qu'ils respiraient. Ce conquérant a pu raser les villes, tondre toute culture, rafler le numéraire, couper dix mille têtes et cent mille oreilles ; Rome a tenté d'effacer du monde Carthage enfin terrassée ; des nations entières se sont vues désagrégées par les Tatares ou les Mogols. A chaque époque, tous moyens ont été mis en œuvre pour arracher les griffes de l'ennemi qui avait fait peur, ou avait voulu nuire. Cette politique est naturelle, puisque l'incertitude des batailles ne permet point d'augurer à coup sûr les victoires ultérieures. La loi du moindre effort exige que le gagnant temporaire évite les hasards, les dangers futurs, qu'il n'est pas assuré de maîtriser.

Si cela était possible, le meilleur moyen de tenir à merci le perdant serait d'annexer son atmosphère, d'en prendre le contrôle, de la rationner savamment. Mieux que la famine et l'étranglement économique, une telle précaution terrasserait définitivement le vaincu. Un individu, un peuple se traînent longtemps avant de périr d'inanition. La suppression de l'air est plus efficace. Nul n'y a jamais songé, ne l'a employée, parce que l'air n'appartient à personne. L'on ne peut préjuger de ce que la science, dans les âges prochains, saura faire en ce domaine. Dans le passé et le présent, — un présent qui embrasse demain, — l'air est inaliénable et sans maître.

Tous les efforts des plus orgueilleux vainqueurs à s'attribuer une mainmise sur l'Océan ont été et seront voués à des échecs semblables. Ce que leur ambition despotique n'a pu concevoir

pour la possession atmosphérique, leur chimère a cru le réaliser lorsqu'il s'agissait des ondes. Maîtres de territoires immenses, de rivages et de ports innombrables, des monarques, des gouvernements, se sont imaginé que la mer infinie se partageait, se conservait comme provinces. C'est un rêve merveilleux. Nul autre ne donne une telle ivresse de puissance illimitée. Quiconque n'effleure que les apparences, et non point la majestueuse inertie océanique, devine qu'il serait le souverain de l'univers au moment où il posséderait les flots. On le croit. On déclare et affirme cette suprématie. De siècle en siècle, l'ironie souveraine de l'Océan libre fait évaporer les fantômes.

L'orgueilleux Xerxès, roi des rois, dominateur des montagnes, des plaines et des peuples, fit fouetter l'inclémente mer Egée, dont le caprice suspendait la marche de sa flotte. Cette flagellation est l'éternel symbole de l'ignorance humaine au regard de l'Océan. Sans doute, c'était une époque où la superstition divinisait toute force naturelle : arbre, tonnerre ou flot. Xerxès ne doutait pas qu'ayant épuisé toutes offrandes propitiatoires à Neptune, ce dieu rebelle cesserait de regimber sous une bonne fustigation... D'apprécier l'efficacité du supplice, ce n'est point ici le lieu... Mais Xerxès, ayant franchi le bras de mer coupable, échoua devant une petite tribu, les Athéniens, qui n'eussent point suffi à peupler Ecbatane ou Persépolis, ses capitales magnifiques ; les Athéniens avaient sur la mer quelques notions que Xerxès ne possédait pas.

Carthage, fille et héritière de Tyr, gorgée des richesses de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, plus puissante en Méditerranée par ses galères que l'empire britannique sur l'Océan moderne par ses vaisseaux, se moquait assurément des Romains, ces agriculteurs, dont aucun ne savait même hisser la voile ni tirer l'aviron. Ce dut être, aux conseils d'administration des armateurs carthaginois, un inextinguible éclat de rire lorsqu'on apprit que la tourbe des terriens de Rome, visitée par la folie, s'était mis en l'esprit d'exterminer Carthage. « La mer est à nous ! », disaient les amiraux puniques. « A la première tempête, ces cultivateurs seront engloutis ! », renchérissaient les nautoniers...

Rome y mit le temps qu'il fallait, elle y mit près de cent ans... De la plus puissante nation maritime qu'ait connue l'antiquité, il ne reste pas un livre une, inscription, un souvenir qui permettent de savoir même en quelle langue elle s'exprimait. Sauf la dédaigneuse référence qu'ont faite à son écrasement les historiens de Rome, nous nous douterions à peine que Carthage, impératrice des mers, eût existé.

***

Un cycle d'événements s'écoule. L'empire romain, fondé sur la domination territoriale, s'émiette et se meurt. L'horizon des hommes s'élargit. Des races nouvelles, surgies de l'inconnu, viennent réclamer leur place dans l'histoire. De ses mains puissantes, Charlemagne triture le monde nouveau, donne au matériel humain de l'Europe les formes ébauchées de l'avenir. Solidement étayé sur l'Occident continental, reconnu par le Pape comme berger des peuples terrestres, il se croit invincible en sa personne et en sa race. Avant sa mort, ce grand chevaucheur connut cependant la suprême inquiétude, et elle lui vint de l'Océan. Des flottilles audacieuses insultent les côtes où il est souverain. Qui dira jamais la légende de ces navigateurs du Nord? Ils avaient peut-être découvert déjà le monde démesuré lorsque le destin de Rome se limitait entre les Colonnes d'Hercule et l'Hellespont, mais aucune voix n'avait chanté leurs odyssées. Charlemagne avait ignoré l'Océan, mais ce vieillard aux politiques profondes comprit que les hommes qui, sur des barques au col de cygne, émergeaient du mystère liquide, n'étaient point adversaires faciles à dompter.

Il avait raison. Notre Normandie, la Grande-Bretagne, les royaumes angevins de la Méditerranée, sortirent des marins puissants qui s'étaient mesurés avec l'Océan dans la série des siècles ignorés, là-haut, entre les glaces du pôle et la tempête atlantique. Aucune force ne put résister à leur vouloir. Ils s'implantèrent, civilisèrent, selon le caprice vagabond que l'hérédité maritime léguait à leurs descendants. Parmi les lignées des envahisseurs asiatiques venus sur le chariot ou le cheval, ils semaient le ferment de l'aventure.

Féconde, irrésistible, la grande leçon océanique triompha des instincts territoriaux. Ceux mêmes qui possédaient les glèbes fructueuses, pour lesquelles les aïeux avaient accompli de si longs voyages, ne résistèrent point à l'appel des flots. Néophytes, ils tentèrent les Croisades, retournant d'instinct à cette Méditerranée, mère des vieux destins. Plus audacieux, ils soupçonnèrent que le monde ne serait jamais conquis si l'on n'attaquait en face le prodigieux mystère de l'Océan. Leur audace épousa leur avidité. Ils découvrirent l'Univers.

L'Espagne, le Portugal en absorbèrent dès l'abord la gloire et les privilèges. Celle-là vers les Amériques, celui-ci vers les Indes, se crurent justifiés à partager enfin le monde, à égalité. Confondant les Terres et l'Océan, ils découpèrent le connu et l'inconnu, et, afin de ne point se heurter dans la jouissance de leur gain, en appelèrent au Pape, arbitre actuel de la Société des Nations. Et le successeur de celui qui avait attribué l'Europe à Charlemagne, donna la plus stupéfiante sentence qu'aient recueillie les archives de la politique humaine. A partir du méridien de l'île de Fer, il attribua l'Océan de gauche à l'Espagne, celui de droite au Portugal.

Le beau brevet ! Quatre cents ans à peine sont révolus, et l'Océan niveleur a fait déchoir ces souverainetés mythiques, de même qu'il engloutira quiconque, dans les siècles des siècles, aura prétendu l'inscrire en charte privée.

Mais Charles-Quint, ni Philippe II, ne considérait comme lettres mortes cette juridiction du Saint Siège. Et lorsque les marins britanniques osèrent cingler sur les chasses réservées aux galions et vaisseaux espagnols, l'homme de l'Escurial, du Pérou et du Mexique, fronça le sourcil contre les maraudeurs. Il eût fait beau voir qu'un troupeau de mécréants, malgré toutes remontrances et préavis hautains, continuât à braconner sur son fief, sur son Océan. Tel Xerxès, dont il n'avait cure, Philippe II construisit, réunit son immense armée navale, la lança contre l'Angleterre insolente. Et puisqu'il était ridicule de supposer que l'*Armada* de l'Empereur des Flots ne fût point victorieuse, il lui fit, par prétérition, la grâce de la baptiser *Invincible*.

Ce sont là badinages de princes. L'Océan n'en fait point état. Quand il lui plaît de se venger, les demi-mesures ne sont pas

son fait. Sans doute, l'Angleterre y mit un peu du sien, démâta et coula quelques-uns des trois-ponts dorés de l'*Invincible Armada*, mais la tempête, les courants et les écueils, auxiliaires fantaisistes de l'Océan, prirent soin d'apprendre à Philippe II qu'on peut être tyran à Madrid, jamais sur l'onde... De cette retentissante don-quichotterie, demeure le souvenir d'un des vaisseaux-capitans, le *Calvados*, qui, pour s'être perdu corps et biens sur une de nos côtes, donna son nom à un récif, à une liqueur et à un département français.

***

La marche de l'humanité suit son cours. Les patries se constituent, de plus en plus solides, avec leur train de pensées, leurs intérêts, leurs ambitions. Les conducteurs de peuples, rois ou ministres, jouent de plus en plus serré. D'instinct, ils devinent que l'Océan ne représente point une carte facile à jouer. Ils ne savent guère comment s'y prendre. Qu'on l'ignore délibérément, qu'on affirme y être souverain, ni l'une ni l'autre solution n'apporte d'avantage authentique dans les duels de la politique ou de la diplomatie. Des flottes sont créées et disparaissent. Une croisière succède à l'autre. Un règne choie la marine, le suivant la méprise. Ce sont tentatives avortées, sans assurance, tâtonnements de la maladresse. Aucune lumière ne s'est encore révélée sur l'action profonde de l'Océan sur la destinée des peuples. Seule, l'Angleterre s'efforce à devenir ce que l'on est convenu d'appeler une grande puissance maritime. Mais c'est par contrainte pour ainsi dire, par nécessité de sa situation insulaire ; elle ne peut communiquer avec l'extérieur que par les véhicules maritimes ; pour le commerce ou le combat, elle les multiplie. Rien n'indique une vue profonde et raisonnée du problème océanique.

Napoléon, chargé par le sort de cimenter l'édifice dont notre Révolution, sur les ruines antérieures, avait modelé les blocs, Napoléon, qui sut résoudre tant d'énigmes, se heurta par trois fois au grand sphinx des flots.

La première fut son aller, son retour d'Égypte. Le destin de la France n'était point en jeu, et c'est pourquoi il réussit. L'on ose à peine dire qu'il risquait le sort d'une armée, puis-

qu'il abandonna la sienne. C'était son étoile seule qu'il soulevait au firmament. S'il avait soupçonné le risque, le danger du dogue Nelson accroché à sa poursuite, il n'eût peut-être point tenté la chance. L'histoire met jusqu'au rang des miracles sa randonnée de l'île d'Elbe à Paris, mais assurément le plus grand miracle de sa vie est qu'il ait pu aborder l'Égypte et surtout, malgré le désastre d'Aboukir, qu'il en soit revenu.

Une telle réussite, contraire aux lois de la logique, et même à celles des probabilités, lui fit croire qu'une nation, aussi aisément qu'un homme, pouvait se glisser indemne dans les traquenards maritimes. Ayant réduit au silence tous ses ennemis terrestres, il trouva devant lui, adossée à l'Océan, l'Angleterre. Il s'imagina que la volonté, le pouvoir, l'immensité des moyens suffiraient à son triomphe. Le cartel fut accepté de part et d'autre, les yeux dans les yeux. L'Angleterre, qui avait quelque expérience de l'Océan, eut peur, une peur atroce, mais se raidit tout entière. Napoléon ne douta pas. La flotte hispano-française, conduite par Villeneuve, n'allait-elle point balayer des ondes l'étendard britannique? Crayon et compas aux mains, sur la carte du monde, il prévoyait sa victoire tout comme celle de Marengo. Le navire remplaçait un régiment, le vent alizé tenait lieu d'itinéraire : problème de stratégie, d'une ampleur à satisfaire sa vaste conception. Il y mit tout son cœur et n'oublia qu'un détail : la rébellion de l'Océan... Et ce fut Trafalgar.

Tandis qu'il détachait un de ses lieutenants, un amiral, vers cette victoire imaginaire, lui se réservait l'apothéose de l'Invasion. De Hollande en Normandie, pressées le long de la rive, les cohortes de braves fourbissaient leurs baïonnettes. Amarrée aux ports et aux berges, une myriade de navires, de barques et de chaloupes attendaient le signal du maître... ou la bonne volonté des flots. Du haut de sa tente semée d'abeilles d'or, au sommet de la falaise, Napoléon piquait l'étoile de la Légion d'honneur sur la poitrine des vétérans, et pouvait dire à chacun : « Retourne-toi. Tu vois d'ici les côtes de l'Angleterre. Il n'y a que cinq lieues. Qu'est cela pour les talons de Valmy, de Castiglione et des Pyramides? A bientôt, grognard, de l'autre côté. »

Mais on ne franchit pas cinq lieues de mer, ni une lieue, ni

rien, lorsque l'Océan ne le veut pas. L'homme qui, peu de semaines plus tard, sut conduire ses armées, avec une précision mécanique et une vitesse vertigineuse, jusqu'aux lacs glacés d'Austerlitz, ne put faire sauter à ses escadres, à ses troupes, le bond minuscule vers les brumes anglaises. Quand il tourna le dos à cette côte évasive, et pourtant si proche, se douta-t-il que le livre de la fatalité se refermait sur la France et sur lui?...

Dès lors, il bouda l'Océan. Aucun autre verbe ne peut définir l'extravagance du Blocus continental. Vaincue deux fois par le Protée, l'hypertrophie croissante de son orgueil préféra l'ignorer plutôt que de le combattre à loisir. Ainsi, dit-on, font les autruches. Ne sachant, ne pouvant terrasser l'Angleterre, il prétendit la bouter hors de l'Europe. Chassée par la porte, l'Angleterre entra par les fenêtres, les soupiraux et les fissures. Tandis que l'Europe de Napoléon s'anémiait, se congestionnait, étouffait par la privation des brises et des richesses océaniques, celle de ses adversaires, nourrie et vivifiée, entretenait les forces et préparait les armes nécessaires au foudroiement du colosse. L'histoire, qui se refuse à connaître l'Océan, s'obstine à justifier Waterloo par deux fautes de l'empereur : l'aventure espagnole et l'expédition de Russie. Ces excuses sont secondaires. Leur origine est plantée dans l'échec du Blocus continental. Celui-ci n'a que deux causes : l'irritation de l'empereur à n'avoir su poignarder l'Angleterre, et sa méconnaissance du rôle de l'Océan... C'est bien Trafalgar qui a tué Napoléon.

***

Un autre homme, vers la fin du même siècle, a dit : « L'avenir de l'Allemagne est sur mer. »

Cet homme est encore vivant. Peut-être vaudrait-il mieux qu'aucune Sainte-Hélène ne lui conférât devant la postérité l'auréole du martyre. Les historiens de l'avenir, sans doute, verront dans sa retentissante assertion la cause initiale de la grande guerre. Nous le croyons fermement. Le rapide exposé qui précède prouve que personne ne s'est impunément attribué le monopole océanique. La fatalité s'attache à ce genre d'énonciations. Si elles n'entraînaient que le châtiment de leurs auteurs, l'on pourrait n'y constater qu'une manière de justice

immanente. Mais toujours l'humanité en a souffert, et d'atroce façon. Au reste, nous n'entendons pas ici peser sur les balances du Droit les responsabilités d'un vaincu. Considérons simplement son aphorisme, essayons d'apprécier la manière dont il le mit en pratique et les raisons de son échec final.

C'était un jeune potentat, souverain d'un empire jeune, bouillonnant de sève, d'ambition, de ressources. Il ne prétendait point mésuser des unes ni des autres, et l'admiration, l'amour de ses sujets, voire leur servilité, lui persuadaient qu'aucune de ses chimères n'était irréalisable. A tour de rôle, il aborda et résolut les grands problèmes sur quoi s'étaye la prospérité d'un État moderne. Son prestige scella l'unité germanique. Son hérédité militaire construisit l'armée que Frédéric II lui-même n'eût pas osé rêver. Sur une terre sans industrie, les cheminées d'usine pullulèrent, parce qu'il le désirait. L'Allemagne territoriale se lança dans les hasards du commerce universel, et, à l'image de son empereur, s'y fit des rentes formidables. Plus hautains que les proconsuls de Rome, les ambassadeurs teutons régentaient le monde : à la moindre incartade des autres chancelleries, le Jupiter de Potsdam montrait un éclat de sabre, fulminait par télégrammes ou par oraisons, et tout un chacun se tenait coi.

Ainsi, le petit-fils de Frédéric II, l'athée royal, se voyait gravir les degrés qui séparent l'homme de la divinité. Maître en sa maison, lutteur redouté sur tous les continents, il crut que sa fantaisie triompherait de la nature même, et se jeta tête baissée dans l'éternel panneau de l'Océan. « L'avenir de l'Allemagne est sur mer. »

Parole profonde, à cela près qu'elle est trop limitative. Aucune nation n'a d'avenir qui se détourne de la mer : aucune nation n'a d'avenir qui prétend annexer la mer.

Mais le prophète allemand n'entendait point se perdre en de telles subtilités. Il n'acceptait aucun démenti. La loyauté oblige à confesser qu'il accomplit un grand œuvre. Si l'Océan pouvait se soumettre aux intentions humaines, la victoire eût été germanique.

Du sein d'une nation âprement territoriale, sans horizon liquide, sans ouverture sur le large, jaillit une race de marins splendides, en moins d'une génération. Partout, des chantiers

gigantesques se dressent aux estuaires ; paquebots géants, cuirassés et torpilleurs, cargos aux flancs vastes, prennent en nombre croissant le baptême de l'eau. Chaque année voit surgir une escadre nouvelle, une nouvelle ligne de navigation. La stupeur initiale du peuple de hobereaux, de terriens, fait place à l'attention, à l'enthousiasme, et puis à la frénésie, à mesure que s'engouffrent aux poches allemandes les trésors les plus lointains de l'univers. Par un entraînement sans merci, à quoi l'armée elle-même n'est pas soumise, la flotte de guerre perfectionne à toute vitesse ses manœuvriers, ses canonniers, ses torpilleurs. Rien n'est négligé. Encore que, numériquement, la marine allemande ne soit pas égale à celle des adversaires, elle peut espérer que les caprices de l'Océan seront favorables, et rétabliront l'équilibre. Pour la qualité, nul ne contredit, même chez les adversaires éventuels, son excellence. L'Allemagne assure que cette qualité est supérieure... Peut-être.

Tout est donc prêt. Les marins allemands peuvent escompter, au jour fatidique, une aussi fraîche et joyeuse guerre que leurs camarades soldats... Et pourtant, malgré leur courage, leur endurance, leur inlassable témérité, malgré le nombre incalculable de leurs victoires locales, tangibles, ils n'ont réussi qu'à ébranler la cause ennemie, et non à lui assener la grande défaite. Il n'est point malaisé de répondre à cette énigme.

La bienheureuse léthargie des états-majors navals, qui pensa nous faire perdre la guerre, empêcha tout au moins les Allemands de la gagner. Bien qu'il interceptât personnellement les messages du Vieux Dieu, le kaiser n'en recevait point d'illumination directe, touchant les choses de l'Océan. Ses compétences universelles s'arrêtaient devant cette majesté-là, et il prenait conseil de simples créatures humaines, techniciens ou autres. C'est pourquoi nous l'avons échappé si belle.

Il en est des erreurs comme des grandes inventions. A un moment donné, ces dernières surplombent les esprits, flottent dans l'air pour ainsi dire. Elles ne sont les propriétés de personne. Le découvreur n'a pas plus de mérite que celui qui, cherchant avec cent autres une pierre précieuse que l'on sait

enfouie dans un monceau de sable, y pose le premier ses doigts conduits par le hasard.

Les inventions préparent l'avenir. Les erreurs émanent du passé. Ce n'est qu'une différence dans le temps. Les unes et les autres franchissent les frontières, ne constituent aucun monopole, et les amiraux allemands ne firent pas mieux que d'adopter les aberrations en honneur chez tous leurs congénères. Ils étaient nouveaux venus dans le sanctuaire maritime, où nous savons que la tradition a la vie dure. Les préjugés de la grande confédération, ils les transmirent à leur maître qui les prit à son compte. Ce fut leur ruine et la sienne.

En ce temps-là, les marines rivales ne rêvaient que navires gigantesques, dreadnoughts et croiseurs de bataille. Elles jonglaient avec les tonnages, les millions, les tourelles doubles, triples et quadruples. Nul ne se demandait si, pour la guerre prochaine, cet attirail ne serait point aussi périmé que galères, trirèmes, brûlots et frégates. On n'osait pas encore construire des monstres de cent mille tonnes coûtant chacun trois cents millions. Ce n'était point insuffisance de désir, mais simplement impuissance de l'architecture navale. Oh ! les belles batailles, et décisives, que rêvaient les conducteurs de ces mastodontes !... les fines évolutions !... les incomparables réglages de tir !

Quand d'aventure une voix modeste suggérait que la moindre torpille, la mine la plus sournoise, anéantirait ces titans de la mer, on bâillonnait l'augure de mauvais ton. De la masse et du bruit, telle était la doctrine navale. Et les marins de Panurge suivaient à la queue leu leu, selon l'irréfutable précepte qu'il faut faire comme les autres, même quand les autres se noient. L'amirauté allemande subit le vertige. Oui certes, nous avons eu de la chance.

Supposons un instant qu'elle ait gardé l'esprit clair et le sang-froid. En échange de ses quelques douzaines de cuirassés et croiseurs, elle eût braqué sur nous autant de centaines de sous-marins, porteurs de torpilles ou mouilleurs de mines. Cette terrible campagne de 1917, où l'on a vu chanceler la fortune, nous l'aurions connue dès 1914 : ports et arsenaux bouchés, flottes immobilisées, Angleterre isolée, amirautés stupéfaites, ravitaillements clos, et maîtrise de la mer aux

sous-marins. Qu'eussent fait ces escadres, ces canons dont l'Entente était si fière? Rien. Nous ne devons point tirer vanité d'une réussite dont nous ne fûmes pas les artisans. La faute logique de l'Allemagne n'excuse pas les erreurs dont nous avons pu mourir, desquelles elle ne sut pas profiter. Aujourd'hui, la table est rase. Les fruits de la grande leçon peuvent mûrir. Effaçons délibérément les équivoques de jadis.

***

OCÉAN, FRONTIÈRE MARITIME

L'Océan ne peut intervenir dans la vie ou la mort des nations que sous trois aspects différents, et cependant inséparables. Il est frontière. Il est réseau de routes. Il est champ de bataille. La négligence d'un seul de ces aspects engendre autant de malheurs que créerait l'attention exclusive à l'un d'eux. Les quelques exemples effleurés tout à l'heure le prouvent surabondamment. L'examen de toute aventure navale, petite ou grande, concourrait à la même démonstration.

L'Océan est frontière. En droit géographique, cela signifie qu'au delà de cette ligne où le territoire national s'enfonce dans l'eau, la souveraineté nationale s'arrête aussi. Sur les frontières terrestres, deux guérites douanières se dressent à quelques pas l'une de l'autre. Un franchissement non autorisé constitue délit contre le droit des gens. La frontière maritime semble encore plus impérative, puisque son tracé ne provient pas des hasards d'une guerre ou des caprices d'un traité, mais de l'immuable et naturelle présence d'une barrière liquide.

Bien des raisons cependant ont obligé les hommes à ne point accepter de façon rigide, comme limite nationale, la ligne de rivage où expirent les flots.

La marée d'abord, entre le flux et le reflux, peut couvrir ou découvrir de vastes étendues, aux contours incertains et variables. L'on ne saurait empêcher que les richesses ainsi mises au grand air : coquillages, crustacés, algues et varechs, soient un fruit du sol national. C'est la première extension de la frontière maritime.

Le voisinage des côtes n'est point d'un accès aussi facile

que celui d'une ligne arbitraire tracée en plaine, voire en montagnes. Les bas-fonds sont mobiles, les chenaux incertains, les écueils dangereux. Il faut donner aux marins la plus grande sécurité possible précisément dans ces parages où le trafic est plus dur, la navigation plus délicate, les risques de mauvaise fortune plus probables. Tout un système protecteur devient nécessaire : phares, bouées et balises, dragages et pilotage. Cette essentielle et délicate organisation, son entretien et son perfectionnement, appartiennent sans conteste à la nation riveraine. Pour accéder librement aux lieux où s'exerce sa prudente surveillance, ne faut-il pas que sa souveraineté soit élargie de quelques kilomètres? La récompense légitime de sa responsabilité réside en cet accroissement de puissance.

Enfin, la vaste famille des petits pêcheurs n'existe et ne prospère, ne peut concourir à l'alimentation nationale, que si dans un fief bien défini, sous l'égide de la patrie, elle exerce paisiblement son industrie fructueuse. A ce fief, on a donné le nom d' « eaux territoriales ». Il forme le long de toutes côtes un ruban de largeur invariable, au dedans duquel le pêcheur est à la fois soumis aux lois de sa nation et protégé par elles, tout aussi bien que le fermier de Beauce ou le bûcheron du Morvan. Le pêcheur étranger qui s'aventure en ce domaine est poursuivi comme contrebandier et invariablement condamné, à moins qu'il ne prouve le cas de force majeure ou une erreur de navigation.

La ligne idéale, parallèle à la côte, qui enserre à quelques kilomètres de la côte ces eaux territoriales, représente en définitive la dernière limite du domaine national, la zone de puissance et de justice souveraine. Au delà, c'est l'immense étendue où ne prévaut la juridiction d'aucun individu, d'aucun peuple, et où règnent les décrets internationaux librement acceptés par tous.

Mais il ne suffit point qu'un accord unanime confère à chaque nation le privilège des eaux territoriales et leur entière propriété. Encore faut-il que le bénéficiaire en assure la protection et la défense. Le trafic ou la pêche n'y doivent pas être plus violés que le charroi ou la culture dans les provinces terrestres. Tout intrus venant du large doit être chassé s'il

est rebelle aux lois nationales, châtié et détruit si ses intentions sont hostiles. L'usage pacifique des eaux territoriales nécessite un appareil de police, une organisation militaire. Autrement, la souveraineté n'est qu'un vain mot.

Dans la suite des âges, l'homme a toujours tenté d'agrandir les trajectoires de son attaque et de sa défense. Le rayon d'action de son poing tendu lui est vite apparu trop circonscrit. Il inventa le couteau, la hache, le javelot, l'arc, l'arbalète, le fusil, et enfin le canon. La distance protectrice s'accroît jusqu'au point de chute de son projectile. Au delà, il devient impuissant, et toute assertion de sa force qui ne peut se démontrer par le coup n'est que vantardise illusoire.

Il en est de même des nations sur leur frontière maritime. Les eaux territoriales ont été fixées jadis à la limite de la portée, ou plutôt de la précision, des bouches à feu côtières. Aussi loin que la nation, sans remuer pour ainsi dire, sans détacher de son corps aucune force armée mobile, peut atteindre le délinquant et le belligérant, aussi loin vont ses eaux territoriales. S'il lui faut expédier des navires ou des flottes, il ne s'agit plus de souveraineté, mais d'action navale, et nous verrons plus loin que cette sorte d'entreprises a pour lieu l'Océan, champ de bataille.

Le problème de la protection des côtes commence à se dessiner. Il consiste en deux données : empêcher que l'ennemi opère dans les eaux territoriales ; empêcher en outre qu'il puisse débarquer en force sur aucun point du rivage.

Ce problème serait pratiquement insoluble, si le débarquement, le franchissement de la ligne côtière, n'étaient pas plus malaisés que le passage d'une frontière en pays de plaine, où les forces agressives peuvent choisir en tous endroits leurs points d'irruption. Par bonheur pour le salut des peuples, l'Océan n'a rendu faciles qu'un très petit nombre de plages ou de ports sur la vaste périphérie des côtes. La frontière maritime se compare admirablement à la frontière montagneuse dont les chemins, sentiers ou cols, sont rares et espacés. Hannibal ni Bonaparte n'ont franchi les Alpes sur les cimes des monts ou les pentes des glaciers. De même un corps expéditionnaire n'a jamais abordé dans les vases, sur les récifs, parmi les courants ou contre une falaise escarpée. Ceux

qui le tentèrent n'aboutirent qu'à des échecs lamentables. L'amiral prudent, le général désireux de vaincre, choisissent le golfe abrité ou la plage sans ressac.

Le nombre des points côtiers à défendre est fort limité : ports de guerre ou de commerce, baies ou rades indiquées par l'évidence géographique. Tout effort protectif doit y être concentré. Au cas fort improbable où une folie de l'adversaire menacerait tel point d'accès incommode, les moyens dont dispose aujourd'hui la science militaire et navale permettent de parer rapidement au danger. L'on peut affirmer sans crainte qu'aucune nation moderne, bien outillée sur sa côte et dans son arrière-pays, n'a plus jamais à craindre un débarquement en force.

***

Le canon d'abord. Dans des positions éternelles qui commandent les passes et chenaux obligatoires, les batteries puissantes sont tapies et dérobées. L'audacieux qui voudra les insulter, les réduire au silence, aura gaspillé les munitions restreintes des soutes de ses navires avant même qu'un coup heureux ait atteint. Mobile, balancé par la houle, gêné dans le réglage de son tir, il recevra les rafales précises des artilleurs côtiers, perchés sur un cap et un promontoire. Ils visent à coup sûr. Les colonnes d'eau des chutes d'obus leur dictent les corrections. L'assaillant n'a pas encore franchi la limite des eaux territoriales et il est déjà touché, coulé peut-être.

En tout cas, il n'abordera pas. A mesure qu'il s'approche, sournoises, dormant entre deux eaux, les mines immergées l'attendent. Il ignore où elles sont. Chaque tour d'hélice peut le conduire à l'engloutissement. Quel est le chef d'escadre qui ose se risquer parmi les champs de mines? Quel est celui qui, voyant chavirer une, deux, plusieurs unités, ne rebrousse pas chemin, de peur qu'en quelques instants, sa force entière n'ait disparu sans bénéfice?

Les gros navires s'arrêtent donc. Mais ils envoient les petits, les éclaireurs dont la perte diminuera moins la force nationale; ceux-là poursuivent le raid, pour aller plus profond, plus au cœur, jusqu'au mouillage, afin de faire du mal, le plus de

mal possible... Devant leur étrave les chenaux convergent et se rétrécissent vers le port. Des barrages sont posés, visibles ou invisibles : madriers, chaînes, tonnes ou filets. Les canons à tir rapide crépitent, presque à bout portant. Des mitrailleuses ronronnent. Les navires de défense mobile, torpilleurs et vedettes, prennent la chasse, traquent au seuil du terrier. L'assaillant ne passera que conduit par une chance surhumaine... S'il passe, il arrive essoufflé, au fond du port hostile. Il crache son venin, une fois, deux fois... mais toutes les issues sont refermées sur lui. Il est pris au piège comme un rat. Il expire ou se rend.

La plus belle réussite, aidée par le plus extravagant hasard, n'aboutit qu'à piqûres d'aiguilles, héroïsmes sans fruits... Le port de guerre, le port de commerce sont bien inaccessibles, inexpugnables.

Aussi bien, l'assaillant sait cela, et, sauf quelque raid audacieux et sans résultat, ne s'affronte point aux hérissons des ports bien défendus. Il préférera, si quelque chance de réussite s'offre, chercher la baie mal protégée, la ville ouverte. Il croisera, bombardera, sèmera la terreur.

Une nation bien préparée n'a rien à redouter de telles rodomontades. Elles pouvaient aboutir aux temps jadis, lorsque les côtes étaient aveugles, les navires sourds, la mer vide et l'air sans hommes volants. Mais aujourd'hui, quelle inutile démence ! Et quelle vie intenable l'on peut donner aux navires imprudents qui croisent trop près des côtes.

Plus loin que les barrages et la portée des canons, les sous-marins circulent, inlassablement, leur œil au ras de l'eau. Ils voient sans être vus, leur torpille ne prévient pas... Sur le passage présumé des assaillants, ils sèment la mine muette, qui flotte comme une épave, et la nuit, le jour, d'une simple caresse, éventre la plus résistante carène.

Chaque progrès les rend plus terribles, plus menaçants. Ce sont les tentacules cauteleuses que la patrie manœuvre obscurément pour protéger son corps plus loin, encore plus loin. Il ne s'agit plus d'eaux territoriales. Le sous-marin, créateur d'épouvante et de prudence, fascine l'adversaire avant même que celui-ci n'ait vu la côte convoitée. La bataille du Jutland eût eu, sans doute, des issues plus décisives, si

l'amiral britannique avait pu relancer à mort les escadres allemandes qui fuyaient. Mais quand il approcha de la zone mystérieuse où glissaient les sous-marins et oscillaient les mines, il n'osa plus aventurer la flotte cuirassée de l'Angleterre. Il eut raison.

Le temps est passé où les navires pouvaient, impunément, narguer pendant des semaines et des saisons la côte adverse, tirant des bordées majestueuses, inclinés par le vent, à l'affût derrière la ligne opaque de l'horizon où nul ne soupçonnait leur présence. Tout cela est bien fini.

L'avion vertigineux file à toute distance, à toute hauteur. Il n'y a plus d'horizon. Où que circulent les navires, l'aviateur les compte comme les doigts de sa main, suit leur marche, et prévient par radiogrammes. Dans sa croisière protectrice, il est aidé par le dirigeable, plus lent, mais plus sûr observateur. Par quelques points, par quelques traits électriques, tous les bateaux amis et protecteurs sont prévenus ; les phares, les guetteurs sémaphoriques sont informés. Le long de la côte, télégrammes et téléphones lancent la nouvelle. Tout se prépare pour recevoir et détruire l'assaillant. Il n'a qu'une ressource, fuir. Suivi à la piste, redoutant chaque minute, il abandonne la partie. Non seulement les ports, mais les côtes aussi sont inexpugnables.

***

Cette conclusion ne représente point une vue de l'esprit, encore moins un espoir chimérique. Elle s'étaye de la façon la plus solide sur l'expérience de la guerre récente. Un résumé cursif des aventures tentées contre les frontières maritimes va la corroborer sans réfutation possible. Et ce qui aura été vrai dans le passé immédiat le deviendra surabondamment, pour l'avenir proche ou lointain où une science plus défensive protégera mieux encore les fronts de mer nationaux.

Ce n'est point divulguer un secret d'État que de représenter sous la forme suivante la position respective de la France et de l'Angleterre au mois d'août 1914 : à peu de choses près, la France devait être le soldat, l'Angleterre le marin de l'Entente.

La flotte britannique était au plus haut stade de puissance, de nombre et d'efficacité. En dix années, depuis le programme de lord Fisher, elle avait tendu toutes ses forces pour que la suprématie nautique de l'Union Jack ne pût jamais être mise en question. Toutes les unités désuètes, vieillies, avaient été remplacées par des navires redoutables : dreadnoughts, croiseurs de bataille, destroyers, qui formaient un ensemble tout neuf, en pleine forme. Aucune leçon tactique ou stratégique dictée par les guerres antérieures n'avait été négligée. Pour peu que la guerre à venir fût semblable à ce qu'enseignait la tradition, l'Allemagne était du premier coup vaincue sur l'eau.

La bravoure des marins britanniques est légendaire ; ils ne pouvaient tenir pour agréable, aux premiers mois de la tourmente, que, des deux combattants alliés, un seul, le soldat français, subît le choc. Provoquer par mer une puissante diversion, frapper un coup décisif en mer du Nord ou en Baltique, ravager les côtes allemandes, traduisaient l'espoir véhément des amiraux et des équipages. L'on peut être certain que jusqu'à la limite de l'impossible, tout fut médité, préparé, tenté, pour porter aux rives germaniques le poids entier de la marine anglaise.

Dès les premiers jours l'impossible se rencontra. Les quatre années de guerre n'y firent découvrir aucune fissure. A l'armistice, la frontière maritime allemande, inviolée, n'avait reçu l'insulte d'aucun navire ennemi. Bien plus, elle n'avait même pas été inquiétée un seul instant.

Le système défensif esquissé tout à l'heure, installé de longue main, perfectionné de jour à jour, éloigna plus sûrement, des côtes allemandes, l'ombre même du danger. Croisant au-dessus de la zone d'approche, les zeppelins, les avions, annonçaient dix heures, vingt heures à l'avance les fumées des destroyers et croiseurs de bataille. Les champs de mine s'arrondissaient impitoyablement, jusqu'au grand large et aux eaux profondes. La Baltique bouchée, la mer du Nord rendue intenable, formèrent un double verrou que jamais ne put franchir l'Amirauté britannique.

Inversement, la colère du kaiser et de ses conseillers ne négligea rien pour assener à l'Angleterre, sur son propre territoire, les coups dangereux. Les côtes du Royaume-Uni, de

l'Irlande sont ouvertes, découpées, accessibles, vulnérables. Un seul corps d'armée germanique, débarqué dans un pays sans préparation pour la défense terrestre, y eût exercé d'incalculables ravages. Pensez bien que tous les plans probables furent étudiés. Aucun ne reçut même une ébauche d'exécution. L'impossible s'y opposait.

Par pure rage, au fort de la nuit, sans gloire ni héroïsme, des croiseurs ou destroyers allemands lancèrent quelques obus sur d'inoffensives stations balnéaires. Et puis ils s'enfuyaient comme des malfaiteurs, sachant que de chaque havre anglais bondissaient à leur poursuite les meutes de destroyers. Un tas de maisons détruites, des enfants déchiquetés : maigre tableau de chasse, tout juste bon pour assurer la volonté de résistance, mais qui n'avançait pas d'une seconde le moment de la défaite britannique. En un mot, aucune opération de grande envergure.

La preuve est faite en ce qui concerne ces deux frontières maritimes. Menacées par l'accumulation maxima des forces navales adverses, elles n'ont subi aucune atteinte, parce que, bien organisées et pourvues, elles ne pouvaient point en subir.

Il est bon de remarquer tout de suite qu'une telle immunité ne leur eût pas été enlevée par l'écrasement de la flotte nationale au cours d'un combat nautique. Qu'à la bataille du Jutland les escadres anglaises aient anéanti la totalité des escadres allemandes, cette victoire ne les rapprochait point de l'Elbe ni de la Weser. Les canons de côte, les barrages, les sous-marins, les champs de mine, toute l'organisation défensive qui ne prend point de part aux batailles de haute mer, fussent demeurés indemnes. Le même mur infranchissable se fût opposé aux incursions des grands navires anglais, sans que rien permette de soupçonner par quels moyens ce mur eût pu être franchi.

Comme le même résultat se fût imposé dans l'alternative improbable d'une destruction de la flotte anglaise, et que les côtes britanniques n'en eussent pas été sensiblement plus molestées, il résulte décidément que, quels que soient les hasards des combats de gros navires ou de flottilles de haute mer, une frontière maritime bien défendue est à l'abri de toute entreprise dangereuse.

***

L'examen des opérations tentées sur d'autres fronts de mer, moins importants ou moins menacés, confirme cette constatation.

En Adriatique, l'armée navale française n'inflige aucun dommage sérieux aux côtes dalmates, cependant moins bien organisées que les allemandes ou britanniques. La menace des rares sous-marins d'Autriche, la crainte des mines, éloigne nos croiseurs et cuirassés des parages efficaces. Quelques îlots sont occupés, évacués ; deux ou trois phares sont détruits. C'est un médiocre bilan pour la terrible croisière de 1914-1915.

De même, quand l'Italie se déclare pour nous, et malgré l'étroitesse de l'Adriatique qui permet à des navires rapides un aller et retour en peu d'heures, rien ne se passe qu'escarmouches, raids et bombardements sans conséquence. Malgré leur désir réciproque, aucune des deux marines italienne ou autrichienne n'entame la frontière maritime adverse.

Gallipoli, les Dardanelles, la côte d'Asie : autres preuves. Quelque estime que l'on doive aux mérites de l'armée turque, nul ne prétendra qu'une marine, une défense côtière turques, même dirigées par les Allemands, aient existé de façon sérieuse au cours de cette guerre. C'est pourquoi les navires alliés purent agir dans les eaux territoriales turques, et pourquoi plusieurs divisions purent s'accrocher à la limite des rivages. Même dans ces régions aux moyens rudimentaires, dépourvues d'arrière-communications, de réseaux de défense, nos ennemis nous ont empêché d'entrer plus loin que quelques hectomètres. Chaque instant de retard, après la première surprise manquée, a rendu à la frontière maritime un peu plus de cette puissance conférée par la nature, perfectionnée par l'art militaire. Après d'indicibles et inutiles souffrances, sans que jamais la partie ait pris l'apparence de réussite, nos malheureuses troupes se sont retirées du traquenard.

Que l'on ait débarqué, que l'on ait tenu en Arabie, ou en Mésopotamie, ou bien en telle île ou colonie lointaine appartenant à l'Allemagne, ce n'est contraire ni à la logique, ni aux conclusions précédentes. Cette catégorie d'opérations appar-

tient aux expéditions coloniales, dont les deux siècles passés offrent tant d'exemples heureux.

L'envahisseur n'y doit lutter que contre les inclémences du climat ou la mauvaise volonté des flots. Contre lui rien n'est organisé. Si maigres que soient ses moyens, la science et l'entraînement militaires lui donnent toute supériorité contre les peuplades ou tribus amorphes qui osent l'affronter. L'impitoyable réseau de batteries, de mines et de sous-marins est remplacé par quelques obstacles barbares, préhistoriques. Les navires sont aussi tranquilles en leur mouillage qu'au creux le plus abrité des rades les plus profondes. Et pourvu que le soldat triomphe de la fièvre, de la soif et de la dysenterie, nul ne l'empêchera de s'installer, de progresser.

Sans vouloir prophétiser, il est cependant vraisemblable que la guerre récente aura vu les derniers de ces débarquements lointains qui, pour pénibles qu'ils soient, sont presque immanquablement réussis. A très peu près, toutes les rives du monde sont désormais réparties entre les nations civilisées. Selon leur importance plus ou moins vitale, les points stratégiques seront protégés par la même armature que les frontières maritimes organisées : railways, télégraphes, barrages, mines et aéroplanes, sans préjudice de ce qu'inventera demain. Et le moment approche où quiconque voudra se mesurer aux rivages les plus lointains et y débarquer, trébuchera sur les obstacles inventés par les vieilles nations.

Au demeurant, de semblables tentatives deviendront de plus en plus illusoires. A quoi bon engloutir millions et soldats sur les théâtres secondaires, lorsque le règlement final des comptes s'élabore d'après les résultats obtenus au théâtre principal? Le vainqueur choisira son butin, même s'il ne l'a pas effectivement conquis. Et le vaincu, frappé au cœur, sera forcé d'abandonner ses plus sûres conquêtes. La précaution fondamentale, c'est d'entourer d'une triple ceinture le territoire de la patrie. Nous venons de voir que le problème est résolu. Aucun gouvernement ne serait pardonnable, devant la certitude des résultats, s'il permettait qu'on violât son front de mer.

Désormais, la nation est tranquille du fait de l'Océan frontière maritime, et elle peut s'occuper de l'Océan réseau de routes.

*
* *

L'OCÉAN, RÉSEAU DE ROUTES

Le divin Homère, qui n'était point maladroit au choix des épithètes, parle quelquefois de « l'Océan stérile » ou de « l'Océan qui n'a point d'arbres ».

Or, l'homme ne peut s'établir, camper sa tente ou bâtir sa maison aux lieux où il ne trouve point sa subsistance. Où vit l'arbre, l'homme vit aussi. L'Océan n'est qu'un lieu de passage, une route, la plus merveilleuse route.

Point n'est besoin de le planer, de le durcir. Jamais il ne s'effondre et l'ornière y est inconnue. La coquille de noix et le plus gigantesque paquebot lui sont également légers. Plus la carène est lourde, mieux il l'enveloppe, la soutient, la porte allégrement.

Le nautonier y accomplit le plus beau voyage. S'il veut aller vite, le chemin est tout droit, sans détours ni rampes ; sur l'onde, la colline, le ravin ni la fondrière n'obligent aux méandres. S'il a du loisir, le marin écoute sa fantaisie, cingle au Nord ou au Sud. Son véhicule n'est point en lisières entre les sillons cahoteux ou la forêt infranchissable. D'un angle du gouvernail, il va chercher le Tropique ou la Banquise. C'est la liberté, la grande liberté entre les deux infinis du ciel et de l'eau.

La route terrestre est impérative. Le voyageur qui s'y engage ne peut aller qu'aux points où elle passe. Les croisements, les bifurcations sont lointains. Rien de semblable sur l'Océan où toute direction est favorable, pratique. Entre deux côtes, si distantes soient-elles, le navire peut choisir l'infinité des parcours, tous possibles. Sur les grands boulevards maritimes, il rencontre les innombrables camarades aux pavillons diaprés. Dans les vides immenses où la navigation est rare, il est solitaire, maître de l'horizon.

Aucune denrée n'est inaccessible au vaisseau, et il va la chercher où elle jaillit naturellement : épices de l'Inde, bois précieux d'Amérique ou lingots d'Australie. L'ampleur de ses flancs ne refuse aucune abondance. La charge d'une myriade de charrettes l'enfonce à peine en ses lignes d'eau.

Quand il porte voiles, la brise le pousse généreusement, sans dépense, jusqu'au quai de repos. S'il obéit à la patiente et vigoureuse hélice, il surpasse en économie le moins coûteux des transports inventés par les hommes.

L'Océan ne sépare point les peuples. Il les unit, les mélange, propage l'amour. Toutes les races qu'il avoisine se ressemblent, se comprennent et ne se veulent point de mal. Une subtile analogie joint les ports et leurs populations, noyaux de l'entente des nations. Sitôt qu'on s'éloigne de l'Océan, l'ignorance et le préjugé s'affirment. Une chaîne de montagnes, un fleuve séparent mieux deux contrées que ne font des milliers de lieues marines. C'est le trait d'union idéal, jamais brisé.

Tout un chacun est bienvenu sur l'Océan, qui ne discerne point entre les couleurs, les opinions de ses hôtes. Ses humeurs variables ne connaissent point de nationalités. Qu'il soit calme ou courroucé, il ignore si les navigateurs sont adversaires ou amis, les traite également, n'entre point dans les querelles humaines et ne tolère pas qu'on l'y engage. Son immensité se prête à tous et n'appartient à personne. Pourvu que le marin soit habile, expert aux règles du métier, l'Océan lui livre passage.

Ce nivellement essentiel confère à la gent maritime ses caractères fondamentaux, détermine la nature spéciale des routes de l'onde. Bien avant que la Révolution française n'eût choisi pour devise les trois mots : liberté, égalité, fraternité, les routiers de l'Océan l'avaient découverte. Et ce n'est point à leurs yeux phraséologie sentimentale, mais image de la nécessité rude et absolue.

Sur la fraternité des marins, il est à peine besoin d'insister. Aujourd'hui sauveteurs, demain sauvés, ils offrent toujours une main secourable. Les plus tenaces haines d'individu sont balayées par l'appel du naufrage. L'on peut souhaiter la mort d'un homme, le tuer au besoin, d'égal à égal et les yeux dans les yeux, mais devant le drame océanique, ce serait tricher au jeu. On le tire d'affaire, sans phrase ni pantomime ; l'on s'enfonce dans le danger tant que demeure une chance de salut... quitte à se retrouver au règlement de comptes. Quiconque, dans la grande confédération maritime, élude la loi de fraternité, devient mauvais berger, paria, criminel aux

yeux des camarades. La justice des tribunaux peut l'exonérer sur la lettre des textes, mais l'esprit demeure. Un vrai marin ne peut être égoïste.

De cette noble conception à celle de l'égalité, la distance est vite franchie. Les lois de la route sont immuables, imprescriptibles, et n'admettent aucun privilège. Le plus rapide paquebot, le plus volumineux cuirassé, doivent s'écarter de la périssoire, du bachot de pêche, si la manœuvre est inscrite au grand livre maritime. A bord de son navire, le capitaine est maître après Dieu, mais il n'est inférieur ni supérieur à aucun autre capitaine.

Les billevesées de préséance navale, d'hommage au pavillon, dont les siècles passés nous ont offert les ridicules anecdotes, n'ont pu surgir que dans les cervelles de potentats, de ministres terrestres, accoutumés au cérémonial des antichambres. Passer une porte, prendre le pas, s'asseoir ou se découvrir, parler ou se taire, ce sont divertissements de protocole. Mais lorsqu'un Philippe II, un Louis XVI, un Pitt exigeaient que l'étiquette des marches du trône fût adoptée sur l'Océan souverain, ils allaient au rebours des grandes lois naturelles. Qui peut, dans la brume, et hors des règles strictes, céder le passage par courtoisie? Et qui, au sein de l'ouragan, creusera sa cervelle pour y découvrir les préséances?

Pourtant, des guerres ont éclaté, des alliances se sont rompues pour ces vétilles tragiques. Ce temps est loin, par bonheur. Les gouvernements mieux conseillés ne tentent plus de s'annexer la gloriole océanique. Ce n'est pas que quelques-uns, aujourd'hui même, et si on les laissait faire, n'exigeraient cette satisfaction d'orgueil. Mais la cause est entendue, et l'opinion universelle a ratifié ce que les marins avaient trouvé dès longtemps, l'égalité absolue de tous navires, de tous pavillons.

Malheureusement, nous sommes bien loin de compte sur la liberté des mers. Admise par les marins, surtout le marin de commerce, cette évidence a été tellement triturée, torturée, déformée par maint aréopage de jurisconsultes étrangers à l'Océan et à ses mœurs, qu'on n'ose plus émettre une opinion de logique pure. Cependant, réduite à ses termes exacts, la question est fort simple.

Aussi longtemps que le navigateur ne se rend point coupable de crimes de droit commun ou de droit maritime, il a l'usage libre de la route qu'il choisit. Sur un chemin terrestre, dans l'intérieur d'un territoire national, la police ou la gendarmerie peuvent questionner, arrêter, incarcérer le passant. C'est un privilège de souveraineté. Charbonnier est maître en sa maison.

Mais l'Océan n'appartient à personne. A portée de la vue, dix navires portant chacun pavillon différent peuvent vaquer à leurs affaires. Aucun d'eux, en droit ni en fait, ne possède délégation d'un pouvoir suprême pour s'ingérer dans le cheminement d'autrui. Chacun transporte ce qui lui plaît, où il lui plaît, comme il lui plaît. C'est un point formellement acquis.

Voilà qui est bel et bon, s'écrient les augures. Nous sommes d'accord tant que la paix règne. Mais le Siam et le Honduras se sont déclaré la guerre. Désormais tout est faux. Nul capitaine ne fait ni ne transporte ce qui lui plaît. Du jour où le Siam et le Honduras sont en conflit, l'Océan tout entier perd son caractère de neutralité, et quiconque le fréquente est sujet à visite, à confiscation, voire à torpillage.

Le marin ne partage pas cette opinion des augures. Voici la sienne. Que le Siam protège les bateaux siamois, et détruise ceux du Honduras, c'est son droit et son devoir. De même pour le Honduras. Mais que moi, qui navigue sur l'Océan neutre, qui montre pavillon neutre, je sois torpillé ou canonné en dehors des eaux territoriales du Siam ou du Honduras, c'est une tout autre histoire. Autant que je sache, aucun des belligérants n'ose inquiéter sur territoire neutre ceux de la nationalité adverse. La loi et les prophètes, sans compter la nation neutre elle-même, s'y opposent formellement. Mon navire, neutre sur l'étendue neutre par excellence, ne doit point être troublé dans sa route et sa besogne, qui ne regardent personne. Que les deux adversaires m'interdisent réciproquement l'accès des eaux territoriales ennemies, où il leur déplaît que j'apporte vivres, munitions et matières premières, je n'ai rien à redire. Contre un tel blocus, dûment déclaré, je ne m'avance qu'à mes risques et périls. Dès l'instant que je pénètre dans les eaux territoriales de l'un ou l'autre ennemi,

je confesse devenir un habitant de sa nation, sujet aux hasards de la guerre. Si vous m'y prenez et détruisez, je ne plaiderai pas l'ignorance, et c'est à vous de m'y saisir. Mais aussi longtemps que je reste sur l'Océan neutre, vous ignorez ce que je fais, où je vais, et mes affaires ne vous regardent pas.

Sauf mauvaise foi, cette réponse est irréfutable. Elle traduit le droit humain, sinon le droit du plus fort. Cela est si vrai que chaque guerre, depuis cinquante années, a vu surgir des interprétations variables de la neutralité, du blocus, de l'usage maritimes. Dans ce bref laps de temps, toutes les nations du monde ont subi un ou plusieurs conflits. Selon leurs avantages, leurs intérêts, leur infériorité ou leur suprématie navales, elles se sont réclamées des sentences des augures ou de la réponse du marin. Pour n'avoir point voulu accepter, définitivement et délibérement, la juste et logique loi de l'Océan neutre, libre, et sans maître, l'univers se trouve aujourd'hui, comme hier, en puissance de malentendus, de conflits, de guerre peut-être.

Car la liberté des mers est chose tellement sacrée, pour ainsi dire, que la moindre atteinte engendre des catastrophes. Jusqu'à présent, nous n'avons envisagé que l'Océan sans limites et croyons que sa cause est gagnée. Mais l'onde n'est point toujours vaste. Elle se resserre, forme des détroits : les Dardanelles et le Bosphore, pour ne choisir que deux exemples. A première vue, sur la carte de l'univers, il semble que ces étroits chenaux du trafic n'intéressent pas la paix du monde, que le plus ou moins de liberté accordée à leur usage n'eût point amené de conflagration. Et cependant, voyez l'histoire.

Des arguties diplomatiques, des tractations de tapis vert, accordèrent à la Sublime Porte la serrure et les clefs des Dardanelles et du Bosphore. Pour les franchir, un firman était nécessaire. A peine plus larges qu'un fleuve, entre les Turquies d'Europe et d'Asie, ces deux détroits paraissaient appartenir à l'empire ottoman. En refuser aux Turcs la surveillance eût paru aussi monstrueux que la neutralisation de la Tamise en Angleterre, du Mississipi en Amérique. Mais on oubliait que c'est la route entre Méditerranée et mer Noire, entre le monde et la Russie. Pour avoir voulu étouffer la liberté

océanique, dans le domaine où cet étranglement paraissait le plus légitime, un malaise inguérissable, une succession d'incidents, les tumultes balkaniques, ont inquiété l'univers civilisé. Les causes profondes des guerres sont souvent inaccessibles à petite distance. Qui sait si le Bosphore libre, la mer Noire ouverte, la Russie décongestionnée, n'eussent point définitivement crevé l'abcès oriental, et si la guerre récente, mûrie dans les Balkans, n'est point une vengeance occéanique contre l'aveuglement des hommes?

D'autres exemples : le détroit de Gibraltar, le canal de Suez, celui de Panama, illustreraient le danger de la restriction des libertés maritimes. Sous les formes variables de la politique temporaire, leur statut a provoqué des acrimonies, des malentendus et des tensions. Si nul conflit sanglant n'en est survenu, des compromis furent la cause de l'apaisement. Mais il vaudrait mieux qu'une fois pour toutes, sur les chartes de l'humanité fût inscrite la loi claire et nette de la liberté des voies nautiques. Jusqu'au jour de cette déclaration décisive, le monde pourra sans doute aspirer à la paix, il ne l'aura pas atteinte.

***

Nous venons d'esquisser les contours politiques, ou, si l'on veut, juridiques, de l'Océan réseau de routes. Mais son importance fondamentale réside plutôt dans le commerce, dans l'utilisation féconde qu'en savent faire les peuples éclairés. Comme, à tout prendre, les guerres et disputes ne sont qu'un instant au regard des longues périodes pacifiques, l'Océan demeure en son essence le principal facteur des communications internationales.

L'on peut affirmer que la civilisation d'une race, d'un peuple, d'un pays se mesure à sa pratique des voies maritimes. La tribu sauvage ou nomade, sans idéal ni besoins, s'accroupit autour du troupeau ou de l'oasis, y trouve toute satisfaction, ignore les vastes échanges.

Le bourg, la cité s'organisent. Pour un temps plus ou moins long, ils se contentent des produits simples de leur territoire. Les États naissent suivant la même loi. Ils ont une enfance,

une jeunesse, qui se suffit en son horizon borné, tout comme les enfants des hommes prospèrent en la maison natale.

L'âge adulte, la maturité approchent. Les besoins s'accroissent, le raffinement des désirs s'aiguise, les nourritures coutumières, de l'esprit et du corps, semblent fades et frustes. Des ports et des rivages, pénètrent les produits nouveaux, rares, agréables, qui ne sont point engendrés par le sol coutumier. Ils proviennent de contrées lointaines, encore inaccessibles. Ils flattent ou ravissent. L'individu, la nation jeune les achète pendant un temps, et enrichit ainsi le producteur inconnu, le commerçant et le navigateur qui se donnent la fatigue d'apporter les matières luxueuses d'abord, indispensables ensuite.

Quelques audacieux, les plus habiles, jugent plus rémunérateur le voyage aux pays d'origine. Ils se lancent sur l'onde, reviennent, et le commerce maritime est créé. Il s'amplifie, progresse parallèlement à la consommation. Si riche de dons naturels que soit telle contrée, il n'en est aucune sur terre qui puisse offrir à ses habitants tout le nécessaire et le superflu. La matière première s'en trouve aux antipodes ou de l'autre côté d'un bras de mer. Vêtements, nourriture ou produits industriels doivent franchir une tranche d'Océan. Si la nation ne veut pas être à la merci des transporteurs étrangers, il lui faut construire son véhicule autonome, sa flotte commerciale. Chaque port est une fenêtre par où la richesse entre à flots. Chaque ligne de navigation est un canal adducteur des nécessités quotidiennes. L'opulence intérieure d'une nation s'augmente avec toute nouvelle route, ferrée, liquide ou charretière. Sa fortune et son bien-être s'assurent par l'intermédiaire des chemins océaniques, prolongement des voies territoriales.

Ces principes du négoce maritime ont exigé bien des siècles avant d'acquérir aux yeux des peuples, des gouvernements, leur caractère d'évidence. Mais aujourd'hui l'hésitation n'existe plus. Lorsqu'une nation nouvelle se crée, prend sa place dans le concert universel, il lui faut un port, un lambeau de mer, n'importe quoi, pourvu qu'elle ait accès sur le réseau des routes navales. Autrement, elle se sent murée, asphyxiée dans ses frontières territoriales; elle devine que jamais elle

ne pourra lutter avec les nations maritimes. Il y va de son indépendance et de sa vie même.

Bien peu de nations modernes, si tant est qu'il s'en trouve une seule, peuvent suffire à leur existence, à leur développement, par les seuls fruits terrestres ou souterrains de leur sol. La progression croissante des besoins, du bien-être ensuite, du luxe enfin, aggravent sans arrêt cette impuissance à subsister sur leur propre fonds. Si commodes et multipliées que l'on conçoive les communications par voie de terre, leur capacité de transport est tellement réduite, qu'elles ne satisferont jamais au volume énorme de marchandises exigées par la vie d'un peuple. Seuls, les véhicules maritimes peuvent y pourvoir. Pour vivre commodément, jouir sans contrainte des richesses extérieures, des bénéfices de l'échange, nous constatons à nouveau qu'une nation ne peut se dispenser des services de la marine marchande.

Ces services ne doivent point être empruntés à des étrangers. Il ne faut pas commettre l'erreur de supposer que l'existence d'un pays est normale aussi longtemps qu'il utilise, moyennant rémunération, le charroi maritime d'autrui. Sans doute évitera-t-il la dépense, le souci, la complication infinie des organisations navales modernes; à première vue, cette paresseuse tranquillité semble compensée, et au delà, par la dîme dépensée au bénéfice des transporteurs.

Mais le proverbe : charité bien entendue commence par soi-même, s'applique encore mieux aux peuples qu'aux individus. Qu'un jour, pour l'une ou l'autre cause, survienne une raréfaction de trafic ou de denrées essentielles, le propriétaire des navires ne manque pas de se servir le premier. Si on le prie de bien vouloir ne pas affamer son client habituel, ce n'est plus d'une dîme qu'il s'agit, mais de la livre de chair extorquée par Shylock.

Outre ces inconvénients, pacifiques pour ainsi dire, peuvent survenir les animosités, les luttes commerciales. S'il est vrai que le fait économique doive acquérir sur les destinées futures une importance de plus en plus prépondérante, il n'est pas prématuré de constater, à l'horizon, les symptômes de guerres de tarifs. Lorsque la concurrence en arrive à un état aussi aigu, malheur à celui qui demeure dépourvu des armes éco-

nomiques : industrie et commerce. La nation stérile en bateaux court le risque d'être étranglée.

Enfin, ce peut être la vraie guerre du sang et du canon. Les leçons de la dernière sont lucides. Rien n'est plus loin de notre intention que de mésestimer le rôle primordial des éléments continentaux, mais les certitudes suivantes sont définitivement acquises.

L'Allemagne a commencé d'être étreinte, d'être vaincue, lorsque l'Entente s'est décidée à faire un blocus océanique réel.

L'Entente n'a pu vaincre qu'en faisant appel, par l'intermédiaire de l'Océan, aux ressources de l'univers entier.

L'Allemagne n'a mis en danger la cause de l'Entente que lorsqu'elle a pu désorganiser son trafic océanique, par le blocus sous-marin, qu'heureusement elle entreprit trop tard et prépara d'insuffisante façon.

Toute paraphrase de ces trois constatations les affaiblirait. Elles contiennent en définitive l'aboutissement historique, géographique du grand œuvre de l'Océan réseau de routes dans la marche de l'humanité. Fécond et favorable à ceux qui l'ont compris pendant la paix, il s'est également plié à qui, pendant la bataille, a su s'en faire un allié.

*
* *

L'OCÉAN, CHAMP DE BATAILLE

Désormais, les caractères de l'Océan champ de bataille s'offrent naturellement à l'examen. Leurs traits principaux sont déjà marqués. Un peu d'histoire les accentuera. Mais le rappel du passé doit seulement établir les différences du moment présent. Il n'y a plus rien de commun entre la guerre navale d'aujourd'hui, de demain et celle de jadis, de naguère. A un statut nouveau correspond une conception neuve.

Réduite à ses éléments logiques, nécessaires, toute action navale ne peut avoir que l'un ou l'autre des objets corrélatifs aux deux aspects de l'Océan. Ou bien attaquer et saisir, défendre et protéger, une fontière maritime ; ou bien détruire et immobiliser, maintenir et assurer un trafic maritime. Tout autre but est secondaire, sinon chimérique.

La constitution des marines de guerre, soit antiques, soit modernes, a d'ailleurs suivi rigoureusement ces deux besoins inéluctables. Athènes et Rome n'en ont créé que contre la menace ou pour l'attaque de puissances maritimes, et afin d'assurer la sécurité de leur trafic au détriment d'autrui.

De même, l'on a coutume de se représenter la Grande-Bretagne, au temps d'Élisabeth, faisant jaillir tout d'un coup de ses ports une double flotte militaire et commerciale. Rien n'est plus inexact. Depuis bien longtemps, les marchands anglais trafiquaient, sans idée de conquêtes territoriales, dans l'immense domaine naval qui s'étend de la Gironde à la mer Blanche. Limitées à l'année 1600, leurs expéditions commerciales forment la matière de huit énormes in-folio, où un compilateur de génie, Hackluyt, a écrit la plus admirable épopée pacifique.

Ils ne songèrent à construire une marine de combat que lorsque l'insolence d'un Philippe II voulut d'abord leur interdire l'usage de l'Océan, l'accès des marchés tropicaux, et ensuite envahir leur territoire. Il faut sans doute chercher dans cette querelle l'origine des marines de guerre permanentes.

Car il serait contraire à la nature humaine que les Anglais, mis en goût de bataille par ce premier croisement de fer, n'aient point voulu à leur tour, par les moyens violents, se tailler leur domaine sous le prétendu soleil espagnol. Jusqu'alors le navire armé n'avait été qu'une exception. Sur une chaloupe ou une galère, on mettait quelques bombardes, pour se défendre en cas de mauvaise rencontre. Désormais, l'armement se perpétua. Les nations voisines, Hollande, France, obligées de ne point céder le pas, le rivage ou la route, ébauchèrent à leur tour leurs marines de combat.

A vrai dire, ce n'était autre chose que marines commerciales armées en guerre. Lorsqu'une action navale semblait utile, l'on réunissait dans un havre quelques bricks, hourques ou gabarres ; sur les châteaux d'avant et d'arrière, le pilote-marchand trouvait la place pour les armes de jet ; les cales recevaient boulets de pierre et barils de poudre, au lieu d'épices et de denrées.

Quand tout était prêt, un grand seigneur, maréchal ou

chambellan, embarquait avec sa suite de colonels et de capitaines, son armée navale de soldats, gendarmes ou arquebusiers. La racaille maritime se comprimait comme elle pouvait et accomplissait la besogne ignoble de maîtriser les éléments. La victoire glorieuse appartenait aux intrus. De retour au port, grands seigneurs et armée déguerpissaient au plus tôt, et la roture maritime s'en retournait à ses épices.

Ce petit tableau n'est point seulement anecdotique. Il n'appartient pas non plus à un passé définitivement mort. Les marines militaires, que nous allons suivre dans leurs grandes lignes, croyaient bien ne plus le revoir... avant la dernière guerre. Et pourtant, n'a-t-on pas mis des canons sur tous les navires marchands, du chalutier au transatlantique? Et combien n'aurions-nous pas perdu de bateaux si, contraintes et forcées, les amirautés n'étaient revenues à la pratique de jadis?

Cette pratique répondait à la plupart des nécessités d'un conflit maritime. En outre, elle réalisait le maximum d'économie. Elle conservait enfin au navire son caractère essentiel de véhicule de marchandises, ne le détournait de sa fonction que pour le temps strictement nécessaire.

Son inconvénient saute aux yeux. Pendant la période d'action guerrière, le pilote-marchand perdait le commandement. Rebelle aux fantaisies ignorantes de ses passagers, il restait marin avant tout. Les militaires embarqués ne rêvaient, à juste titre, que le combat et l'action : justification de leur présence. Leurs ordres, mal étayés par l'expérience, leur en faisaient souvent perdre l'occasion ou le bénéfice. Marine et armée se trouvaient utilisées au pire. Il eût peut-être suffi de laisser le pilote maître en sa demeure, et pourvu d'une commission royale pour la durée de son emploi de guerre.

Malheureusement, commerce et navigation étaient faits de roturier, batailles apanages de noblesse... L'on ne put sortir du dilemme que par la création d'une marine uniquement destinée au combat, la construction de vaisseaux énormes aux cales stériles, l'établissement d'un cadre maritime calqué sur le cadre des armées terrestres. En un mot, l'on voulut contraindre l'Océan à des disciplines contraires à sa nature.

Les conséquences lointaines de cette conception, qui se sont épanouies avec éclat lors de la guerre récente, sont immédiatement perceptibles dans la seconde moitié du XVIIe siècle, date où l'on peut marquer la scission des deux marines.

La marchande retombe dans le mépris. On ne se souvient d'elle que quand la disette se fait sentir, que quelques vaisseaux de blé pourront calmer la faim de la nation. Quelques ministres à vues profondes soupçonnent que cette marine-là enrichit et fait vivre. Ils la choient, l'encouragent. Mais l'opinion permanente n'en a cure, et elle poursuit cahin-caha son destin, trop heureuse sans doute quand on ne l'inquiète pas.

Nouvelle venue, la marine de guerre s'empare de l'Océan.

(La fin prochainement.)

RENÉ MILAN

AU MOGHREB PARMI LES FLEURS[1]

Vendredi 25.

La jolie, la douce promenade ! Nous sommes allés voir les tombeaux des Saadiens, une dynastie qui régna jadis. Oh ! la pure merveille ! Des couloirs séparent de la rue et préparent au recueillement. On pénètre dans une cour abandonnée livrée aux herbes folles et aux chants d'oiseaux, et on entre dans une première salle dont les murs très hauts disparaissent sous un inextricable fouillis de ciselures dans le plâtre. Certaines plinthes de marbre représentent des inscriptions islamiques superposées, des colonnes élégantes portent un plafond de cèdre fouillé en nids d'abeilles, et par terre gisent des morceaux de tout cela qu'on est en train de réparer avec le respect et les précautions que pareil travail demande. La seconde salle est plus complète que la première avec sa forme régulière et ses colonnes légères soutenant les fines ogives toujours en fer à cheval. Là, sont les tombeaux disposés sur deux rangs, allongeant leurs formes longues en arête tout en marbre travaillé. Ce lieu est très saint et depuis peu quelques rares Européens sont admis à le visiter. C'est peut-être cette sainteté qui nous étreint dans ce petit espace exquis du bas jusqu'au faîte, entre ces murs de dentelle patinée par les siècles, devant la pure et légère beauté de cet art où tout procède de lignes géométriques et qui donne une reposante impression de définitive et totale sécurité.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1920.

Et tout cela était baigné d'une lumière tamisée contrastant avec le grand soleil qui chantait dehors son épithalame de printemps. Par une petite lucarne, en ogive bien entendu, passait un long rayon de soleil où volaient d'impalpables poussières d'or, et d'une mosquée voisine nous arrivaient des sourates du Coran psalmodiées sur ce rythme monotone dans lequel on sent une telle foi profonde. Par moment apparaissait à pas de silencieux pieds nus un des Arabes occupés aux réparations ; mais il ne rompait pas le charme, il y ajoutait au contraire, sa forme drapée s'enlevant sur une colonne dans un coin d'ombre. Dans cette chapelle d'Islam le recueillement et la paix semblaient sans limite et sans âge, c'était comme une plongée dans « l'abîme des temps révolus ».

Pour finir, nous sommes allés aux jardins du sultan, jardins enchantés remplis de très vieux oliviers pénétrés de rayons de soleil et absolument solitaires. Un décor tout fait pour *Orphée* aux Champs-Élysées. Des masses d'oiseaux habitent là, s'ébattant en toute tranquillité. En haut, un inattendu et superbe bassin auquel on arrive par une route montant jusqu'au faîte d'un bois d'orangers dont on se trouve ainsi dominer les feuillages vernissés et les fruits ardents.

Maintenant il faut aller à ce dîner arabe qui m'intrigue et m'amuse fort.

Il faut convenir que ces gens nous sont supérieurs dans leur conception de l'hospitalité. Il s'agit de distraire ses convives, de les distraire à leur manière et pas en se faisant plaisir à soi-même. Nous avons, pour ce soir, fait nos invitations à notre guise, notre hôte ne se serait pas permis de nous imposer quelqu'un, et nous sommes les maîtres chez lui. Il s'est occupé simplement de nous traiter avec honneur, de faire venir des musiciennes qu'il a mises dans sa cour superbe éclairée comme il convenait pour qu'elle soit fantastique et mystérieuse. Il nous a reçus avec sa grâce souple de grand fauve, nous a installés confortablement, puis il s'est éclipsé pour surveiller les apprêts du repas, avec le seul désir que nous nous trouvions bien chez lui.

Si ces mœurs s'infiltraient chez nous, combien serait évité l'ennui mortel des dîners en ville où des maîtres de maison vous rasent et vous entassent le plus de gens possible dans

des espaces insuffisants ! Ces seigneurs d'Orient resteront nos maîtres à bien des points de vue. Il est vrai que chez eux on n'est pas infesté de petites gens médiocres voulant paraître plus qu'ils ne sont. Ceux qui sont riches le montrent, ceux qui sont pauvres le montrent aussi et ne singent pas les autres par des moyens piteux. Chacun est à sa place et toute la vie sociale n'est pas faussée par la vanité et l'essoufflement.

L'heure sonna de se mettre à table et Thami el Glaoui, réapparu, nous emmena dans une autre pièce semblable à la première où étaient disposées deux tables très basses. Il nous fit asseoir autour sur les divans ou par terre sur des coussins, lui restant debout, et attendant notre invitation pour manger à sa propre table. On nous apporta d'abord une aiguière pour nous laver les mains ; puis, ayant chacun une serviette-éponge sur les genoux, nous vîmes apparaître les uns après les autres les nombreux plats d'un dîner arabe. Tous apportés par des esclaves avec les hauts couvercles de cuivre qui ne doivent être enlevés que sur la table, ces plats étaient immenses, remplis, je dois le dire, de très bonnes choses que nous mangions avec nos propres mains (propres est une manière de parler) en nous arrangeant comme nous pouvions. L'habitude nous manquait un peu, d'autant plus que la caïda est de n'y mettre que trois doigts de la main droite. On se brûle bien de temps en temps; et puis il y a les sauces, les légumes. Il ne faut pas craindre la difficulté, et du reste, quand on paraît embarrassé, un aimable convive vous offre au bout de ses doigts un morceau de choix qu'il serait extrêmement impoli de refuser.

Un grand plat de couscous aux petits pois ! pour le coup c'est angoissant. Mais non ; Hadj Thami nous fait passer des cuillers d'argent. Lui, par exemple, nous montre comme il faut s'y prendre quand on se respecte, et avec toujours ce condescendant sourire qui l'éloigne de nous plus qu'il ne le rapproche, il saisit dans sa main adroite une poignée de semoule qu'il roule en boule par un savant pétrissage. On pense tout de suite au chat jouant avec une souris, et le commandant S... qui, assis à l'autre table, suivait la scène des yeux, me dit : « La panthère noire. » Jamais mot n'est tombé plus juste.

La boule faite, on la lance dans la bouche d'un seul coup

et on rejette dans le plat ce qui peut rester attaché à la main. Dame, les reliefs vont aux tables moins qualifiées, puis aux esclaves, inutile de se gêner ! ! ! Nous sommes en pleine féodalité, ne l'oublions pas.

D'ailleurs ils feront bombance, les esclaves. On montre son faste par le nombre des mets, et les plats, quand on les emporte, doivent être encore tellement remplis qu'on ne paraît pas y y avoir touché. Après le dîner, on passe encore une aiguière avec cette fois du savon, très utile, et nous allons voir les musiciennes assises sur les dalles à l'autre bout du patio. Elles sont laides et mènent un bruit d'enfer ; mais cette sauvage musique fait bien dans ce décor, et le maître de la maison, appuyé pensivement à une colonne de marbre dans une attitude élégante et alanguie, fait encore mieux.

Il se croit moderne et s'éclaire à l'électricité, le malheureux ; même un téléphone s'étale en plein sans avoir la pudeur de se dissimuler sur une des belles murailles sculptées. Il aura beau faire, el Glaoui, et je l'en félicite, il personnifie l'Islam qui disparaît, hélas ! le mystérieux et adorable Islam vers lequel toujours se tourneront les amoureux de la paix et de la beauté.

Samedi 26.

Il faut partir, et c'est un arrachement. Que ne laisse-t-on pas de soi dans ces pays merveilleux avec lesquels on s'entend comme avec des personnes très chères !

De bonne heure et pendant que j'achève ma toilette, un petit brouhaha dans notre escalier. On vient nous dire de vite grimper sur la terrasse au-dessus de nos chambres parce que l'Atlas se découvre. L'Atlas? Ma foi, je l'avais oublié, celui-là. Depuis trois jours tout le monde nous en rebat les oreilles et il s'obstine à se cacher derrière un rideau de vapeurs, je lui en veux même un peu. Malgré tout je me précipite dans mon raidillon dallé. Eh bien, oui, c'est un parcimonieux bout de montagne neigeuse qui apparaît là-bas dans les brumes. On s'en passait si bien ! En tout cas le ciel matinal est délicieux, traversé par les martinets, et Marrakech à nos pieds s'étire voluptueusement dans l'air frais et pur. Cela, ça me serre le cœur. Comme c'est vrai ce mot si banal, « partir

c'est mourir un peu ». Ce voyage qui va s'achever si vite me fait mal, je commence à être empoisonnée par l'idée du retour dans la réalité, et je me cramponne à chaque seconde de mon beau rêve des Mille et une nuits qui s'évanouit tous les jours un peu plus.

Nous refaisons en sens inverse la belle route rose entre les remparts roses, nous retraversons l'admirable palmeraie. Tout est beau sous ces arbres élégants.

Quelques femmes qui s'affairent auprès d'une petite mare font si bien « Sud classique » que tout en ayant honte de ma comparaison je ne puis m'empêcher de dire : « C'est joli comme les couvercles des boîtes de dattes. » Tout le monde connaît le petit paysage africain, toujours le même, étalé sur les boîtes ovales qui contiennent, avec leurs fruits sucrés et dorés, comme des gouttes de soleil.

Là-bas dans la chaleur qui monte se dessinent des arbres au bord de l'eau ; c'est charmant, mais cela tremble, s'estompe, disparaît : c'est un mirage que nous dépassons. Puis nous roulons entre les fleurs, assaillis par les vols de sauterelles jusqu'à Rabat. A la porte de la ville j'ai été intriguée par un arbre, couvert d'invraisemblables et colossales fleurs toutes blanches. A notre approche les fleurs se sont agitées et envolées. C'était une bande de fausses aigrettes.

Mardi 29.

Nous nous sommes reposés deux jours dans le paradis de la résidence de Rabat où les fleurs ruissellent de partout.

Ce matin nous nous sommes mis en route pour Fez, en colonne militaire cette fois, le général et toute sa suite nous accompagnant pour deux ou trois jours. Moi, indépendante, je me suis permis de déclarer que je désirais ne pas voyager avec le général qui va trop vite et prend une limousine. On m'expédie donc en voiture ouverte avec le commandant de S... et nous filons en vitesse, car le général est derrière nous. Il doit s'arrêter en route, nous donnant ainsi toute facilité de ralentir ensuite, mais nous avons reçu des ordres sévères pour n'entrer à Fez qu'en sa compagnie. Il veut me présenter la ville sainte lui-même et je n'y puis toucher seule. Nous parcourons une route accidentée au milieu des fleurs de toutes

les couleurs possibles ; une véritable moisson de rêve jetée à pleines mains par un printemps miraculeux. Les alouettes chantent entre ciel et terre, et des geais bleus s'enlèvent devant nous, laissant une traînée d'azur.

Nous avons traversé Meknès et aperçu au passage quelques portes plus belles que toutes celles déjà vues.

Par malheur le temps s'est couvert, il fait même froid et, assise à côté du mécanicien pour avoir moins de vent, je croise mon manteau en pensant avec mélancolie que ce n'est malgré tout pas ainsi que j'aurais voulu pénétrer dans Fez : la sainte, la fermée, l'impénétrable Fez.

J'avais rêvé de recueillement, et de refaire à mule ou à cheval les entrées classiques sous les grands remparts féodaux hérissés de créneaux pointus; de passer lentement les monumentales portes ogivales qui donnent sur d'immenses places désertes s'ouvrant par d'autres portes sur d'autres espaces infiniment tristes et splendides. J'attends l'émotion oppressée que donnent les choses millénaires tombant en poussière et je regarde avidement devant moi, comptant les bornes kilométriques, 4, 3, 2... mais nous y sommes. Des murailles crénelées me sont pour ainsi dire jetées à la figure dans une rafale. Elles ne sont pas si hautes. C'est cela, Fez? Oui, il paraît ! Devant la grande porte un vaste cercle entoure des faiseurs de tours. D'ailleurs nous n'entrons pas ; l'auto du général nous a dépassés, il faut suivre. Nous longeons les murailles, nous nous élevons sur la hauteur et nous arrivons à un fort. Ce sont les tombeaux des Mérinides, princes d'une dynastie éteinte. On nous dit qu'ici c'est splendide au coucher du soleil. Voilà la ville étendue au-dessous de nous avec son entourage de verdure et de montagnes. Oui, cela doit être bien quand il fait beau et qu'on n'est pas pressé. Pour l'heure, abrutie par la course dans le vent, en lutte contre mon voile qui s'envole et des mèches de cheveux, je regarde avec une immense déception cette ville grise, ce paysage gris, ce ciel gris sur lequel courent des nuages gris : « Enfin nous allons y entrer, dans Fez, puisque nous sommes hors les murs, me disais-je, il faudra bien que nous voyions les portes et les espaces vides si mélancoliques. »

On remonte dans les voitures. Frrouttt ! nous passons une

porte, deux portes, des places. Frroutt ! nous sommes dans un parc planté d'orangers couverts de tant de fruits que ça n'a pas l'air vrai, et dans une folle profusion de fleurs, enfin nous stoppons devant un grand mur qui disparaît sous les volubilis bleus.

Je n'ai rien vu, je suis volée, ahurie, affolée. Et le général tout de suite nous entraîne au trot à travers des patios où l'eau coule, des salons dignes des sultanes, des jardins irréels, pour nous emmener dare-dare au musée qui fait d'ailleurs partie de la maison, car nous sommes à Bou-Jeloud, le palais de la résidence.

Je ne vois rien, je ne sais plus, je cours, et finalement cela m'amuse. C'est trop drôle cette arrivée en trombe et cette promenade effrenée. Comme tout cela sera bon à savourer demain et après tout à loisir. Nous finissons par aboutir à nos chambres décorées comme celles de la Bahïa. J'ai devant mes fenêtres un svelte palmier solitaire, quatre minarets et les terrasses des maisons voisines. Je prévois que tout cela sera la source d'inépuisables joies. Attendons.

Mercredi 30.

Ce matin le plus gai soleil inondait ma chambre. Elle donne sur une véranda et une terrasse pleine de sauterelles. Vite, il faut aller dehors voir comment se comporte cette Fez si mal vue hier soir, nous voilà dégringolant les petites rues en pente, mêlées à l'intense vie matinale, et c'est tout de suite le grand enchantement.

On a parlé de Fez comme d'une ville morte, morne, effrayante ; où de pâles fantômes rêvent vaguement, accroupis au pied des murs gris ; où le jour ne pénètre pas dans l'ombre de rues qui sont des voûtes ; où il faut enjamber des tas d'immondices sous l'œil haineux d'Arabes prêts à poignarder tous les roumis ; où tout est opprimé, écrasé par le sacro-saint tombeau de Moulay Idris qu'on ne peut regarder sans tomber mort, et qui répand le fanatisme et la terreur par ondes décroissantes sur toute la surface du pays. C'était il y a longtemps.

Nous, nous avons vu une Fez restée intacte, grâce à Dieu, toute baignée de claire lumière, égayée par le bruit perpé-

tuel et charmant de l'eau qui murmure partout, dans les maisons, dans les rues, répandant la fraîcheur et la propreté. Fez ne rêve pas avec des yeux vagues dénués de pensée et d'intelligence ; elle ne s'affaire pas sans doute et ne court pas après le métro — il ne manquerait plus que ça ! — elle bourdonne discrètement sous ses voiles blancs et travaille avec une lenteur tranquille. Des Français et des Françaises dévoués et amis de l'Islam se sont occupés de ressusciter les vieux arts d'autrefois : tapis, broderies, poteries, reliures. Tout cela se refait d'après les anciens modèles retrouvés et réunis au musée.

Naturellement, il n'y a pas d'usines, pas d'ateliers nombreux, pas de hâte fiévreuse et si superflue. Les belles étoffes lamées d'or se tissent comme autrefois chez des ouvriers qui sont des artistes. On travaille doucement chez soi entre un verre de thé à la menthe ou à la citronnelle et une fleur trempant dans un verre d'eau.

Pourquoi se presser? La journée est longue et Allah fait luire son soleil pour tous ! Dans les souks, des marchands élégants et distingués sous leurs draperies neigeuses attendent les clients dans leurs petites échoppes propres et bien arrangées. Toute une partie de ces souks vient d'être brûlée et a été refaite, si bien qu'elle embaume le bois de cèdre, seul employé par les menuisiers d'ici. Partout on voit des tas de menthe fraîche pour le thé dans lesquels sont toujours piquées des fleurs roses tant ce peuple a le souci de la beauté. On circule avec gravité et noblesse. Les costumes sont impeccablement blancs toujours, une djellabah immaculée recouvrant exactement la robe de couleur. Du reste, nul moyen de locomotion en dehors des chevaux, mules et ânes. Aucune voiture si petite soit-elle. C'est défendu. D'ailleurs où passerait-elle la pauvre, dans les ruelles délicieuses dont quelques-unes sont ombragées par des vignes centenaires aux troncs monstrueux? Là-dessus, le soleil fait des taches bizarres comme à Marrakech et la foule passe bigarrée d'ombres dansantes. Parfois un bruit de voix enfantines. C'est une école où des petits accroupis sur des nattes devant le professeur psalmodient des versets du Coran en se balançant d'avant en arrière sur l'immuable rythme. Il arrive que le maître dort

sans vergogne, les élèves continuent, emportés par l'élan, et tournent vers la rue des figures impayables de petits chats. Rien n'est gentil comme ces bébés arabes, tout rasés, avec une seule mèche qu'on leur laisse afin que l'ange Asraël sache par où les prendre pour les emporter au paradis.

Chez les nombreux barbiers on assiste fréquemment à une scène tragi-comique toujours la même. Une femme très cachée sous ses voiles tient un enfant qui hurle et se débat tandis que l'artiste fait de son mieux pour tondre la petite tête récalcitrante.

Le commandant M... qui nous accompagne fut maire de la ville pendant deux ans et a su si bien respecter les mœurs, les habitudes, la religion des Arabes qu'il s'en est fait littéralement adorer. Quand il est parti pour le front de France, ce fut une désolation et plusieurs centaines de Fasis sont montés à cheval pour le reconduire aussi loin qu'ils ont pu. Arrivés à l'endroit marqué pour les adieux, ils se sont mis en rond autour de lui, et les mains étendues, les paumes tournées vers le ciel, ils ont récité des prières pour qu'il soit protégé au milieu des dangers. C'est la première fois qu'il revient, et dans les rues où nous passons ensemble personne ne s'attendait à le voir. Alors c'est la surprise, la joie ; les visages s'illuminent, on lui baise les mains ; et lui sourit, tout ému d'une jolie émotion qu'il nous communique. Quelle intelligente et bien française manière de conquérir un pays !

Fez est remplie de medersas anciennes. Elles sont toutes pareilles, c'est-à-dire adorables avec leurs patios dallés de mosaïques, égayés d'une vasque d'eau vive, leurs grandes portes en orfèvrerie de cèdre et les arabesques des murs. Dans l'une d'elles notre attention fut attirée par de légères choses blanches volant sur le bleu intense du ciel. On aurait dit des flocons de neige lumineux, des sortes de grosses lucioles de plein jour. C'était tout simplement des sauterelles si saturées de soleil qu'elles avaient l'air d'éclairer.

Partout nous rencontrons des fontaines délicieuses, toutes en ces carreaux d'anciennes faïences dont les bleus et les verts sont inimitables.

Et enfin, enfin, voici le tombeau de Moulay Idris ! le fameux Moulay Idris à cause duquel Fez est presque aussi

sainte que la Mecque, plus même disent les gens du Moghreb. Ce Moulay Idris, dont le père encore plus saint que lui repose là-bas dans la montagne en une petite ville qui porte son nom, est le fondateur de Fez. Il est là dans une mosquée irradiant la sainteté tout autour d'elle à une grande distance. Les alentours sont tellement sacrés que, les souks allant jusqu'aux portes, on a barré les rues voisines de poutres transversales pour empêcher les infidèles, juifs et chrétiens, d'approcher du sanctuaire. Les poutres sont toujours là, je crois que les juifs continuent à ne pouvoir les franchir ; mais les chrétiens passent maintenant et on tolère qu'ils regardent. Ces rues barrées constituent des asiles pour les criminels qu'on ne peut atteindre là. Autour de la mosquée, accroupis par terre, un tas de mendiants vous harcèlent en vous promettant les bénédictions de Moulay Idris. L'atmosphère est remplie de ce nom dont les syllabes chantantes volent comme des abeilles.

Comment dire le charme de mystère et l'impression de foi intense dont on est saisi sur ce seuil interdit! Les montants des portes sont usés et brillent, comme cirés par les baisers des innombrables fidèles. Un grand Arabe brun y posait justement ses lèvres avec une ardente expression de dévotion, presque d'extase. D'autres y passent leurs mains qu'ils baisent ensuite.

Il y a d'abord une sorte de vestibule où peuvent entrer les femmes; l'accès du sanctuaire leur est défendu. Par une porte dentelée, on aperçoit le grand catafalque rouge et or parmi les prosternements des belles silhouettes blanches. Il est impossible de décrire ces murs en dentelle de plâtre patinés par les siècles et comme imprégnés et saturés de prières innombrables. Çà et là se devinent encore quelques traces d'adorables peintures effacées. Tout est atténué dans des tons de blanc éteint et baigné dans une demi-obscurité lumineuse. De légères colonnes sveltes, comme des troncs de palmiers, soutiennent les ogives en fer à cheval que surmontent les hauts plafonds de cèdre, œuvres d'art sans prix.

Adossé à la porte, le pied juste sur la limite, comme arrêté au bord d'un autre monde qui attire invinciblement, on s'arrache avec peine à la contemplation de cette calme et absolue beauté.

A gauche, en longeant le mur on arrive à une porte donnant sur la cour. A cet endroit, on glisse parfois dans des mares de sang, car on immole des animaux à Moulay Idris. On les égorge à la manière arabe en les laissant saigner longtemps pour que la vie s'écoule petit à petit.

Nous repassons devant le sanctuaire et nous tournons la mosquée à droite. Oh! l'adorable fontaine de mosaïque et les magnifiques panneaux d'arabesques surmontant une petite ouverture de cuivre entourée d'un bois de cèdre poli et usé sous les baisers ! Quelques-uns de ces panneaux qui représentent de grandes rosaces entre-croisées sont si précieux qu'on les a recouverts d'une vitre protégée par un auvent. L'eau qui coule de la fontaine est sainte naturellement, et des pèlerins viennent en boire dans le petit seau de métal retenu par une chaîne servant à ces dévotions depuis... combien de siècles?

L'ouverture de cuivre est le tronc des aumônes. Elle correspond à la tête du grand sarcophage de l'intérieur. Les fidèles y mettent leur offrande, quelquefois leurs lèvres en murmurant leurs prières, leurs supplications, leurs invocations comme à l'oreille du marabout. Dans le souk qui entoure la mosquée très sainte on vend surtout de ces parfums en pastilles et en bâtons pour brûler devant le tombeau et ces jolis cierges jaune foncé ou verts qu'on allume en l'honneur de Moulay Idris.

A un carrefour, devant une des innombrables portes ogivales, et près d'une des fontaines qui mettent partout leur note claire et gaie, le commandant tombe dans les bras d'un gros monsieur imposant dans ses blancheurs, lequel nous invite à prendre tout de suite le thé chez lui. C'est un des deux pachas de Fez. Il est accompagné de son neveu, autre gros tout blanc, et de quelques notables, dont l'un ressemble étonnamment à une énorme vieille dame frisée. A la porte de la maison, des clients font la haie. Nous montons dans une pièce de réception très simple et pas ornée. Des tapis sont roulés dans les coins et notre hôte s'excuse. Il est à la campagne avec sa famille pour jouir du beau temps ; il habite sous des tentes et il n'y a plus personne à la maison.

Le neveu s'accroupit sur un divan en face des nôtres pour

se livrer à la fabrication du thé très sucré. L'étiquette est qu'on en fasse trois tournées, et c'est un peu effarant parce qu'on reverse dans la théière les restants des verres qui repassent ensuite au petit bonheur sur un plateau. Tant pis ! nous connaîtrons les pensées les uns des autres.

On nous sert d'excellentes pâtisseries en quantités extraordinaires pour un pacha qui n'habite pas là. Cet après-midi, en reconnaissant les mêmes pâtisseries sous les mêmes couvercles de cuivre, au bord de l'oued Fez, j'ai compris que nous avions entamé les provisions préparées pour la fête. Mais n'anticipons pas.

Pourquoi le monsieur neveu, dont la figure est douce et intelligente, ne se mêle-t-il pas à la conversation? C'est que les fils et neveux, même plus très jeunes, ne se permettent pas de parler devant les parents sans y être conviés. Et je fais des comparaisons pas en faveur de notre jeunesse si mal élevée et si peu respectueuse.

Nous prenons congé, reconduits jusque dans la rue par le pacha.

Nous passons devant la Karaouïne, la grande Université par laquelle Fez était la rivale du Caire ou de Cordoue. Nous ne pouvons entrer; mais de l'une des portes ouvertes nous embrassons une infinie perspective de colonnes et de nattes. C'est bien beau là dedans et ces murs blancs, ces nattes fraîches donnent une délicieuse impression de recueillement paisible. Il doit faire bon étudier là, à l'abri du grand soleil et bien isolé des bruits du monde. Ce matin la Karaouïne, qui doit ressembler en général à une ruche, est absolument vide; tous les tholbas ou étudiants sont hors les murs, le long de l'oued Fez. C'est leur fête et cet après-midi nous irons les voir. A peine, dans une medersa ce matin, en avons-nous vu deux ou trois revenus laver leur linge dans leur fontaine, et dans une autre medersa deux qui avaient l'air de comploter quelque chose avec animation. Ils faisaient un tableau charmant avec leurs têtes encapuchonnées de blanc qui s'encadraient dans l'ogive d'une petite fenêtre.

Un ruisseau barre l'une des entrées de la Karaouïne. Ce seuil mouvant est pour les impurs qui n'ont pas le droit d'entrer sans se laver les pieds d'une façon consciencieuse.

Nous rentrons par des souks divers : celui des menuisiers embaumé des senteurs du cèdre. Ce peuple vit dans des maisons dont les murs sentent bon. Voilà le souk des poteries blanches et émaillées qui font des éventaires pittoresques pleins de couleurs. La place du henné où d'immenses couffes sont remplies des feuilles sèches, hachées menu, de la plante chère aux coquettes de tous les pays.

Et nous revenons à notre palais de Bou-Jeloud par un joli sentier qui borde l'oued Fedjaline.

Cet après-midi la plus extraordinaire des fêtes nous était promise. Les tholbas sont en vacance sous des tentes au bord de l'eau, et aujourd'hui leur sultan devait recevoir les visites officielles du vrai sultan (il est à Rabat et s'est fait remplacer par son frère) et du général Lyautey. Les dessous de cette farce mi-sérieuse mi-plaisante, c'est que le sultan des tholbas achète son éphémère souveraineté aux enchères, et comme il a le droit de demander une grâce (rien n'est changé depuis les temps bibliques), celui en faveur de qui il exerce ce pouvoir paie l'élection. Naturellement on ne lui permet pas de réclamer la lune, et lorsqu'il présente sa requête « spontanée » elle a déjà été examinée, acceptée ou modifiée la veille.

Après les quinze jours des vacances légales, les tholbas demandent une prolongation toujours accordée. D'ailleurs ils font sagement la fête, ces jeunes gens. Ils restent sous leurs tentes dans la prairie, boivent du thé à la menthe, dorment, se récréent de petites musiques vagues, et rêvent. Ils ne mènent pas grand tapage, ne gênent personne et vivent des largesses des bourgeois de Fez, du sultan — le vrai — et du Résident Général. Ils mangent des cuisines sucrées en regardant les danseurs Chleuh, et leur chef se promène à cheval entouré de sa cour avec un air impayable de se prendre au sérieux. Le mois écoulé celui-ci doit disparaître et se cacher toute la journée car il risque fort d'être molesté un peu vivement par ses anciens sujets s'il se laisse prendre. En général il se sauve pendant la nuit. Puis les tholbas rentrent en ville et repeuplent les medersas et la merveilleuse Karaouïne.

Voilà le schéma tout sec, cela ne donne aucune idée de la fête orientale à laquelle nous avons assisté. Dans l'après-midi, partis en auto, nous avons passé les formidables remparts

et avons gagné l'oued qui coule dans la campagne entre ses rives fleuries bordées de peupliers.

Le sultan des tholbas, charmant dans ses voiles et monté sur un cheval d'une impeccable blancheur, est là en face de son confrère, blanc aussi, derrière lequel sont groupés sur leurs mules aux belles selles rouges et roses tous les hauts dignitaires de Fez. Voici notre ami de ce matin, le pacha, qui nous salue. Tous les tholbas sont alignés en rangs un peu faméliques derrière leur sultan, sur la tête duquel on tient, comme il convient, un parasol, en l'espèce une vieille ombrelle verte ficelée au bout d'un roseau. Deux pseudo esclaves armés de serviettes chassent devant lui des mouches imaginaires, signe de suprême puissance. Au moment où nous arrivons, les hérauts des deux souverains échangent les discours protocolaires, et des petits ânes chargés des présents du Khalife, évoluent en rond faisant cinquante fois le tour du cercle pour faire croire qu'il y en a beaucoup. De fait, c'est une frime, les caisses qui chargent les ânes sont vides. Et tout cela se passe dans la plaine intensément verte, sous un ciel royalement bleu, inondé de soleil, en vue des belles murailles crénelées, et ayant comme fond les montagnes entourant l'horizon. C'est le Moyen Atlas : celui-là est bon prince et se montre sans se marchander. Autour des hauts personnages immobiles, il y a grande affluence et grande rumeur.

Les discours finis, le chérif rentra dans son palais son rôle étant terminé, et le sultan des tholbas se rendit sous sa tente où il donna audience aux notables. C'est à ce moment que l'on vit sortir de la porte gigantesque de la ville une rapide et superbe auto avec l'escorte des spahis galopant sur leurs petits chevaux endiablés. Tout cela arriva en cyclone somptueux, et le général Lyautey apparut entouré de ses officiers, son uniforme recouvert d'un grand burnous noir brodé d'or. Il fut introduit auprès de Sa Majesté et entra sous la tente en faisant les trois saluts d'usage.

Puis on nous fit comparaître. Nous étions assis par terre, sur des matelas, entassés sous cette petite tente où il faisait très chaud : les dignitaires arabes, les tholbas, les officiers et nous ; et toujours il en entrait et personne ne sortait. Les verres de thé et les gâteaux circulaient à la ronde, l'interprète

debout traduisait, et nous assistâmes à cet extraordinaire dialogue entre le général et le sultan aussi sérieux l'un que l'autre.

— Est-ce que Sidna (Notre Seigneur, titre qu'on donne au sultan) sait que les tribus du Nord se sont révoltées?

— Oui, j'en suis très mécontent et mes armées sont à ta disposition pour les combattre.

— Quelles forces Sa Majesté me confie-t-elle?

— Mais toutes les souris, les puces et les moustiques qui sont sous mes ordres, et aussi mes aéroplanes, les sauterelles!

Justement un avion apparaissait dans le ciel, mettant dans cette scène archaïque une note effroyablement moderne et paradoxale.

— Quel est le ministre des finances? — demande le général.

On lui désigne un des tholbas.

— Il est beaucoup trop maigre. Dites à Sidna qu'il est trop maigre.

— Oh! — répond l'autre avec finesse et sans daigner sourire, — c'est que maintenant il y a un contrôle.

Voici venir l'instant de présenter la supplique, cette année il s'agit d'un voleur de vaches condamné à deux ans de prison. Le général est beau joueur.

— Il n'a rien ajouté? — fait-il à demi-voix à son entourage, — vous avez vérifié? Pas de blague, hein!

— Oui, mon général, vous pouvez signer.

— Alors, dit-il en haussant le ton, — dites à Sidna que je n'ai rien à lui refuser et que je signe sans lire!

Puis, dans la djellabah tendue du ministre des finances, il fait tomber vingt-cinq louis en bel or qui sonnent joyeusement aux oreilles. Cette fois le sultan perd de sa dignité et tout son gracieux visage s'éclaire d'un sourire jeune. C'est fini, nous nous en allons à reculons en saluant trois fois, et chacun se tire comme il peut de la petite tente étouffante. Qu'il fait bon dehors sous le grand dôme bleu! Maintenant nous suivons sous leur tente à eux les bourgeois Fasis. Elle est superbe, celle-là, et vaste. De beaux tapis couvrent l'herbe, des matelas et des coussins sont répandus à profusion. Le toit très élevé est formé de nervures comme un parapluie, et une longue bande de drap, qui sert de muraille, est roulée presque tout autour

pour laisser circuler l'air. Il fait très bon là-dessous et nous recommençons tout de suite à prendre du thé, du lait, de l'orangeade à la rose, du lait d'amandes, mille choses que nous ne souhaitions pas après le goûter de tout à l'heure. Voici les pâtisseries, je les reconnais pour les avoir entamées ce matin. Elles sont excellentes, toutes à base de pâte d'amandes. Les plus classiques et les meilleures sont les cornes de gazelle. Puis on passe des eaux de senteur dans ces flacons d'argent à long col faisant compte-gouttes, et on fait circuler un brûle-parfum tout allumé pour que chacun puisse saturer ses vêtements de la fumée odorante.

Nous nous confondons en remerciements, en sourires, puisque nous ne savons pas l'arabe, et nous remontons en voiture. Nous allons retourner aux tombeaux des Mérinides si mal vus hier, et de nouveau nous longeons les murailles énormes. Mais cette fois, c'est glorieux, il y a dans l'air grande fête de lumière et tout est imprégné d'or. Fez ce soir s'étend comme une sultane dans son écharpe verte. Une partie de la ville est déjà dans l'ombre, le reste boit encore les rayons du soleil qui balaie les terrasses et les minarets revêtus de précieuses faïences vertes et bleues. Dans le haut de ces minarets est une potence pour hisser le drapeau blanc à l'heure de la prière, et une boule dorée termine le toit en pointe. D'ici nous ne voyons qu'une partie de la ville dont une arête de terrain nous cache l'autre moitié. Nous apercevons Fez le neuf, vieux déjà d'un nombre respectable de siècles, composé de toutes les impénétrables murailles, toutes les esplanades, toutes les forteresses qui entourent et isolent le palais du sultan. Puis le palais et les jardins de Bou-Jeloud : et enfin Fez le vieux, agglomération irrégulière et compacte des terrasses des maisons jetées sans ordre, séparées par de minuscules ruelles si étroites que parfois il suffit d'enjamber pour traverser à la manière des chats. Dans ce chaos, trois points de repère ; Moulay Idris, la Karaouïne et la mosquée des Andalous coiffée de tuiles vertes. Partout autour des jardins. Fez est la ville de l'eau courante et la végétation y est exubérante. Après la ceinture verte, vient celle des montagnes qui encerclent l'horizon. Elles s'irradient ce soir de toutes les teintes du couchant. Notre retour, peu rapide cette fois, fut

un enchantement. Nous n'étions pas passés hier par cette route contournant Fez du côté des bois de la rivière. Toutes les essences se mêlent dans un fouillis inextricable, même celles de chez nous, car des fusées de peupliers s'élancent à côté de l'immuable verdure des oliviers. Cela sent bon et partout les rossignols chantent.

A cette allure de tout repos nous jouissons de ce qui passe, et, à la porte de la ville, je comprends enfin comment nous avons traversé comme des fous en une seconde les grandes cours et les gigantesques portes où l'on défilait si lentement autrefois. Elles sont en effet formidables et bien belles. Des nuées, des myriades de martinets ivres de cris et de soleil y tournoient en tous sens à nous raser la tête. Jamais je n'ai vu autant d'oiseaux. Ces bestioles sont frappées de délire, elles sont en masses presque compactes au point qu'on se demande comment elles peuvent voler et comment nous passerons au travers.

Nous sommes chez nous. Voici les jardins fabuleux remplis de fleurs merveilleuses et traversés par les ruisseaux, les cours dallées entourées des toujours mêmes adorables festons d'arabesques. Quelles splendeurs ! Ici un géranium-lierre rose s'est étroitement mêlé à un grand genêt d'Espagne formant avec lui un bouquet prodigieux. Là, un immense volubilis bleu enguirlande complètement un oranger couvert de fruits. Une nappe de jasmin tombe des deux côtés d'une porte, et le long du chemin de mosaïque, où s'érigent des vasques de formes gracieuses, des roses, des roses, des roses...

Jeudi 1er mai.

Du haut de mes quatre minarets, la vieille prière une fois de plus vient descendre comme une bénédiction sur la ville sainte. « C'est l'heure exquise du Moghreb, l'heure douce où le ciel se pare pour sa grande fête du soir. » Devant la fenêtre le palmier se découpe en ombre nette sur l'or vert du couchant, et les Allah Akbar des muezzins se répondent et s'épandent, semblant tendre comme les mailles d'un invisible filet fait d'invocations sur la ville de Moulay Idris.

C'est le moment où les femmes émergent sur les terrasses et vont bavarder en escaladant les petits murs qui les séparent.

Quelques-unes ont des échelles ou des planches pour traverser les rues. Malheureusement mes voisines ne sont pas élégantes, et je ne vois que de modestes bourgeoises et des négresses occupées à quelques humbles besognes de ménage. Les terrasses sont aussi le domaine des chats dont se faufilent partout les petites silhouettes affairées et circonspectes.

Je me suis montrée comme trois femmes apparaissaient. Elles se sont mises en rang pour me mieux contempler, et nous sommes restées là toutes les quatre, prenant un grand plaisir à nous regarder mutuellement, attirées par l'immense inconnu que nous sommes les unes pour les autres.

Sur le chemin de la ville, ce matin, nous avons été étonnés par une musique étrange entendue de loin. Ce sont des maçons qui travaillent à un mur. En rang serré, bien alignés, ils laissent tomber en cadence de gros pilons en chantant je ne sais quelle monotone et nostalgique mélopée. Ils vont avec lenteur, comme insensibles à tout, ils ne semblent même pas voir, hypnotisés qu'ils sont par leur chant toujours le même. Les voix suivent ou plutôt dirigent les mouvements, le rythme s'enfle comme de lui-même au moment où le pilon s'abat avec un bruit sourd. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des machines, leurs yeux sont vagues et leurs bras semblent devenus inlassables.

Et cela m'explique un bruit extraordinaire qui m'inquiète presque, comme toute chose mystérieuse. De ma fenêtre ouverte à Bou-Jeloud j'entends aussi une complainte bizarre, interminable, accompagnée d'une sorte de clapotement de petits coups rapides. Ce sont des ouvriers qui travaillent à une terrasse.

Vendredi 2.

Nous étions invités à déjeuner par notre ami le pacha dans la belle tente du bord de l'eau. Il faisait un temps superbe et chaud, et le décor magnifique nous a enchantés une fois de plus. Par ailleurs c'est toujours la même chose. Nous avons mangé avec nos doigts, sans le maître de maison qui n'a jamais consenti à se joindre à nous. Il s'est trouvé sans doute trop petit seigneur. Il donnait des ordres et se tenait à l'écart. On nous a offert le spectacle des inquiétants danseurs Chleuh.

Puis un bouffon nous a donné une véritable représentation de folie terminée par un plongeon dans l'oued où il est allé chercher des pièces de monnaie.

Les tholbas étaient toujours là sous leurs tentes, leur sultan se promenait à cheval sous son ombrelle verte, entouré de gamins portant des lances en carton.

Samedi 3.

J'ai voulu visiter le parc à l'abandon qui s'étend devant le palais de Bou-Jeloud. Là, des massifs d'orangers et de grenadiers sont séparés par des cours d'eau, les herbes folles envahissent tout, mêlées à d'éclatants géraniums ; d'énormes myrtes se penchent sur les ruisseaux, et les geais bleus s'envolent en chatoyant dans le ciel. De loin en loin, des kiosques gracieux où, sur des coussins, les anciens pachas venaient respirer l'air frais embaumé de fleurs.

Tout cet éden fut à plusieurs reprises le théâtre d'affreuses tragédies, et derrière d'immenses remparts crénelés et dentelant le ciel, le commandant me montra la place où en 1912 il a retrouvé lui-même les corps des officiers ses camarades massacrés pendant les émeutes. Au-dessus des portes splendides, recuites et dorées par tant de soleils, qui si fièrement dressent leurs ogives, on voit des trous où par des ficelles on accrochait les têtes des vaincus salées au mellah.

A présent, par ce miraculeux printemps, je ne vois que des sourires et des fleurs ; mais nous sommes dans un pays tragique, sombre, et dont le passé est plein d'épouvante. Je rentre à Bou-Jeloud les mains pleines de branches fleuries d'orangers et de grenadiers.

Les têtes ne roulent plus au fil des cimeterres parmi l'envolement des burnous et les cris sauvages des fanatiques. Les mares de sang séché sont recouvertes par la moisson innombrable des roses, les oiseaux chantent dans le pur azur, l'eau coule en murmurant, tout paraît doux, suave et charmant. Essayons pour une heure de croire que ce n'est pas une duperie et que la vie est bonne. Essayons si nous le pouvons d'oublier les choses réelles pour nous bercer de ce rêve enchanteur d'être dans le pays des contes de fées...

On a dû donner des ordres au palais si fermé du sultan

pour que nous puissions le visiter et nous y allons en auto. Nous entrons dans une vaste cour où l'herbe pousse. Çà et là traînent de très incongrus ustensiles de cuisine ou de métiers quelconques. Des négresses loqueteuses, des enfants malpropres apparaissent, vaquant à des besognes imprécises. Ah bien, pour une entrée de palais de sultan ! A quoi pense-t-il, Sidna, et qu'aurait dit Louis XIV? Tout cela est vaste et vieux, vieux à croire que ça va crouler. Toutes ces écrasantes murailles qui nous enserrent et nous oppressent semblent maintenues encore debout par le réseau fin et solide des rayons de soleil qui depuis tant de siècles les pénètrent. Voici venir, jaillis d'une porte, des personnages fantastiques, noirs de visages, blancs d'habits, d'air féroce et armés de redoutables gourdins. Que veulent ces inquiétantes brutes? Ce sont les eunuques, même le chef des eunuques en personne qui vient s'enquérir de nos desseins. Pas rassurante, la réception!

Un gamin en guenilles, paraissant être là en ambassadeur envoyé de je ne sais où par je ne sais qui, explique des choses donnant lieu à toutes sortes de contestations et de colloques variés. Bref, il y a un malentendu, on n'a pas donné d'ordres pour nous montrer les salles du palais, mais nous pouvons visiter les jardins. Pendant ce temps-là une blanche apparition est sortie de l'obscurité d'un couloir. C'est le frère du sultan, celui qui est allé rendre visite aux tholbas avant-hier !

Il avait l'air ahuri et absent sur son cheval au grand soleil; ici, dans l'ombre de la cour, il paraît un peu plus éveillé et d'ailleurs plein de bonnes intentions à notre égard. J'ai un moment l'espoir qu'il va, lui, donner des ordres souverains et que les portes fermées vont s'ouvrir. Ah, bien oui ! Ce n'est à vrai dire qu'un esclave de plus, prisonnier dans le palais d'où il ne peut sortir. Tout frère du sultan étant un danger possible, on le met hors d'état de nuire.

La conversation continue et les eunuques, même le gamin, lui parlent sans aucun respect, cela se voit. Pourtant quelque chose paraît s'arranger, et lui-même, le blanc captif, nous invite à prendre le thé chez lui. Il nous emmène à travers d'autres cours tout aussi vastes et désertes, reliées par des

couloirs à air libre étranglés entre de hautes murailles. Tout cela est infiniment ancien et solitaire et silencieux. Entre ce prince falot et les eunuques aux gourdins qui nous accompagnent, je finis par ressentir un indéfinissable malaise. Évidemment ils ne nous veulent pas de mal, ces gens. Tout de même on se sent écrasé, étouffé derrière toutes ces sinistres murailles si hautes, trop séparé du monde extérieur, trop absolument sans défense, et on pense avec un petit frisson à tout ce qui a pu se passer ici dans la suite des âges, et dont personne n'a rien su.

Enfin nous arrivons dans une très modeste petite maison arabe, misérable même. C'est là que s'écoule la vie de cet homme enterré vivant et qui ne paraît plus guère en état d'en souffrir.

Nous prenons notre thé, je l'écoute causer, et tout à coup je le vois sortir de dessous ses voiles une plaque d'or incrustée de pierreries qu'il m'offre.

C'est la caïda, j'accepte. Je commence à être habituée. A Paris cela aurait mauvaise façon ; mais la morale est beaucoup une question de latitude comme chacun sait, et je me répands en sourires gracieux et reconnaissants.

Maintenant nous disons adieu à notre hôte et nous retrouvons nos fidèles eunuques qui attendent à la porte. Par un itinéraire qu'il me serait impossible de retrouver au milieu de ce dédale, nous sommes allés dans les jardins, immenses enclos murés, envahis par les broussailles et où sans contrainte le printemps s'épanouit. Ce sont des bois, des champs, des fourrés, des steppes, je ne sais quoi de sauvage, d'innommable et d'exquis. Des gazelles courent en liberté, les geais bleus volent et le soleil baigne le tout de lumière intense.

Combien de sultanes ennuyées ou heureuses ont passé là, combien de drames, de tragédies se sont déroulés à l'ombre de ces arbres discrets, combien de sanglots ou de rires, de cris d'angoisse ou de bonheur ont été étouffés entre ces murailles de tombeau?

Voici la ménagerie : un immense jardin entouré de cages dont presque toutes tombent en ruines. Cinq ou six sont encore habitées par quelques lions et panthères. De loin ils paraissent nobles et nostalgiques comme il convient ; mais

voici que leur gardien s'approche et les caresse à travers les barreaux. Horreur ! Des fauves qu'on caresse ! Ils ont perdu la face, ils n'ont plus de dignité, un surtout, un vieux lion gâteux qui fait des mines. Ils tombent en désuétude comme le reste, comme les cages, comme le jardin qui s'effrite dans un luxuriant et délicieux désordre. Au centre un grand bassin rectangulaire est terminé à chaque bout par un lion de pierre, et adossée au mur d'enceinte est une grande cage de fer doré garnie de vitres à l'intérieur dans laquelle le sultan et ses femmes venaient s'installer sur des tapis parmi les parfums et les fleurs, Alors on lâchait les bêtes, on leur donnait, dit-on, des ânes... d'aucuns disent des esclaves !!

Dans une autre cour, vaste esplanade vide pouvant contenir une multitude, on nous montre la cage du malheureux Rogui qu'on fit mourir à petit feu, le torturant un peu chaque jour afin que cela durât le plus longtemps possible. Et voici la remise pleine de petites voitures mécaniques dans lesquelles les sultanes se font promener par les eunuques.

Nous tombons en arrêt devant une haute maison européenne plantée là comme une provocation. C'est une fantaisie du dernier sultan, Moulay Hafid. Il mourait d'envie d'avoir un ascenseur. Alors il a fait construire cette maison uniquement pour cela. Elle ne rime à rien, personne ne l'habite et je crois même que l'ascenseur ne fut jamais posé.

Cette fois, nous sortons de l'oppressant palais et nous passons à pied dans le quartier des prostituées. Le mot est fort laid mais la chose paraît toute familiale. C'est même invraisemblable. Aucun bruit, aucun désordre. Des femmes très parées et fardées circulent non voilées comme pour d'innocentes promenades. Elles me rappellent tout à fait celles du pacha de Marrakech. D'ailleurs, c'est comme chez nous, toutes les femmes ou presque, s'exterminant à singer les grues. Je trouve même les prostituées de Fez beaucoup moins indécentes et provocantes que nos honnestes dames, lesquelles se montrent peintes comme de vieilles fresques et sont aux trois quarts nues.

Au pied d'un escalier, dans une rue en contre-bas, nous nous arrêtons pour regarder des fillettes danser devant une porte ouverte d'où sortent des sons barbares de tambourin

et des rires. On paraît s'amuser là dedans et nous ferons bien de n'y pas aller voir. Les petites, elles, ne s'effarouchent pas pour si peu, et dansent comme une bande de jeunes singes. Et voilà qu'une grosse négresse en jaune qui lavait une terrine à la fontaine, prend le rythme elle aussi, et suit la cadence de sa forte croupe sans interrompre son travail.

Nous sommes rentrés par le mellah vraiment sans intérêt et odieusement européanisé. A la porte, et comme cloison isolante, les musulmans ont eu l'attention délicate de mettre, non pas un tas mais une montagne d'immondices. Toutes les bêtes mortes de Fez viennent échouer là, et mêlées à la terre font un véritable et horrible rempart. On voit apparaître des choses blanchâtres qu'on prendrait pour des pierres ; ce sont des os. Il en est même d'humains, dit-on.

Dimanche 4.

Nous retournons au palais du sultan. Cette fois nous sommes attendus et « Sidna » a bien voulu envoyer de Rabat, exprès pour nous, son grand chambellan. Nous nous trouvons de nouveau étouffés dans ce labyrinthe. Nous voyons des salles immenses, des appartements qui n'en finissent plus, mais pour la plupart d'une décoration trop moderne. Cette fois, en plus des inévitables eunuques avec leurs triques, nous sommes escortés d'une multitude de négrillons que nous attirons et épouvantons à la fois. Ils s'approchent comme des petites bêtes et au moindre signe d'attention de notre part se sauvent à toutes jambes.

Vers six heures, nous étions conviés sur une terrasse d'où l'on domine tout Fez, c'est-à-dire les promenoirs des belles madames. Nous les gênons un peu malheureusement et notre présence les effarouche. Elles apparaissent comme des diables chatoyants qui sortent de leurs boîtes et s'en vont voisiner par leurs chemins aériens. Cela comporte des montées, des descentes entre ces cubes inégaux jetés en désordre comme une boîte de jouets renversés. Elles emportent leurs petites échelles pour les passages difficiles, se passent des enfants à bras tendus. C'est délicieusement vivant et coloré. Les rues sont si étroites qu'on ne les soupçonne même pas, aucun

vide nulle part, il n'y a pas de places, et aucune rumeur ne monte de cette grande ville qui est là en dessous.

Lundi 5.

Aujourd'hui nous nous sommes mis en route pour Sefrou auquel on arrive au milieu des fleurs, toujours par d'invraisemblables pistes. Sefrou est une petite ville nichée dans la verdure, c'est comme une oasis dans le bled. De très vieux oliviers l'entourent et d'innombrables rossignols chantent de tous côtés. Il y a une quantité fabuleuse de juifs, et les robes éclatantes de leurs femmes non voilées animent la foule toute blanche des musulmans. Un oued torrentueux la traverse; et tout le long d'une cascade les laveuses s'escriment, formant des groupes pittoresques et bariolés ainsi resserrés dans cette gorge profonde parmi les cailloux.

Retour par Balhil, village qu'on croit d'origine chrétienne et où les femmes sont à visages découverts. On dirait une installation de troglodytes. Les maisons, moitié maçonnerie moitié roches, s'escaladent et se superposent au flanc d'une colline abrupte. Les gens paraissent très sauvages ; ils ne doivent pas recevoir beaucoup de visites et notre arrivée est un événement. Des enfants enveloppés de loques blanches nous arrivent de partout, nous entourent, s'approchent jusqu'à ce qu'on les regarde et fuient éperdument dès qu'on fait mine de s'occuper d'eux. Le caïd, gros Arabe à l'air décidé et bon garçon, s'empresse à nous recevoir. Il est désolé de n'avoir pas été prévenu, insiste pour nous offrir du thé et paraît navré parce que décidément nous n'acceptons pas. Au moins pour notre départ, il nous régale d'une terrible et bien inattendue sonnerie de clairons qui dans ce site sauvage ressemble aux trompettes du jugement dernier.

Rentrés à Fez il nous reste le temps d'aller écouter un conteur sous les farouches remparts, du côté le plus escarpé de la ville. Là, échelonnée sur la colline, une foule recueillie entoure un vieil Arabe, à l'air distingué, aux gestes élégants et rares, à la voix nette, qui raconte je ne sais quelle longue histoire. Dans les anfractuosités des créneaux dominant la scène, des têtes attentives apparaissent. Il y a de tout ; des ouvriers, de riches bourgeois, des paysans, des gens quel-

conques qui passaient, assis côte à côte et très attentifs, tandis que des porteurs d'eau circulent silencieusement pour offrir leurs timbales pleines d'eau fraîche. En face s'étend le calme paysage printanier et les montagnes dorées par le soleil couchant.

Tout cela est d'une poésie infinie. Un long moment nous restons là nous aussi, assis par terre, sans comprendre mais regardant les expressions diverses et si intéressantes de toutes ces têtes. On nous a fait place avec une douce courtoisie ; les distractions sont pour tout le monde. Quand nous partons, l'un de nous va offrir quelques pièces blanches au conteur qui s'interrompt et porte la main à son cœur pour un gracieux salut.

Mardi 6.

Nous avons erré de-ci de-là avec le cœur serré, faisant nos adieux à cet adorable coin de terre que nous ne reverrons peut-être jamais. En tout cas si nous y revenons, ce ne sera plus la même chose. La civilisation qu'on essaye de rendre discrète aura forcément filtré, et au point de vue de la fantaisie et de la beauté ce sera un grand malheur. Nous touchons là au début de la fin d'un monde, monde formidable et splendide qui s'enfonce dans le passé en emportant son secret. Le vieil Islam attirant et prestigieux va s'évanouir de plus en plus, muet et drapé comme un fantôme dans ses voiles blancs. Nous, ceux qui l'aimions et croyions le comprendre, nous ne l'aurons jamais absolument connu, nous l'aurons effleuré, il nous échappe. L'avenir est tout autre chose, c'est entendu, il appartient à la jeunesse terre à terre, matérielle et active, à la science, aux machines, à tout ce qui est vilain, va vite et fait du bruit. Il faut y consentir puisqu'on prétend que c'est nécessaire et que nous n'y pouvons rien.

Mais ne serait-il pas possible de laisser sur terre un petit coin de tranquille silence, de sereine beauté pour les rêveurs, ceux qui veulent fuir la vie intense, niveleuse et qui tremblent de voir démolir le passé? « Cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine? » C'est le vieux Bossuet qui l'a dit, et faut-il créer tant de laideur quand en somme si peu de choses nous sont nécessaires? La contemplation est une de

ces choses indispensables. On la rend chaque jour plus difficile, et très vite le moment viendra, s'il n'est déjà venu, où notre planète sera tout à fait inhabitable.

Jeudi 7.

C'est fini, hélas ! le beau voyage dans le pays enchanté.

Ce matin, départ attristé de Fez, la ville grise dorée de soleil, pour aller à Meknès.

Dans l'aprés-midi course dans les toujours mêmes herbages fleuris jusqu'à Moulay Idris. C'est là qu'est le tombeau infiniment sacré de Moulay Idris, père de celui de Fez. La piste neuve, et que nous inaugurons presque, passe dans le plus idyllique des bois d'oliviers. Tout à coup, accrochée sur la colline en face, séparée de nous par un ravin, nous apparaît la blanche petite ville dans la verdure. Nous arrivons à la porte et quelle ne fut pas notre stupeur de voir la population rangée de chaque côté de la route pour nous acclamer! Le caïd à cheval vient nous souhaiter la bienvenue. Très ahuris et charmés, nous descendons de voiture et nous dégringolons les petites rues en pente raide escortés de la foule, d'une musique assourdissante, et accueillis par les femmes qui, du haut des terrasses, poussent leurs yous-yous stridents des grands jours. Pourquoi, après tout, cette réception enthousiaste? Il y a certainement là-dessous une attention gracieuse de nos compagnons.

La multitude qui nous suivait en tumulte était indescriptible. C'étaient des poussées de djellabahs, des remous de têtes encapuchonnées, tout cela criant, gesticulant et contenu par de grands diables qui, face au peuple, brandissant des bâtons, semblaient calmer des fauves.

Les musettes, les tambourins juste sur nos talons faisaient rage dans la poussière épaisse soulevée par tant de pieds nus.

Naturellement, nous allions prendre le thé chez le caïd, avec escale au tombeau du saint ; mais celui-ci, le père, est moins accueillant que le fils. Nous ne pouvons dépasser la rue barrée qui précède le marabout, et nous ne voyons rien. Chez le caïd, réception et goûter. Nous avons la surprise de parler français avec son fils, gentil gamin de douze ans. Il va à l'école et nous récite une fable de La Fontaine sous les yeux

émerveillés de son père et de ses amis. Nous repartons sur force saluts et remercîments. Dans la rue, nous attendaient les mêmes acclamations et la même musique.

Vendredi 8.

Nous nous sommes trop longtemps oubliés dans les délices de Fez et nous avons dû brûler Meknès. Hélas! nous sommes talonnés par une date inexorable de retour à Paris et je me sens déjà partie. N'avoir pas le temps ! Quelle bêtise et quel supplice bien de chez nous ! Quelle anomalie monstrueuse quand cela se fait sentir dans ce pays d'Islam où personne jamais n'est pressé. Ah! que nous sommes « meskines », comme ils disent !

Donc, en une matinée, nous *faisons* Meknès comme de vulgaires Cook.

Le soleil s'était caché, ne nous trouvant plus dignes de ses rayons puisque nous allions si vite. Comme il avait raison!

Meknès est la ville d'un certain Moulay Ismaïl qui voyait vaste et, le temps des esclaves ne lui coûtant rien, il exécutait ses projets. Je ne sais à la suite de quelles circonstances il était venu voir Louis XIV à Versailles, et très ébloui, il voulut faire chez lui quelque chose dans le même genre. Seulement son rêve d'Oriental multiplia celui du Roi Soleil. Le résultat fut colossal et inouï en splendeur et en beauté. Il poussa même l'amour de l'Europe jusqu'à envoyer une ambassade à Louis XIV pour lui demander la main de la princesse de Conti, et se consola du refus essuyé en bâtissant des palais grands comme des villes dans des jardins grands comme des contrées, le tout enserré de murailles effroyables. Il était tellement craint et détesté — car il manquait de douceur — qu'à la minute précise de sa mort les esclaves laissèrent tomber à terre ce qu'ils tenaient dans leurs mains, refusant de travailler une seconde de plus. Il y a ainsi des pierres restées là sans que personne y ait touché depuis.

Son fils hérita de toutes ces merveilles ; mais il avait mauvais caractère, et un jour de violente colère il fit tout brûler. Il venait de se faire battre d'une manière honteuse par des tribus révoltées, et rentrait chez lui de fort méchante humeur. Les femmes l'accueillirent par des yous-yous de victoire,

comme un triomphateur. Furieux, et voyant là de l'ironie, il fit tout de suite anéantir la ville de plaisance avec les féeriques palais.

Bien entendu on n'a rien relevé, rien réparé. Nous avons vu de gigantesques ruines oppressantes et sinistres, des terrains vagues à perte de vue qui ont perdu toute signification. Un bassin géant rappelle en immense celui de Versailles, nappe d'eau morte et glauque servant de repaire à d'innombrables grenouilles.

On est écrasé et épouvanté par toute cette splendeur détruite dans laquelle on trouve encore de pures merveilles de ciselure sur plâtre et d'émail. Les immenses remparts, les murs croulants et déjetés sont percés de miraculeuses portes dont la richesse et la délicatesse dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Ces portes travaillées par les génies ne mènent plus nulle part, elles ouvrent sur des espaces vides où errent les ombres des grands sultans morts.

C'est sur cette vision de dévastation tragique que, par un triste matin, j'ai fait mes adieux à l'Islam. Je laisse ici beaucoup de moi-même, de ce moi oriental qui n'a pas sa place dans notre monde agité et qu'il me faut cacher.

J'ai eu des joies de beauté pure, de mystère, de lumière, de paix, de songe, et je veux avant de quitter cette terre tant aimée du Moghreb clore ici ces pages, expression très imparfaite d'un beau rêve trop vite envolé.

ALICE LOUIS-BARTHOU

LE PLAN XVII[1]

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

On prête au vieux Moltke ce mot, qu'un plan de campagne ne peut pas prévoir au delà de la première bataille. C'est même déjà trop si l'on n'a point devant soi, commandée par un Mack ou un Bazaine, une armée qui se trouve frappée d'ataxie congénitale et que la pauvreté intellectuelle de son commandement voue irrémédiablement à la passivité.

La première bataille, qui est fonction de notre propre concentration, l'est en effet bien davantage de celle qu'exécutera l'ennemi et qui nous sera révélée fragmentairement à mesure que s'exécutera la nôtre.

Voilà pourquoi, dans le plan XVII établi à l'avance par Joffre, celui-ci s'est borné à mettre en place ses grandes unités, dans un ordre lui paraissant propre à faire face aux prévisions les plus admissibles. Et quant aux opérations proprement dites, il s'est limité à en indiquer l'esprit, un esprit tout imprégné d'offensive, mais sans prétendre, ainsi qu'avait cru pouvoir se permettre Moltke en 1870, à « régler dans ses moindres détails la première marche en avant jusqu'à la frontière ».

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1920.

On va s'efforcer, autant que le permet l'état actuel de la documentation sur la matière, d'analyser les fluctuations successives qu'a dû subir dans cet ordre d'idées la pensée du haut commandement français pour la période comprise entre le 2 août 1914 et la bataille dite « des frontières », du 14 au 25 août, livrée sur le front de l'Alsace à la Sambre.

La mobilisation allemande commence dès les derniers jours de juillet. De notre côté, afin de ne point fournir le moindre prétexte qui nous donnerait l'air d'être les provocateurs, nous retardons jusqu'au 2 août la proclamation de l'ordre de mobilisation, nous bornant avant cette date à rappeler les officiers permissionnaires et à ramener dans leurs garnisons les unités en période d'exercices dans les camps d'instruction.

Ainsi, l'Allemagne a sur nous une avance incontestable et il est permis de se demander, si, tant du fait de son initiative diplomatique que de l'application de la doctrine si controversée de l'attaque brusquée, nous trouverons le temps nécessaire à l'achèvement des opérations prévues à notre plan de concentration.

Durant les six premiers jours de la mobilisation, soit du 2 au 8 août, les troupes de couverture, progressivement renforcées, doivent à elles seules supporter le choc éventuel de l'ennemi. A partir du septième jour et pour une durée de cinq fois vingt-quatre heures, du 7 au 13 août, les chemins de fer amènent sur la base de concentration les éléments combattants de l'armée; de sorte que le 14 août au matin, si rien par ailleurs n'est venu jeter le trouble dans notre dispositif, nous entrons, pour notre compte, dans la phase des grandes opérations proprement dites.

D'après ce qui précède, Joffre dispose donc de douze jours environ pour donner sa forme définitive à l'attaque « toutes forces réunies » ébauchée dans son plan. Les renseignements recueillis sur l'ennemi au cours de cette période vont lui permettre d'exécuter cette œuvre délicate de mise au point.

Chacun sait que les renseignements sont, aux différents échelons de l'armée, fournis par l'organe qu'on nomme le deuxième bureau de l'état-major. A l'échelon suprême, le

deuxième bureau, tout en exploitant les indications recueillies par les échelons subordonnés, est directement orienté par le général en chef qui, en même temps qu'il établit son plan de concentration, c'est-à-dire antérieurement à l'ouverture des hostilités, indique audit deuxième bureau les points sur lesquels il y a lieu de diriger ses investigations. Cette orientation, contenue dans ce qu'on appelle le *Plan de renseignements*, est en quelque sorte le miroir des préoccupations, dans l'ordre stratégique, du commandant en chef.

A ce sujet, Joffre désirait avant tout connaître si des préparatifs d'offensive brusquée avaient lieu en Allemagne dans les directions des ailes neutres, soit vers Bâle, soit sur Liége. En ce qui concerne le Luxembourg et la Belgique, il était essentiel d'être fixé sur l'importance des rassemblements ennemis qui pouvaient s'effectuer à proximité de la frontière commune de ces pays avec l'Allemagne. Joffre précisait les zones intéressantes de cette frontière ; entre Moselle et Sarre autour de Trèves, face au Luxembourg ; plus au nord, touchant la Belgique, la région Bittburg-Neuerbourg, le secteur Gérolstein-Prunn-Saint-With-Malmédy ; enfin la région Düren-Aix-la-Chapelle.

Puis, entrant dans le détail, il désirait essentiellement savoir jusqu'où s'étendaient au nord les groupements importants et la nature exacte des troupes qu'ils comprenaient : formations actives ou uniquement formations de réserve. En particulier, la présence de ces dernières seules dans la région au nord de Trèves, et l'exécution des travaux de fortification dans les vallées de l'Our et de la Süre, constituaient pour le haut commandement français un recoupement de première valeur.

Ceci posé et au cas où l'ennemi pénétrerait en Luxembourg et en Belgique, Joffre demandait que l'on suivît pas à pas ses progrès pour se rendre constamment compte de l'extension du mouvement de son aile nord. Il indiquait enfin une série de lignes sur lesquelles les agents du service des renseignements n'auraient qu'à attendre l'arrivée soit de la cavalerie, soit des troupes de toutes armes, et les signaler ensuite. En vérité, ces transversales successives ne sont tracées que sur la rive droite de la Meuse; elles laissent donc implicitement

la faculté de conclure par les exécutants, que l'hypothèse du passage des Allemands en rive ouest de la Meuse se trouve, sinon écartée, du moins reléguée à l'arrière-plan dans l'esprit du général en chef.

Quoi qu'il en soit, les chapitres qui vont suivre permettront de vérifier si, possédant les qualités de flair nécessaires, les deuxièmes bureaux des grands états-majors ont fait preuve d'une perspicacité suffisante pour résoudre *en temps opportun* les inconnues d'un problème dont les termes avaient été posés par Joffre avec la plus évidente netteté.

I

MOBILISATION ET COUVERTURE

(Du 2 au 8 août)

Dès le 2 août, deux événements jettent une première lumière sur les intentions prochaines de l'ennemi : de grand matin, les troupes allemandes envahissent le grand-duché de Luxembourg par les ponts de Wasserbillig et de Remich ; le soir à dix-neuf heures, le ministre allemand à Bruxelles remet au gouvernement belge un ultimatum demandant le libre passage des armées allemandes à travers la Belgique.

L'un et l'autre n'ont pas, au point de vue militaire, une égale importance. Le premier comporte une conclusion positive, à savoir qu'un effort allemand sera certainement exécuté sur notre frontière *au nord de Verdun* ; il donne la certitude que les opérations s'étendront au moins jusqu'à la trouée de Longwy. A lui seul, il suffit pour déterminer le jeu des réflexes mentaux chez le commandant français qui, en effet, prescrit dans la journée du 2, l'exécution de la variante prévue au plan XVII dans la concentration de la IVe armée : cette armée se glissera entre les IIIe et V^e^ et, dans cette vue, la Ve armée voit la zone de ses débarquements légèrement reportée vers le nord.

Quant à l'ultimatum à la Belgique, à cette date, il n'est qu'un indice, symptomatique à coup sûr, mais ne compor-

tant pas, comme le précédent, une mesure militaire immédiate. Encore du domaine diplomatique exclusif, c'est bien à l'activité des diplomates européens qu'il s'adresse plus spécialement. On a dit que ce document faisait prévoir, en plus de l'invasion du territoire belge, l'extension que prendrait le mouvement allemand à travers la Belgique. Or, si l'on fait abstraction des événements ultérieurs, il ne paraît pas que l'allusion faite dans cette mise en demeure aux difficultés que les Belges opposeraient à la marche en avant des troupes germaniques « par une opposition des fortifications de la Meuse » soit de nature à fournir une pareille précision. L'action de ces forteresses s'exerce aussi bien dans le cas où la vallée elle-même constituerait un axe de marche pour les armées allemandes. De toute façon, aucune allusion n'est risquée sur l'importance des effectifs qui seront mis en œuvre à travers la Belgique.

Si donc le commandement français est autorisé à tirer des événements de la journée du 2 août une conclusion sur le plan de son adversaire, il ne peut avec certitude qu'en déduire ceci : l'effort allemand s'étendra sur notre aile gauche à l'ouest de la trouée de Longwy. Il oriente aussitôt dans la journée du 3 vers cette trouée de Longwy son corps de cavalerie, réuni dans la région de Mézières.

Là-dessus, les événements suivent leur cours en Belgique. Le 3 août, le gouvernement belge repousse l'ultimatum arrogant ; mais il ne fait point encore appel aux puissances garantes de sa neutralité. Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands entrent en Belgique par les routes comprises entre Aix-la-Chapelle et Malmédy ; le 4, dans l'après-midi, l'attaque de Liége se produit. Ces faits parviennent à la connaissance de Joffre en même temps que certains avis estimant que l'invasion allemande en Belgique n'est encore rien moins que certaine, et qu'en tout état de cause il convient de se montrer très réservé dans les mesures militaires à prendre de ce côté pour ne pas donner prise à la critique internationale. Jusqu'au 4 août dans la soirée, nos troupes ne seront pas autorisées à pénétrer en territoire belge.

Sitôt cette autorisation accordée, Joffre envoie au G. Q. G. belge un officier de liaison chargé d'établir les bases de la

coopération que demandent les Belges et il dirige son corps de cavalerie sur la clairière de Neufchâteau, au point de convergence des routes qui viennent du grand-duché de Luxembourg. Il donne au général Sordet, commandant de ce corps, une mission d'exploration bien précise et lui fournit en même temps les moyens de transport et l'infanterie qui lui permettront de remplir convenablement cette mission.

Comme précisions sur les mouvements de l'ennemi, Joffre sait que l'attaque de Liége a été exécutée par une armée d'au moins trois corps ; mais le renseignement ajoute que les forces opérant dans cette région paraissent avoir été exagérées et ne sont pas encore identifiées. Par contre, on lui annonce qu'un bataillon de sapeurs de chemins de fer vient de débarquer à Luxembourg et que des préparatifs faits à la gare de cette ville laissent prévoir des débarquements de troupes nombreuses.

Deux jours plus tard, le 6, nouveaux détails sur l'attaque brusquée de Liége ; on sait qu'il y avait des éléments de cinq corps d'armée, quatre divisions de cavalerie ; on connaît la proclamation affichée sur les murs de la ville et signée du général von Emmich, commandant d'armée. Mais du 4 au 6, le calme s'est rétabli ; l'armée belge a opéré sa concentration dans le secteur prévu Louvain-Tirlemont-Wavre-Pervez, et la division d'armée détachée à Liége a pu rejoindre le gros sans se voir inquiétée.

Dans tout cela, aucun renseignement ne paraît plus concluant que ceux connus dès le 2 août. Cependant, une décision de la part de l'ennemi aussi grave que celle de la violation du territoire belge, même au point où elle est seulement parvenue, ne peut que logiquement faire présager une opération d'ordre stratégique sur notre gauche. Joffre fait donc préparer le transport sur Laon des 37e et 38e divisions d'Afrique, deux des trois divisions actives maintenues, dans le plan XVII, à sa disposition. Ces divisions pouvaient être acheminées soit sur l'aile droite, soit sur l'aile gauche de notre dispositif, selon les circonstances. Mais sur l'aile droite, rien ne paraît devoir se produire, en dépit du flot de renseignements venus de Suisse ou d'ailleurs, sur de prétendues troupes autrichiennes qui seraient transportées en haute Alsace ou dans la région

de Fribourg et qui s'apprêteraient à nous attaquer en direction de Belfort. A noter que ces craintes sont vivement exprimées par notre 7e corps qui dès le 5 a reçu l'ordre d'attaquer en Alsace à partir du 7 au matin.

Plus justifiées paraissent être, à l'autre aile, les préoccupations qu'inspirent à la Ve armée les nouvelles reçues du Luxembourg belge. Cette armée songe aussitôt à collaborer pour son propre compte aux destructions de voies ferrées ou autres que les Belges exécutent abondamment sur l'ordre de leur roi. Mais l'heure n'est pas encore des mesures extrêmes, et Joffre prescrit de ne rien détruire sans ordre précis de sa part, quand bien même l'ennemi menacerait de prendre pied au sud-ouest de la Meuse.

Le 7 août, tandis que le calme persiste autour de Liége, on apprend que plus au sud, des troupes allemandes descendent sur Marche et Rochefort et que des travaux défensifs sont en cours sur le front Luxembourg-Arlon. N'en serait-on pas autorisé à déduire qu'en arrière de ces tranchées de couverture va se constituer une masse qui s'ébranlera bientôt en direction du sud-ouest et que dans ces conditions l'ennemi ne s'étendra pas au delà du Luxembourg belge?

Face au centre, pas d'accroissement sensible autour de Metz-Thionville. Par contre, des rassemblements importants sont en formation dans la région Sarrebourg-Strasbourg-Schlestadt. — Enfin en haute Alsace, le 7e corps, bien que prudent à l'extrême, semble devoir gagner du terrain sans se heurter à des troupes très supérieures.

En résumé, le 7 au soir, Joffre a le sentiment que la concentration allemande en cours comprendra deux masses principales : l'une en Lorraine et basse Alsace, l'autre en Luxembourg, reliées entre elles par la région fortifiée Metz-Thionville, solidement tenue dès le premier jour.

Sur les ailes, l'activité ennemie s'est révélée sous deux formes différentes : par aspiration devant notre 7e corps, en Alsace ; par attaque brusquée, sur Liége ; — deux amorces peut-être pour nous attirer soit d'un côté, soit de l'autre, et nous amener par des moyens différents à dégarnir notre centre au profit des ailes. — En outre, l'occupation de Liége non suivie

de mouvements vers l'ouest, peut n'être autre chose qu'une sécurité prise à l'égard de l'armée belge : il importe en effet de lui interdire l'usage d'une bonne tête de pont qui lui permettrait de déboucher sur les derrières de la concentration allemande.

Sur des données aussi vraisemblables, on peut dès à présent asseoir une manœuvre, et il convient de la déterminer au plus vite, car sait-on si l'ennemi lui-même ne va pas prochainement, sitôt son rassemblement terminé, passer à l'offensive?

Telles sont les conditions dans lesquelles Joffre établit l'Instruction générale n° 1 qui porte la date du 8 août 1914, 7 heures. Dans cette instruction, il redit sa volonté d'attaquer :

L'intention du général commandant en chef est de rechercher la bataille toutes forces réunies, en appuyant au Rhin la droite de son dispositif général.

Il la répète en terminant :

Les commandants d'armée prescriront dès maintenant les mouvements préparatoires de nature à faciliter l'offensive et à la rendre foudroyante.

Il expose l'opinion qu'il s'est faite des intentions de l'ennemi; la complexité ainsi que les lacunes de son texte révèlent l'imprécision des renseignements qu'il avait pu recueillir sur la situation de son adversaire.

Devant les Ire et IIe armées, dit-il, les forces ennemies ne paraissent pas dépasser la valeur de six corps d'armée environ. Autour de Metz, devant Thionville et dans le Luxembourg, semble devoir être le groupe principal des armées allemandes, établi pour déboucher vers l'ouest, mais également en situation de converser vers le sud, en s'appuyant sur la place de Metz. — Au nord, une armée allemande, où l'on trouve les éléments de cinq corps d'armée, a pénétré en Belgique, et est engagée en partie contre les forces belges.

Incertain du degré de préparation de ces masses, il peut être attaqué à l'improviste, surtout par le groupement principal. Aussi n'hésiterait-il pas à reporter au besoin en arrière la gauche de son dispositif « pour éviter un engagement qui pourrait être décisif pour l'une des armées, avant le moment où les autres seraient en mesure de l'appuyer ». — Mais il est

également possible que le retard subi par les Allemands devant Liége ou par le mouvement de rabattement qu'ils feraient vers le nord nous donne « le temps de porter notre aile gauche en avant ». On sent par ces mots que, dans l'esprit du commandant en chef, l'entrée des Allemands en Belgique ne porte aucune atteinte à sa volonté antérieure d'offensive.

A remarquer la conception qu'il a du rôle des grandes places modernes et qu'il prête à son adversaire. La région fortifiée Metz-Thionville sert d'abord d'appui aux groupements de forces voisins, appui d'aile gauche pour le groupe principal, appui d'aile droite pour les six corps réunis en Lorraine. C'est là une des raisons pour lesquelles il considère que ce serait une faute de la part des Allemands s'ils entamaient un mouvement débordant trop large, perdant ainsi le contact protecteur du pivot de Metz ; il lui répugne de leur prêter cette erreur de doctrine, et en réalité, seules des circonstances d'exécution ne nous ont pas permis d'en tirer tout le parti désirable avec nos armées voisines de ce pivot.

En second lieu, Metz-Thionville constituent un rideau impénétrable, à l'abri duquel les Allemands peuvent exécuter tel mouvement de rocade jugé avantageux ; le groupement principal, s'il peut se porter vers l'ouest, peut également, grâce à Metz-Thionville, converser vers le sud, sans s'exposer à être pris en flanc par nos propres forces.

Enfin, troisième manœuvre possible : les forces groupées autour de Metz en peuvent déboucher directement dans les meilleures conditions d'efficacité, surprise et armement de la place.

Face à ces multiples éventualités, Joffre devra prévoir un jeu serré de ses unités et il s'efforcera en outre, pour son propre compte, d'exploiter les avantages analogues que lui procure le camp retranché de Verdun prolongé par les Hauts de Meuse.

C'est ainsi que la IIe armée, ayant à agir offensivement en direction générale de Sarrebruck sur le front Dieuze-Château-Salins-Delme, se couvrira face à Metz et laissera à la disposition du commandant en chef ses deux corps d'armée de gauche dans la région Bernécourt-Rosières-en-Haye, « prêts

à s'engager face au nord ». — Même double mission à la IIIe armée, établie sur le front Flabas-Ornes-Vigneulles ; elle devra être « prête à agir dans la direction du nord, l'aile gauche marchant sur Damvillers, ou à contre-attaquer toutes les forces qui déboucheraient de Metz ». — La IVe armée, réunie face au nord entre Servon, Aubréville et Souilly, appuie son aile droite au camp retranché de Verdun ; elle pourra ainsi s'engager sans arrière-pensée dans la direction du nord, jusqu'au delà de la Meuse, si besoin est.

Ce rôle complexe et actif des places fortes en liaison avec les troupes de campagne voisines est bien mis en relief par les prescriptions de Joffre, et l'utilisation qu'il envisage de ces camps retranchés dès le 8 août prélude à l'usage qui sera fait de celui de Paris quelques semaines plus tard. Semblable manœuvre était d'ailleurs devenue classique dans les grands états-majors français, à la suite de tel *Kriegspiel* d'avant-guerre, dirigé par Joffre lui-même et qui se déroulait dans la région de Trèves.

Quant aux armées des ailes, la situation est suffisamment nette devant la Ire pour ne donner lieu à aucune finesse :

La Ire armée prendra pour objectif l'armée allemande de Sarrebourg, le Donon, la vallée de la Bruche, et cherchera à la mettre hors de cause en la rejetant sur Strasbourg et la basse Alsace.

C'est plus délicat pour l'aile gauche :

La Ve armée resserrera son dispositif entre Vouziers et Aubenton, de manière à pouvoir monter une attaque en forces sur tout ce qui déboucherait entre Mouzon et Mézières inclusivement ou, le cas échéant, franchir elle-même la Meuse entre ces deux points...

Faut-il conclure de cette mission donnée à la Ve armée que Joffre admet à ce moment que le front allemand ne s'étendra pas de façon à permettre aux troupes ennemies d'aborder la Meuse en aval de Givet? En aucune façon. Mais les moyens qu'il affecte à la vérification de cette dernière hypothèse montrent qu'il ne lui attribue encore qu'une importance secondaire : ce sont le corps de cavalerie Sordet, chargé de l'exploration stratégique, et le 4e groupe de divisions de réserve, auquel il confie une mission strictement défensive. En ce qui

concerne le corps de cavalerie, l'Instruction n° 1 précise que ce corps, couvrant au début le front de la Ve armée, se tiendra à la gauche de cette armée, dans la région de Marienbourg-Chimay, si l'ennemi l'oblige à repasser la Meuse. Ainsi posté, il protégera la réunion de l'armée anglaise et du 4e groupe de divisions aux ordres du général Valabrègue ; celui-ci « organisera une position autour de Vervins, de manière à assurer un débouché soit face au nord, soit face à l'est ».

Rien au sujet des Belges. Il faut croire que la liaison entre Joffre et le G. Q. G. belge n'avait pas encore été suffisamment établie au moment où l'Instruction générale n° 1 a été lancée. C'est évidemment une lacune ; à tout le moins un retard dû sans doute à la longueur des transmissions diplomatiques, retard que les événements ultérieurs rendront tout particulièrement regrettable.

II

LA PÉRIODE DE CONCENTRATION

(Du 8 au 14 août)

Cette première Instruction générale, cette *directive* (pour employer le néologisme venu d'outre-Rhin), ne pouvait recevoir un commencement d'exécution avant le 14 août. Mais il était nécessaire de l'établir dès le 8. En effet, la journée du 8 marquait le début des transports de concentration à plein rendement qui, pour les seuls éléments combattants de l'armée, se prolongeraient jusqu'au 14. A mesure que les unités débarquaient, chaque commandant d'armée devait avoir une idée précise des missions allant lui échoir pour qu'il pût les exécuter sans retard, avec un minimum d'efforts pour ses troupes.

Ceci posé, examinons comment, au cours de cette période de six jours de concentration proprement dite, les mouvements de l'ennemi ou les suggestions émanant des sous-ordres ont réagi sur la conception première du général en chef.

Face aux Ire, IIe et IIIe armées, l'ennemi garde son attitude passive. On s'attendait à une attaque brusquée de sa

part ; il se borne, au contraire, à interdire de son mieux les progrès de nos reconnaissances. En Alsace, où déjà nous intervenons en forces, il cède presque sans résister devant le 7e corps que Joffre incorpore à partir du 10 août dans une armée d'Alsace aux ordres du général Pau. De ce côté, on acquiert d'ailleurs assez vite la certitude que la rive droite du Rhin est dégarnie de troupes jusqu'au delà de Fribourg-Emmendingen.

En Lorraine, aucune précision ne paraît découler des renseignements contradictoires recueillis. Influencés par ces contradictions, certains commandements d'armées accusent un léger flottement : à la IIIe armée par exemple, on ne songe le 10 qu'à courir vers le nord, et le lendemain on estime à quatre corps d'armée et trois divisions de cavalerie le groupement ennemi qui serait à Metz. Joffre croit devoir rappeler qu'il est prématuré de dire que l'action de cette armée sera orientée vers le nord et qu'il reste fort possible qu'elle ait à faire face à un débouché offensif de l'ennemi venant du front général Thionville-Metz-Pont-à-Mousson. — Les forces ennemies que la IIIe armée voit le 11 autour de Metz auraient disparu le 12, à en croire la IIe, qui par ailleurs voit de nombreuses colonnes descendre au sud à travers la forêt de Rémilly. Ce qu'on ne peut mettre en doute sur le front de cette armée de Castelnau, c'est que les Allemands ont exécuté le projet connu dès le 2 août, de tendre une inondation dans la vallée de la Seille. Si c'est un indice que nous ne serons point attaqués de ce côté, ce sera par contre un obstacle sérieux au mouvement de l'armée. Celle-ci, en plus du blanc d'eau des prairies, repère de multiples organisations défensives. Sera-t-elle en mesure d'attaquer le 14? Le 8, Castelnau déclare ne devoir être prêt qu'à partir du 17. Pourra-t-il seulement attaquer? Le 10, il propose à Joffre non pas d'attaquer pour son compte sur le front qu'on lui a indiqué, mais simplement d'appuyer avec ses corps de droite l'attaque de la Ire armée Dubail qui, elle, travaille en silence et avec conviction à exécuter l'ordre tel qu'il a été donné.

Joffre approuve les modalités de Castelnau après qu'il sait qu'elles sont connues de Dubail, et le 11 août, il annonce que l'offensive de la Ire armée sera déclenchée le 14 au matin,

appuyée par les deux corps de droite de la IIe armée. Quant aux corps de gauche de cette dernière, ils assureront la protection du mouvement offensif face à la région des Étangs et à Dieuze. Si du 11 au 14 l'ennemi nous devance dans l'attaque, la Ire armée tiendra avec ses deux corps de gauche la ligne de la Meurthe, mais, de toute façon, l'offensive, telle qu'elle vient d'être précisée, sera de notre part irrévocablement prise le 14 au point du jour.

Le 13 au soir, Joffre, serrant davantage le problème, fixe les premiers objectifs à atteindre :

L'ennemi, dit-il, sera attaqué partout où on le trouvera. Il sera poursuivi jusqu'au delà de la ligne Sarrebourg-Hazelbourg-Obersteigen par la Ire armée qui s'organisera sur cette ligne, et qui installera en outre au Donon une vaste place d'armes pour commander la vallée de la Bruche.

Dès que l'ennemi sera en retraite, la IIe armée se redressera vers le nord pour l'attaque du front Dieuze-Château-Salins, en se reliant par la région des Étangs avec la Ire armée.

En somme, sur la partie du front à l'est du méridien de Metz, les dispositions de la dernière heure ne modifient pas sensiblement ce qui a été conçu dès le 8 : l'ennemi s'est strictement maintenu dans un rôle passif ; excellente occasion, pense-t-on, pour lui régler son compte au plus tôt.

Si l'on passe à la partie nord du théâtre d'opérations, on constate que l'incertitude du début persiste en ce qui concerne les effectifs, la répartition et les desseins de l'ennemi.

Autour de Metz, les armées ont l'impression d'un dégarnissement sensible. On a vu plus haut les avis — en vérité contradictoires — donnés par la IIIe armée. A son tour, la Ve constate une très faible activité ferroviaire entre Trèves-Thionville et Trèves-Merzig. Enfin, la IIe estime que les forces actives disponibles de l'ennemi ont été transportées « dans la région où il paraît décidé à poursuivre son effort principal, c'est-à-dire au nord de Metz ». — Au nord de Metz... Tous sont d'accord ; mais jusqu'où? Et quel sera l'axe de cet effort? Chacun épilogue sans apporter la moindre lumière.

Dans le grand-duché de Luxembourg, envahi dès la première heure, on ne sait, autant dire, rien de ce qui se passe.

Le 9, Lanrezac croit que l'ennemi ne dépasse pas pour le moment la frontière du Luxembourg et de la Belgique entre Houffalize et Arlon. Les jours suivants, il repère de fortes colonnes de toutes armes s'avançant du Luxembourg vers l'ouest, et il constate que l'ennemi est nombreux sur le front Libramont-Neufchâteau-Arlon.

En Belgique, les renseignements sont plus nombreux; leurs sources sont aussi plus variées. Ceux relatifs au territoire du Luxembourg belge, sur la rive droite de la Meuse, sont difficiles à synthétiser. Notre cavalerie se heurte à des tranchées garnies de faibles détachements de toutes armes, qui suffisent pour tendre devant ses yeux un impénétrable rideau ; nos avions ne voient rien le jour. Et cependant, on a l'impression que ce rideau avance de façon régulière ; il borde la Meuse à Dinant ; devant Namur ; devant Huy à partir du 12. L'ennemi oblige les habitants à déblayer les chemins ; il répare les voies ferrées hâtivement détruites. Si par hasard quelques colonnes en marche se laissent repérer, on reste déconcerté de les voir aller du sud-est vers le nord-ouest.

Bref, rien n'est clair en Luxembourg belge. — Sur la rive gauche de la Meuse, les renseignements sont peut-être un peu plus précis, mais ils sont d'origine belge et on ne sait quelle créance leur accorder; il leur faudrait des recoupements tirés d'autres sources françaises qui paraissent avoir fait défaut.

Ce qui se confirme, c'est l'afflux de nouvelles forces adverses dans la région Aix-la-Chapelle-Liége : un corps d'armée non encore signalé, le 10e, apparaît à partir du 8, et le 12, un état-major important serait à Aix-la-Chapelle, avec grosse concentration à Malmédy, où l'on croit distinguer la Garde.

En direction de Bruxelles, malgré les craintes que commencent à ressentir autorités et populations, on ne voit guère que de la cavalerie, accompagnée comme à l'ordinaire de soutiens mobiles d'infanterie, mitrailleuses et auto-canons. Du 9 au 11, cette cavalerie progresse vers l'ouest avec une régularité qui fait impression ; d'abord elle se porte au nord de Liége sur Tongres, puis elle éclate en éventail sur le front Hasselt-Saint-Trond-Waremme. Par contre, le 12, on signale qu'elle

serait revenue en rive droite de la Meuse, sauf à l'extrême aile nord où une division pousserait ce même jour sur Diest, et à l'autre aile, où des fractions de découverte seraient aperçues par le gouverneur de Maubeuge au nord de Namur.

Tout ceci, qui manque de clarté pour le commandement, n'en est pas moins de nature à justifier les inquiétudes des Belges, au moment où ils reçoivent la nouvelle proposition allemande du 9 août, aussi lourde de menaces que de mensonges :

L'Allemagne ne vient pas en ennemie en Belgique ; c'est seulement par la force des événements qu'elle a dû, à cause des mesures militaires de la France, prendre la grave détermination d'entrer en Belgique et *d'occuper Liége comme point d'appui pour ses opérations militaires ultérieures.*

Ce texte que nous soulignons ne précise rien pour l'avenir, et le 11, le roi Albert déclare que son armée se repliera sur Anvers au cas que les Allemands marcheraient vers l'ouest, « éventualité peu probable », ajoute-t-on de Bruxelles, sans doute après avoir obtenu quelques solides précisions pour se risquer à émettre une opinion aussi grave...

Quoi qu'il en soit, les renseignements de sources belges peuvent, en une certaine mesure, paraître tendancieux à l'état-major français qui, on le répète, n'a pas eu les moyens de vérifier la valeur de ces sources.

Mais il est un homme en qui Joffre a depuis longtemps placé sa confiance et dont les avis pèseront d'un grand poids dans les décisions qu'il prendra : Lanrezac. Or, quelles étaient en ce moment les prévisions du commandant de la Ve armée? Avant de répondre à cette question, il semble utile de revenir quelque peu en arrière.

Lanrezac, qui depuis le mois de mai 1914 avait remplacé Galliéni au conseil supérieur de la guerre, en qualité de commandant éventuel de la Ve armée, s'était préoccupé, dès cette époque, de la situation de son armée placée à l'aile gauche du dispositif que prévoyait le plan XVII. En juin, à la suite d'une inspection dont il était chargé dans la région des Ardennes, Lanrezac avait adressé à Joffre un rapport sur la tête de pont de Montmédy. Il attachait un intérêt capital à la solide occu-

pation de cette place par les troupes de couverture, dans l'éventualité d'une offensive française débouchant sur la rive droite de la Meuse, en direction du Luxembourg belge. Le flanc droit de la Ve armée se trouverait ainsi couvert pendant la traversée de la Meuse, en même temps que serait assuré le débouché en rive nord de l'armée opérant à la droite de la Ve. Lanrezac admettait alors que les Allemands nous préviendraient sur notre propre territoire et seraient peut-être en mesure de nous disputer le franchissement du fossé de la Meuse. En outre, il se montre judicieusement préoccupé de la sécurité de son aile droite.

Le 31 juillet, alors que la guerre n'est plus douteuse, Lanrezac adresse un nouveau mémoire à Joffre. Il examine cette fois les conditions d'ensemble dans lesquelles va pouvoir se faire la contre-offensive de la Ve armée, prévue dans la direction générale de Neufchâteau, en cas de violation par l'Allemagne de la neutralité belge. Pour que cette contre-offensive soit exécutable, il faut, estime Lanrezac, qu'avant d'engager son armée dans les défilés boisés des Ardennes et de la Semoy, il ait la certitude de pouvoir, non seulement déboucher librement de ces défilés, mais encore gagner au delà le champ nécessaire à la mise en œuvre de tous ses moyens. Cela revient à dire que son armée doit atteindre le front Maissin-Paliseul-Bertrix-Saint-Médard avant l'ennemi. Ce front est à trois jours de marche de la frontière allemande et la Ve armée ne peut l'atteindre avant le treizième jour de la mobilisation.

Ainsi, de même qu'en juin, mais non plus cette fois sur la Meuse, Lanrezac a toujours le souci de déboucher avec son armée, et ce souci lui est inspiré par la configuration difficile du terrain sur lequel il va être appelé à se battre. A cette préoccupation relative à son front, il joint également celle relative à son aile droite et il demande que l'offensive de son armée soit appuyée par l'offensive simultanée de l'armée qui doit venir se placer à sa droite. En somme, les documents établis par Lanrezac à ces deux dates, juin et juillet, se réfèrent à des opérations en Luxembourg belge, dans le cadre exact de l'hypothèse moyenne sur laquelle le plan XVII a été établi : l'aile droite allemande en marche sur Sedan.

Cette éventualité, Lanrezac lui-même la déclare probable.

Mais son mémoire de juillet ne se limite point à ces vues. Faisant preuve d'un réel sens prophétique, Lanrezac envisage ensuite le cas où l'aile droite allemande, au lieu de marcher sur Sedan, se trouverait orientée beaucoup plus au nord, selon l'amplitude que l'ennemi voudra ou pourra donner à son mouvement enveloppant, et il évoque à ce propos le *Kriegspiel* de 1911 exécuté au grand état-major allemand, dans lequel celui-ci étudiait le passage par la Belgique de trois armées allemandes, dont la plus septentrionale était orientée sur Dinant. Si ce *Kriegspiel* préparait la réalité, la Meuse serait alors franchie entre Givet et Namur. En effet, l'obstacle de la forêt qui double la Meuse entre Mézières et Givet est tel que l'armée d'aile droite allemande ne peut être logiquement dirigée qu'en amont ou en aval de cette barrière, c'est-à-dire soit sur Sedan, soit sur Givet et plus au nord. Il est bien évident qu'une fois engagée dans la direction de Neufchâteau, la Ve armée ne pourrait parer à l'éventualité de la droite allemande marchant sur Givet et plus au nord. En vérité, Lanrezac ne fait cette suggestion qu'en passant ; elle reste néanmoins troublante, car peut-on prendre la décision irrémédiable de marcher sur Neufchâteau avant d'être certain de ce que fera réellement l'ennemi?...

Le 9 août, après avoir reçu l'Instruction générale n° 1, Lanrezac revient sur le rôle de Montmédy signalé en juin : il s'agit pour lui de franchir la Meuse, la Semoy et d'aller avec son armée dans la région de Gedinne, où un corps d'armée d'avant-garde générale le précéderait de peu. Toute son armée suivrait et la IVe armée marcherait également à hauteur de son aile droite. Voilà comment il comprend l'exécution de la directive du commandant en chef. Plus rien ici des préoccupations avouées dans la deuxième partie du mémoire du 31 juillet. L'hypothèse de la marche en direction de Neufchâteau, celle du plan XVII, apparaît seule régner dans l'esprit du commandant de la Ve armée. Mais ce n'est pas pour longtemps. Si, le 11, Lanrezac projette encore d'attaquer avec trois corps d'armée l'ennemi dès que celui-ci aura des forces importantes dans la clairière Offagne-Neufchâteau — ces trois corps franchissant la Semoy entre Cugnon et Membre,

— il demande, dans l'après-midi de ce jour, de porter son Ier corps — celui précisément qu'il avait l'intention de pousser dans la région de Gédinne et qui le 12 sera à cheval sur la Meuse, avec une avant-garde à Monthermé sur la Semoy — dans la région de Givet, pour couvrir sa *gauche* contre la cavalerie ennemie dont les patrouilles sont nombreuses. Diable ! Un corps d'armée pour se garder contre des patrouilles de cavalerie?... Il faut que Lanrezac ressente des craintes sérieuses de ce côté, mais sans doute il s'agit moins du présent que de l'avenir...

Ainsi que Lanrezac l'a fait remarquer, la Ve armée une fois lancée sur Neufchâteau sera incapable de faire face dans la direction de Givet. Il songe alors à une solution mixte qui permettrait dès à présent d'être en garde des deux côtés à la fois avant de savoir quelle décision prendra l'ennemi.

L'autorisation d'envoyer le Ier corps vers Philippeville est donnée par Joffre le 12 ; ce corps y sera le 13. Sa mission consiste bien « à s'opposer aux tentatives éventuelles de l'ennemi pour franchir la Meuse entre Givet et Namur ».

Devant les nouvelles qui parviennent, les appels réitérés des Belges, les savants aperçus stratégiques de Lanrezac, quel va être l'état d'esprit du général en chef?

Les indications qui précèdent ne lui paraissent pas suffisantes pour qu'il abandonne sa conception du début, ni même qu'il la modifie avec trop de hâte : les renseignements sont incomplets, sans précisions, contradictoires ; les Belges, affolés — on le serait à moins — ; quant à Lanrezac, s'il ébauche la théorie d'un débordement à grande envergure, aussitôt qu'il s'agit d'exécution, il en revient à l'attaque allemande par la rive droite de la Meuse que prévoit déjà Joffre.

C'est que, ainsi l'exprimait Lanrezac le 31 juillet, il ne s'agit pas seulement de *vouloir* déborder de loin ; encore faut-il *pouvoir*. Justement un état-major allié, bien informé d'habitude, fait ses pronostics qui concordent avec les prévisions de notre 2e bureau ; vingt et un corps d'armée allemands sur le front franco-belge, le reste en Russie. Dans ces conditions, l'extension de l'aile droite allemande doit forcément s'assigner une limite raisonnable. Si les Allemands dépassent cette

limite — et ce serait le cas s'ils s'éloignaient trop de leur zone fortifiée — tant mieux pour nous, semble-t-il : le front contre lequel nous nous heurterons en sera d'autant moins solide.

Certes, dès le 12 août, la Ve armée attire l'attention du G. Q. G. sur la possibilité de voir chez les Allemands des *corps d'armée de réserve* juxtaposés aux corps d'armée actifs. C'est un renseignement de la plus haute importance : il comble une fâcheuse lacune d'avant-guerre dans notre connaissance technique de l'armée allemande ; il effleure le grave problème de l'emploi des troupes de réserve qu'on a toujours mésestimées dans notre armée, imaginant, afin d'en tirer argument, que l'Allemagne éprouvait pour ces troupes un mépris souverain. Il y a là une erreur capitale dont les causes psychologiques sortent de notre cadre, mais qu'il importe cependant de signaler ici, si l'on veut remonter à la philosophie des décisions prises.

Il y a encore un renseignement du 13, de source neutre, disant que sept corps d'armée allemands marcheraient contre la France à travers la Belgique. Mais il se garde bien, et pour cause, de dire quel sera leur prochain itinéraire ! Le même jour, un recoupement de source amie, venu par une voie neutre, signale que la résistance imprévue de Liége a orienté les gros rassemblements ennemis sur le Luxembourg et la Lorraine. C'est la confirmation de l'hypothèse émise par le G. Q. G. le 10 août : « Il est possible que les mouvements de troupes indiqués vers Neufchâteau et Bastogne soient l'amorce et la couverture vers le sud du transport du groupe du nord dans la région Bastogne-Marche-Rochefort-Libramont. »

Si donc l'ennemi s'aventure à l'ouest de la Meuse, il ne disposera que d'effectifs insuffisants ; ils arriveront en retard ; ils se heurteront à l'armée belge dont la résistance semble certaine depuis le 9. C'est une petite armée dont la bonne volonté ne fait aucun doute ; on ira à son secours ; on ne se contentera pas de l'appui moral ou « diplomatique » que lui prête le corps de cavalerie Sordet. En outre, les Anglais commencent à se montrer. Ils ne seront probablement pas là pour la première bataille, on n'a pas le temps de les attendre ; mais qu'ils se hâtent quand même : ils trouveront encore une besogne suffisante. On arme le fort d'Hirson qui barrera la

trouée de Chimay. L'essentiel paraît être, pour le moment, de mettre à profit le retard qui se manifeste dans le rassemblement des Allemands. Car il y a retard incontestable, sans qu'on en discerne nettement les causes : retard sur les prévisions ; retard qui tient, vraisemblablement, dans les différences d'effectifs réunis. Mais qu'importe ! Du moment que nous-mêmes sommes prêts, ne convient-il pas, ne suffit-il pas d'exécuter à la lettre notre plan?... Et cependant, les décisions prises dans cette journée du 15 apportent quelques légères retouches à la volonté antérieure d'offensive générale. On a vu plus haut celles qui concernent les Ire et IIe armées. Il reste à voir celles qui s'adressent aux IIIe, IVe et Ve armées.

Tandis que le 8 août Joffre envisageait la possibilité d'un recul à l'aile gauche de notre dispositif, si l'attaque ennemie se produisait avant le moment où toutes nos armées seraient en mesure de s'appuyer, le 13 il n'est plus question de cette éventualité : le retard inexpliqué des Allemands nous a permis de réaliser sans encombre notre propre concentration. Alors, de deux choses l'une : ou bien nous ne pourrons pas « chercher la bataille au delà de la Semoy et de la Chiers dans de bonnes conditions » ; — ou bien l'ennemi étant encore loin, nous aurons le temps de nous porter en avant au delà de la Meuse.

Dans le premier cas, qui est celui plus particulièrement visé par Joffre parce que le plus urgent, les dispositions ci-après sont ordonnées pour le 14 août, en vue de la bataille qui s'engagerait le 15 ou le 16.

La IIIe armée reçoit une mission complexe analogue à celle de la IIe : défensive avec ses divisions de réserve au nord et au sud de Verdun ; contre-offensive éventuelle avec ses deux corps de droite contre les forces ennemies qui déboucheraient de Metz ; attaque avec ses deux corps de gauche, en liaison avec la IVe armée, dans la direction du nord en se tenant à l'ouest de la zone boisée de Gremilly-Billy-sous-Mangiennes. — C'est d'un art bien subtil que donner ainsi des tâches superposées à une même armée. L'excuse et aussi la justification résident dans la double proximité de Metz et Verdun, celui-là point dangereux et celui-ci point d'appui pour cette armée.

On se rappelle que la IVe armée devait, d'après les ordres

donnés le 8, atteindre le front Servon-Aubréville-Souilly, à l'ouest de Verdun. Le 13, Joffre l'invite à gagner deux étapes vers le nord en resserrant son front entre Sommauthe et Dun. L'intervalle entre les IIIe et IVe armées sera bouché par le 2e corps d'armée, qui est depuis le 2 août en couverture dans la région; il se replierait éventuellement sur les Hauts de Meuse entre Ecurey et Brandeville. Enfin la Ve armée amènera la tête de ses gros à une dizaine de kilomètres en arrière de la Meuse, *face à Mézières et en amont*, pour contre-attaquer l'ennemi qu'elle prendra en flagrant délit de franchissement du fleuve. La manœuvre est on ne peut mieux indiquée : « La Ve armée attendra pour attaquer que l'ennemi ait engagé une bonne partie de ses forces sur la rive gauche. L'attaque devra être montée et, dès qu'elle sera déclenchée, être menée à bonne allure. »

A l'observation que Lanrezac faisait le 31 juillet, à savoir que l'ennemi, quand il franchira la Meuse, le fera soit en amont de Mézières, soit en aval de Givet, Joffre répond en fait par les dispositions qu'il ordonne le 13 et qui se résument ainsi : tout d'abord, il évoque les moyens de barrer à l'ennemi la zone comprise entre Mézières et Givet, là où les bois rendent moins probable toute tentative de franchissement de la Meuse ; « en aval de Mézières et jusqu'à Givet, les passages mêmes de la Meuse devront être énergiquement défendus et rompus au besoin. Délégation est donnée au commandant de la Ve armée pour la mise de feu. » Plus en aval, en vue d'opérations plus actives, il rappelle le groupement de forces qui sera prochainement réalisé dans la région à l'ouest de Givet. Il y aura le 1er corps d'armée autour de Philippeville, qui couvrira les débarquements des deux divisions d'Afrique, 37e et 38e, elles-mêmes établies à partir du 16 respectivement vers Rocroy et Chimay. Il y aura encore et non plus en l'air désormais, le corps de cavalerie Sordet qui se tiendra à la gauche de la Ve armée. Il y aura enfin le groupe de divisions de réserve Valabrègue, organisant dans la région de Vervins la position fortifiée sur laquelle il assurerait au besoin le repli de la gauche de nos forces.

Tout cela constitue une série de précautions préparatoires contre la menace possible qui surgirait du nord ; ce sont des

garanties supplémentaires relevant directement de Joffre, en plus des Belges et des Anglais qui restent indépendants de notre commandement.

N'est-ce pas d'ailleurs en partie sous l'effet de cette menace sur son flanc gauche que, sacrifiant son projet initial d'offensive totale à partir du 14 août, Joffre laissera son aile gauche attendre la bataille au passage de la Meuse, au lieu de l'aller chercher plus avant, comme le fait son aile droite?... Il spécifie en effet qu'à peine la lumière aura-t-elle jailli et si aucun danger sérieux ne se manifeste du côté de Chimay-Namur, alors nos IVe et Ve armées passeront la Meuse ; la IVe s'établira sur le front Tétaigne-Margut-Quincy, bordant la Chiers, tandis que la Ve, ébauchant déjà un débordement du front allemand, poussera sur la ligne Beauraing-Gedinne-Paliseul-Fay-les-Veneurs-Cugnon. Ce mouvement, on compte être fixé sur sa possibilité à partir du 15 et toutes dispositions seront prises par les armées pour qu'on l'exécute « rapidement, au premier ordre ».

Ainsi, à la date du 13 au soir, tandis que la situation de l'aile droite paraît suffisamment claire à Joffre pour qu'il décide l'attaque de ses Ire et IIe armées à partir du 14 au matin, à gauche, au contraire, l'incertitude reste telle qu'il ne veut prévoir qu'une contre-attaque sur la Meuse si l'ennemi se présente. Si celui-ci tarde, alors il ira le chercher et vraisemblablement sur le front Rochefort-Neufchâteau-Arlon-Luxembourg; mais il tient à se donner encore un court répit — deux jours, pense-t-il, — pour essayer de mieux voir dans la situation...

Dès maintenant, le plan XVII a cessé d'être intact.

III

DANS L'ATTENTE DE LA RÉVÉLATION DU PLAN ALLEMAND

(Du 14 au 19 août)

La bataille s'engage donc le 14 août au matin; non pas la bataille totale qu'avait imaginée Joffre, mais sur une moitié du front seulement, avec les Ire, IIe armées et l'armée d'Alsace. De ce côté, rien dans les dispositions de l'ennemi n'est venu con-

trarier l'exécution du projet établi. Le sentiment de la manœuvre qui se prépare vers notre gauche n'est point de nature à justifier un retard dans l'exécution de l'attaque par notre droite; au contraire, elle confirme Joffre dans sa décision d'offensive : une troupe qui tourne ne se trouve-t-elle pas elle-même tournée? Moltke, Napoléon, tous les grands capitaines l'ont démontré. L'armée la plus résolue, celle dont le moral est le mieux trempé, l'emporte finalement. A ce compte, au moins en ce qui le concerne, Joffre se sent autant de résolution que son adversaire.

La progression de nos armées s'affirme générale dès les premiers jours, et l'ennemi, montrant peu d'infanterie, se replie devant elles. Ceci, en dépit de l'inexpérience de nos troupes, de leur entrain quelque peu irréfléchi, des négligences tactiques inséparables d'un début : infanterie qui n'attend pas que l'artillerie lui ouvre la voie, mépris de l'outil de campagne, mauvaise utilisation des couverts, attaques trop denses, insuffisamment étudiées, etc., etc. Dans son ensemble, la lutte est cependant dure ; les expressions de guerre de siège, lutte d'usure, reviennent sous la plume des commandants d'armées qui, à mesure qu'ils avancent, témoignent d'une prudence soupçonneuse, craignent de plus en plus pour leurs flancs. Joffre, à qui ces difficultés sont loin d'échapper, marque néanmoins quelque impatience devant la lenteur à percer ; il voudrait une exploitation plus complète des avantages obtenus ; le gain de terrain ne lui suffit pas, c'est la rupture de l'ennemi qu'il vise ; il le sent, un succès décisif arraché en Lorraine serait déterminant ailleurs, déchirerait le voile encore tendu vers le nord.

Tout compte fait, jusqu'au 19 août, nos armées de droite réaliseront des progrès suffisants pour que Joffre puisse en pleine liberté d'esprit se consacrer à l'inconnue stratégique qui persiste devant ses armées de gauche.

De ce côté, la préoccupation dominante réside toujours dans l'extension du mouvement débordant que médite l'adversaire et qui encore en ce jour du 14 ne s'est manifesté que par l'attaque sur Liége. Ce qui embrouille si singulièrement le problème, c'est que, depuis lors, les éléments qui ont mené

l'affaire échappent à toutes les investigations, aux nôtres comme à celles des Belges. S'il semble confirmé que des troupes ennemies auraient franchi la Meuse les 13 et 14 sur quatre ponts construits à Visé, on ne possède encore aucune indication sur leur importance ; on sait seulement qu'elles comprendraient des divisions de réserve, de la cavalerie et de l'artillerie lourde. Sans trop s'arrêter à cette dernière qui peut bien être destinée à faire tomber les ultimes résistances des forts de Liége, la composition des troupes passées en rive gauche de la Meuse est de nature à faire croire qu'il s'agit d'un simple corps d'observation dirigé contre l'armée belge toujours établie sur ses positions initiales de rassemblement.

Néanmoins, comme la cavalerie allemande grouille partout de ce côté de la Meuse et qu'il faut prévoir que cette cavalerie se répandra dans nos départements du nord, coupant les voies ferrées, rançonnant les populations, il convient de se prémunir dès maintenant. En conséquence, Joffre demande au ministre de la Guerre de constituer entre Dunkerque et Maubeuge un barrage au moyen de trois divisions territoriales prélevées sur celles chargées de la défense des côtes, où la collaboration anglaise les laisse désormais sans emploi. Et pour que les mesures à prendre s'inspirent d'une même unité de vues, il sollicite le rattachement du territoire de la 1re région à la zone des armées. Ces détails montrent le travail qui s'effectue dans la pensée de Joffre.

Là-dessus, toujours le 14 août, Lanrezac se rend au G. Q. G. et a un long entretien avec le général en chef. Il lui parle — c'est pour cela qu'il est venu — de l'intérêt qu'il verrait à ce que toute la Ve armée fût dès à présent transportée dans la région de « l'entre Sambre et Meuse », où est déjà le Ier corps. Le raisonnement de Lanrezac procède toujours de la même imperturbable logique : après avoir envahi la Belgique, l'ennemi va aborder la Meuse entre Verdun et Namur, peut-être au delà. Sur ce front Verdun-Namur, le secteur Mézières. Givet est à peu près interdit aux grandes opérations par l'existence du massif forestier qui double l'obstacle de la Meuse. Ainsi, l'ennemi va pointer ou en amont de Mézières, ou en aval de Givet, ou les deux à la fois. Or la menace en aval de Givet est, pour Lanrezac, la plus préoccu-

pante puisqu'elle le déborde ; c'est donc à celle-ci qu'il veut faire face en allant contre elle avec toute son armée.

Les arguments que Joffre a pu objecter à cet exposé sont faciles à deviner. Envoyer la Ve armée dans la région de Chimay, c'est la séparer de la IVe qui est encore à une étape au sud de la Meuse ; c'est ouvrir une brèche dans le dispositif jusqu'à présent homogène de nos armées ; c'est, au cas où l'effort principal ennemi se présenterait suivant l'axe Neufchâteau-Sedan, se mettre dans l'impossibilité d'éviter la rupture de notre front ; c'est enfin détruire la manœuvre préparée par les ordres du 13 avant même qu'ils aient reçu un commencement d'exécution, et d'ailleurs sans que des faits précis et révélés soient venus justifier un tel bouleversement.

Lanrezac quitte Joffre. Tous deux ont envisagé diverses modalités, mais le commandant de la Ve armée n'a pas la promesse ferme que sa suggestion sera définitivement adoptée. Il revient à son quartier général de Rethel. Là, il trouve un Bulletin de renseignements du G. Q. G. arrivé pendant son absence, et dans lequel il est fait allusion à une masse de manœuvre allemande de droite réunie entre la pointe nord du Luxembourg et la région de Liége, et qui comprendrait huit corps d'armée, quatre à six divisions de cavalerie. Ce bulletin agit sur Lanrezac à la façon d'une révélation soudaine. Il ne lui paraît pas possible d'admettre qu'une masse aussi considérable puisse se déployer sur le seul terrain de la rive droite de la Meuse ; pour lui, l'ennemi empruntera forcément la rive gauche de cette rivière et le mouvement enveloppant s'exécutera par les deux rives. Son impression est si vive qu'il ne peut s'empêcher de l'écrire aussitôt à Joffre. Et profitant de cette circonstance nouvelle, il sollicite encore l'envoi de son armée dans la région de Givet-Maubeuge ; cette armée ne sera-t-elle pas la seule force en mesure de parer efficacement à la manœuvre allemande, puisque les Belges semblent ne pouvoir que demeurer passifs et que les Anglais n'arriveront pas en temps opportun?

Lanrezac ne réussit pas à convaincre Joffre aussi vite qu'il a mis lui-même à comprendre. Sans rejeter formellement la proposition du commandant de la Ve armée, le général en chef répond qu'il ne voit que des avantages à étudier le mou-

vement de l'armée vers la Sambre. Mais, ajoute-t-il, la menace est encore à échéance lointaine et sa certitude est loin d'être absolue. Soit éloignement du point délicat, soit tempérament personnel, Joffre évolue moins rapidement et avec moins d'intensité que son lieutenant. Cependant, non seulement il ne refuse pas d'envisager l'éventualité qui hante l'esprit de Lanrezac, mais encore il autorise celui-ci, comme mesure préparatoire, à élargir son di positif sur la gauche, jusque vers Renovez et Monthermé. De la sorte, la liaison avec l'armée voisine de droite ne sera pas compromise, la continuité de notre front sera maintenue et la Ve armée restera en situation d'atteindre soit Paliseul et Gedinne, soit Philippeville. En somme, tandis que Lanrezac n'a plus d'yeux que pour la marche de l'ennemi en aval de Givet par les deux rives de la Meuse, Joffre n'oublie pas la menace en amont de Mézières.

La nuit porte conseil. Le 15 au matin, Joffre autorise Lanrezac à disloquer ses troupes de manière à pouvoir pousser deux corps de son armée, en plus du Ier corps, dans la direction du nord. C'est une disposition transitoire qui donnera satisfaction partielle à Lanrezac. Mais ce qui prouve bien que le général en chef n'est pas tout à fait convaincu, c'est que le mouvement des deux corps susvisés ne sera que préparé ; pour passer à l'exécution, on devra attendre son ordre.

Cet ordre est donné le soir même à 17 heures 30, et une nouvelle instruction particulière est adressée aux commandants des IVe, Ve armées et du corps de cavalerie.

Que s'est-il donc passé dans la journée du 15 août? L'ensemble des renseignements recueillis reste aussi incertain que les jours précédents. Selon les Belges, l'ennemi n'aurait presque rien au nord de la Meuse et par contre, d'importants effectifs se trouveraient au sud. L'aviation ne relève aucun indice de forces sérieuses dans la région Longuyon-Luxembourg-Arlon-Montmédy. Le gouverneur de Maubeuge apprend par des Belges, et il transmet au G. Q. G., que 200 000 Allemands seraient en train de passer la Meuse entre Maestricht et Visé. Semblable indication, qui se révélera exacte quelques jours plus tard, est pour le moment prématurée. En outre, elle est malheureusement formulée en termes si imprécis, qu'elle évoque le loup du Guillot de la fable.

Elle est, en technique d'information militaire, le type du renseignement tendancieux, ayant l'air forgé de toutes pièces pour les besoins d'une cause, et tant que n'interviendront pas d'autres précisions, il paraît sage de n'en point faire état. Qu'on cesse donc de dire que le haut commandement français est resté sourd à tous les avertissements qui lui furent donnés ! Dans le flot de nouvelles qui lui parvenaient en ces émouvantes journées d'août 1914, combien s'appliquaient à des manœuvres ennemies n'ayant jamais germé que dans le cerveau surchauffé de ceux qui les transmettaient !...

Mais en dehors des renseignements spéciaux qui révèlent la pauvreté de l'organisation des services chargés de les recueillir, il est arrivé au G. Q. G. de Vitry-le-François, dans la journée du 15, l'annonce d'un événement qui influera sur la décision prise par Joffre d'envoyer la Ve armée dans l'entre Sambre et Meuse : c'est l'affaire de Dinant. En effet, dans l'après-midi, Franchet d'Espérey, commandant le Ier corps d'armée, rendait compte qu'il était attaqué à Dinant par un corps d'armée ennemi couvrant le glissement de troupes allemandes vers le nord-ouest, entre Namur et Liége. Ce glissement, aperçu par le corps de cavalerie Sordet, qui de ce fait estimait bientôt ne plus pouvoir se maintenir en rive droite de la Meuse, était bien réel ; il se produisait même depuis quelques jours. Au G. Q. G. on se montra sceptique. Par contre, on crut aux effectifs ennemis qu'indiquait Franchet d'Espérey et qui, pour le moins, étaient exagérés : ce n'était pas un corps d'armée qui attaquait Dinant, mais de la cavalerie seulement appuyée, comme à l'ordinaire, par de l'infanterie légère et de l'artillerie très mobile.

En soi, l'attaque constituait une indication précieuse. Elle révélait que l'ennemi cherchait à prendre pied en rive ouest de la Meuse, en aval de Givet. L'hypothèse Lanrezac se vérifiait. L'envoi de la Ve armée dans la région occupée par le Ier corps étant désormais justifié, ordre lui en fut transmis sur l'heure. Et c'est ainsi que l'Instruction particulière aux IVe, Ve armées et corps de cavalerie, établie le 15 août à 20 heures, précisait comme il suit les conditions d'exécution du mouvement, en même temps que la conception actuelle de la manœuvre adverse.

Joffre admet que le principal effort de l'ennemi semble se porter, par son aile droite, au nord de Givet. C'est tout à fait conforme à ce que pense Lanrezac. Il admet encore qu'un autre groupement de forces paraît marcher sur le front Sedan-Montmédy-Damvillers; c'était sa manière de voir antérieure ; elle n'a pas changé ; d'ailleurs, elle est exacte.

La Ve armée se portera donc dans la région de Marienbourg ou Philippeville et, « de concert avec l'armée anglaise et les forces belges », elle agira contre l'ennemi du nord. Ici, Joffre envisage très nettement la collaboration intime de ces trois groupes de forces, Ve armée, Anglais et Belges. Mais les Belges — il en a parlé avec Lanrezac la veille — sont bien faibles et, qui plus est, déprimés; les Anglais ne seront pas en situation de combattre avant plusieurs jours. Ce « concert » à établir est-il à cette heure autre chose qu'un désir platonique? Il vaudrait cependant la peine qu'on s'employât à le réaliser : tractations à entreprendre, zones de marche et de stationnement à répartir ; missions à donner ; surtout commandement d'ensemble à prévoir... toutes questions essentielles que l'on néglige. Pourquoi?... Difficultés à vaincre? Ou bien méconnaissance des nécessités de la guerre? Ou simplement oubli? Nul ne saurait le dire qui n'a pas vécu ces heures dans l'intimité de notre haut commandement. A la réflexion, pouvait-on organiser à l'aube du conflit ce qui ne se fera qu'à la fin, sous l'aiguillon de l'impérieuse nécessité? Était-il seulement possible de concevoir un commandement international de groupe d'armées du nord? Les demi-mesures auxquelles on se limitera ne tarderont pas à se révéler insuffisantes sur le champ de bataille.

Pour l'instant, Joffre a d'ailleurs un souci matériel qui l'absorbe davantage : c'est d'assurer la continuité de son front. La Ve armée s'éloignant de la IVe, il faut boucher le trou qui va se créer entre les deux : un corps d'armée de la Ve (le 11e) et les deux divisions de réserve de cette armée (52e et 60e) resteront, celui-là dans la région sud-ouest de Sedan, celles-ci à la défense de la ligne de la Meuse, le tout rattaché à la IVe armée dont la mission consistera à s'établir face au nord-est, pivotant sur sa droite, de manière à pouvoir déboucher du front Sedan-Montmédy, en direction générale de

Neufchâteau. La 4e division de cavalerie qui explore sur le front de la Chiers est également rattachée à la IVe armée.

Ainsi appauvrie quand elle va s'éloigner, la Ve armée a besoin de renforts. On lui rattache le corps de cavalerie et le groupe de divisions Valabrègue. Et comme cela ne suffit pas, qu'il importe de lui maintenir ses cinq corps, ordre est donné de prévoir l'embarquement du 18e corps dans la région de Toul, pour être transporté vers Maubeuge. Ce 18e corps qui, dans le plan XVII, faisait partie de la IIe armée, avait été mis par Joffre en réserve à sa disposition. Son transport, prévu à partir du 17 août, sera terminé le 20.

Toujours la même insuffisance de nos services de renseignements, doublée par un art diabolique de dissimuler chez l'ennemi, fait que la journée du 16 août n'apporte aucun éclaircissement sensible à la situation. Les nouvelles reçues semblent pencher en faveur de l'hypothèse qui prédomine au G. Q. G. : attaque par les deux Luxembourg, belge et grand-duché, et rien de très sérieux en rive gauche de la Meuse. Les Belges eux-mêmes déclarent qu'il n'y a pas d'infanterie ennemie au nord de la Meuse, ce qu'il faut entendre ainsi : il n'est pas exact que des masses d'infanterie aient passé le fleuve au nord de Liége, et il n'y a en rive gauche qu'une seule brigade qui se trouve le 16 au soir à Tongres. La Ve armée signale qu'une force importante de cavalerie ayant passé entre Florre et Hermalle (nord-est de Huy) marche vers l'ouest dans la direction de Wavre. Et Joffre de conclure avec toute les apparences de raison : voilà une cavalerie ennemie qui, après avoir recherché notre aile gauche, dégage sur la rive droite le front des infanteries qui vont arriver au contact.

Les autres renseignements sur l'arrivée constante de grosses forces en arrière de la ligne Liége-Maestricht-Sittard-Venloo, sur la présence de masses compactes dans la région de Liége, ou de groupements moins sérieux dans la zone Saint-With-Gouvy-Houffalize-Marche et la zone Malmédy-Stavelot-Trois-Ponts-Barvaux-Condroz n'infirment aucunement cette déduction. L'aviation ne voit rien de plus que la veille dans la région Longuyon-Luxembourg-Arlon-Tintigny-Montmédy.

Le 16, Joffre complète la préparation de sa nouvelle manœuvre conçue la veille. — Et d'abord, accroître les sûretés défen-

sives. A l'extrême gauche, la panique de Bruxelles gagne Lille : on enverra deux nouvelles divisions prélevées sur les divisions territoriales des Alpes ; le général d'Amade qui les commande à Lyon viendra avec elles à Arras, où il sera chargé de réaliser le barrage imaginé depuis plusieurs jours. A la IVe armée, qui a entendu parler de mouvement en avant dans la direction de Neufchâteau et se montre impatiente de marcher, on recommande d'organiser défensivement le front sur lequel elle attendra l'ordre d'offensive, cherchant à s'y dissimuler de son mieux d'après les méthodes dont use l'adversaire. A la Ve armée, autorisation de faire sauter les ponts sur la Meuse entre Charleville et Givet ; même faculté en aval de Givet est accordée par le gouvernement belge.

Ces précautions d'attente une fois ordonnées ou prises, rien n'empêche de préparer la manœuvre à forme offensive toujours désirée et à laquelle on voudrait donner le point d'application le plus opportun. Pour que notre masse de gauche possède la cohésion indispensable, nous avons déjà dit qu'il faudrait amalgamer Lanrezac, Belges et Anglais sous un commandement unique. Mais il n'y faut pas songer ; alors, on louvoiera, cherchant à réaliser dans les faits ce qui ne peut être au préalable établi. La mission de liaison attribuée au corps de cavalerie Sordet, on y reviendra avec plus d'insistance ; on invitera celui-ci à se porter entre Eghezée et Tirlemont, avec mission principale de prendre le contact des troupes belges de forteresse qui occupent Namur et de celles de campagne qui sont à Louvain et à Tirlemont. Il se montrera à elles, leur enverra ses renseignements... Ceci fait et après seulement, il arrêtera la cavalerie allemande qui chercherait à pousser vers l'ouest.

En ce qui concerne les Anglais, Joffre met Lanrezac au courant de ce qu'ils vont faire. Il l'était déjà puisque dans la tranche du plan XVII constituant le dossier de la Ve armée, un dossier annexe se rapportait à la concentration de l'armée anglaise. Pour plus de sûreté, Joffre l'avise de la zone dans laquelle s'opèrent les débarquements anglais ainsi que des dates de préparation des éléments combattants. Par ailleurs, French déclare qu'il ne sera prêt à se porter en avant que le 21 août au matin.

Ayant fait le possible au point de vue cohésion, Joffre passe à la manœuvre proprement dite. A la masse allemande qui descend à travers les Luxembourg, il opposera ses IIIe et IVe armées organisées à cet effet. La double mission dont était chargée l'armée Castelnau en Lorraine ayant montré la difficulté qu'il y avait pour une armée d'attaquer sur un point et simultanément de couvrir face à un autre, on évitera de commettre la même erreur avec la IIIe armée. Le rôle de celle-ci, d'après le plan XVII, était, on s'en souvient, strictement défensif face à Metz. Puisqu'on lui donne à présent une tâche offensive, Joffre crée le groupement spécial P. Durand, qui la dégagera de préoccupations défensives et lui permettra de se consacrer exclusivement à l'attaque. Ce groupement P. Durand, composé de divisions de réserve, investira le front sud-ouest de Metz et, subsidiairement, arrêtera sur les positions des Hauts de Meuse toute tentative de l'ennemi visant dans cette région la rupture de notre front. La IIIe armée s'établira alors sur le front Jametz-Étain, face au nord-est, prête à déboucher en direction de Longwy avec six divisions. Quant à la IVe armée, toujours piaffante, Joffre l'invite à attendre de pouvoir être appuyée par les armées voisines ; il lui conseille de ne partir qu'à bon escient, sur un ennemi dûment reconnu et précisé.

L'état au 16 août de la pensée du général en chef se trouve on ne peut mieux exposé dans une Note qu'il adresse ce jour-là au commandant en chef de. forces anglaises.

Joffre indique en commençant ce qu'il sait de son adversaire : « L'ennemi semble porter son effort principal sur son aile droite et son centre : d'une part au nord de Givet, d'autre part sur le front Sedan-Montmédy-Damvillers. — Au sud de Metz, il paraît garder une attitude défensive. » C'est contre le groupe ennemi du nord de Givet qu'agira Lanrezac de concert avec l'armée anglaise et les forces belges. Contre le groupe ennemi du centre, ce ne seront plus les IVe et Ve armées qui agiront désormais, mais bien les IVe et IIIe, l'armée de Langle (IVe) prenant l'aile gauche dans l'attaque où, selon le projet du 8 août, elle tenait la droite.

Le début de l'opération n'est plus prévu que pour le 21, puisque les Anglais ne seront prêts qu'à cette date : on sait

combien Joffre est partisan du principe « agir toutes forces réunies ».

La forme de la manœuvre ne peut encore être précisée. Toutefois, Joffre envisage pour la Ve armée soit un mouvement droit au nord, soit un mouvement infléchi vers l'est. Dans le premier cas, prévoit-il que sa Ve armée franchirait la Sambre? Oui, sans aucun doute, puisque, dans ce cas, l'armée anglaise portée elle-même au nord de la Sambre dans la région Rouveroy-Harmignies, en mesure de marcher dans la direction générale de Nivelles, se trouverait *à la gauche* de la Ve armée. C'est donc que Joffre admet, de la part de l'ennemi, la possibilité d'un mouvement sur Bruxelles? Il semble que oui ; mais en marchant sur la capitale belge, les Allemands ont-ils l'intention de se rabattre ensuite vers la frontière française, ou veulent-ils simplement repousser l'armée belge toujours groupée dans le quadrilatère Louvain-Wavre-Perwez, Tirlemont? Joffre songe plus probablement à la manœuvre de rabattement, car il suggère au maréchal French de demander au roi Léopold, tout en couvrant Bruxelles et Anvers, d'agir en toutes circonstances *sur le flanc extérieur* des forces allemandes et *à revers* au besoin.

Ainsi, dès la journée de 16 août, Joffre prépare son opération d'aile gauche dans les conditions à peu près définitives où il sera en mesure de l'exécuter. Encore indécis sur les projets de son adversaire, il examine les diverses hypothèses, sans omettre celle d'un mouvement orienté sur Bruxelles, mouvement auquel Lanrezac lui-même n'a pas encore fait la moindre allusion. Mais, ainsi que l'a dit Joffre à French, sait-on quels événements peuvent surgir d'ici le 21 août?...

Le 17, sans doute à la réception de la Note ci-dessus, French déclare à Joffre que ce n'est pas le 21 août, mais le 24 que son armée entrera en opérations. Un tel retard, alors qu'à chaque instant la crise décisive peut se déchaîner, est d'autant plus regrettable que les Belges à leur tour sont sur le point de se réfugier dans Anvers. Malgré leur succès de Haelen, le 12, ils hésitent à attendre le choc des forces allemandes qu'ils voient grossir devant eux chaque jour. Les dernières défenses de Liége sont vaincues ; le gouvernement parle

de quitter la capitale : il faudrait éviter que les troupes suivent cet exode...

Fait bizarre, tandis que le haut commandement belge témoigne d'une appréhension que les événements prochains ne tarderont pas à justifier, certains éléments français d'information au contact des Belges font preuve, au contraire, d'un optimisme qu'ils s'efforcent d'insuffler à nos alliés, mais qu'ils expriment également à Joffre avec une insistance plus qu'inutile, disons le mot, dangereuse. C'est ainsi qu'à la faveur de quelques indices locaux révélés ce 17 août, on prête aux Allemands postés devant les Belges des intentions marquées d'un apparent souci de défense. En réalité, personne ne réussit à obtenir des précisions un peu étendues. Le pont de Huy, rétabli dans la nuit du 15 au 16, livrerait passage à des troupes allemandes. Mais de quelles troupes s'agit-il?...

Le précieux renseignement recueilli par le 1er corps d'un pilote allemand abattu à l'ouest de Dinant et donnant la composition exacte de l'armée von Bülow, avec ses quatre corps actifs, ses trois corps de réserve, son Q. G. installé à Liége, ne trahit rien des projets ultérieurs : il donne à réfléchir à Lanrezac qui se demande comment avec ses seules forces il va pouvoir faire face à un ennemi aussi nombreux. Maintenant qu'il a décollé de la IVe armée, il est inquiet pour sa droite ; il la croit menacée, au point que Joffre l'actionne, lui déclare qu'il faut tenir, que l'on prendra l'offensive quand on connaîtra le mouvement des corps allemands et que ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il faudrait se résoudre à abandonner la ligne actuelle. — Lanrezac aurait-il donc déjà manifesté l'intention de se replier?...

A bon droit, Joffre estime que le terrain ne doit être cédé que sous la poussée effective de l'ennemi. Et en attendant que cette poussée se produise, rien n'empêche de méditer sur la manière de lui tenir tête. Une fois de plus, Joffre remet sa manœuvre sur le chantier et le 18 au matin, il adresse à ses chefs d'armée de gauche, aux Anglais et aux Belges, le résultat de son examen.

Comme le 16, l'hypothèse des deux masses ennemies reste admise ; leur total s'élève à treize ou quinze corps d'armée. La masse d'aile droite comprendrait sept ou huit corps d'armée

et quatre divisions de cavalerie ; la masse du centre, entre Bastogne et Thionville, six à sept corps et deux ou trois divisions de cavalerie. Les armées Ruffey et de Langle (IIIe et IVe) seront opposées à cette masse du centre ; rien n'est changé pour elles dans les missions et directions initiales d'offensive déjà connues. En ce qui concerne la masse d'aile droite, on se trouve toujours en présence des deux mêmes suppositions ; mais l'avis donné le 16 à French d'une marche éventuelle des Franco-Anglais vers le nord, est à présent mieux expliqué :

Le groupement ennemi du nord, marchant par les deux rives de la Meuse, peut chercher à passer entre Givet et Bruxelles, et même accentuer encore davantage son mouvement vers le nord. Dans cette éventualité, la Ve armée française et le corps de cavalerie qui lui est rattaché, opérant en complète liaison avec les armées anglaise et belge, s'opposeraient directement à ce mouvement, en cherchant à déborder l'ennemi par le nord. L'armée belge et le corps de cavalerie seraient tout placés pour cette action débordante.

Pendant ce temps, nos armées du centre (IIIe et IVe) attaqueraient tout d'abord le groupement central ennemi pour le mettre hors de cause. Ce résultat obtenu, la majeure partie de la IVe armée marcherait immédiatement sur le flanc gauche du groupement ennemi du nord.

On ne peut qu'admirer, à notre avis, une conception de manœuvre aussi judicieusement moulée sur la science brutale de l'enveloppement allemand. Mais cette conception suppose *a priori* que, sans parler des armées françaises, Belges et Anglais traiteront cette directive à la façon d'un ordre impératif, et en outre qu'ils n'abandonneront pas volontairement la partie ou qu'ils seront réunis en temps opportun...

Si clairement qu'il ait eu l'intuition de la manœuvre débordante, Joffre persiste à croire que l'ennemi commettrait une imprudence en se séparant de la sorte pour entreprendre une vaste randonnée à travers la Belgique. N'oublions pas qu'il ignore les effectifs totaux réunis par son adversaire. Aussi en revient-il toujours à l'hypothèse qu'il juge la plus vraisemblable :

L'ennemi peut n'engager au nord de la Meuse qu'une fraction de son groupement d'aile droite. Pendant que son groupement central

s'engagerait de front contre nos IIIe et IVe armées, l'autre partie de son groupement nord, laissée au sud de la Meuse, pourrait chercher à attaquer le flanc gauche de notre IVe armée.

Dans cette deuxième hypothèse, la Ve armée laissant aux armées anglaise et belge la mission de combattre les forces allemandes au nord de la Sambre et de la Meuse, se rabattrait, par Namur et Givet, dans la direction générale de Marche ou Saint-Hubert. En vue de cette deuxième éventualité, il conviendrait d'organiser une forte tête de pont à l'est de Givet, sur une ligne qui pourrait être marquée par Falmagne, Finnevaux, Beauraing, bois de Sevry.

Le groupe de divisions de réserve de la Ve armée pourrait, en totalité ou en partie, agir avec l'armée anglaise au nord de la Meuse.

On ne peut donc pas dire que Joffre n'a pas eu — assez à temps pour y faire face — une compréhension bien nette de la situation. Pouvait-il faire davantage? Eût-il été plus sage de pousser dès à présent la Ve armée au delà de la Sambre? On se borne ici à poser la question, observant que le soin de consolider les Belges pouvait inciter à le faire ; celui d'attendre les Anglais conseillait le contraire.

Quant à Lanrezac, sur la foi de son 1er corps, il continuait à éprouver des appréhensions peut-être exagérées au sujet de son aile droite. Cette unité, après avoir beaucoup insisté sur l'affaire de Dinant, signalait chaque jour des préparatifs nouveaux d'attaque sur la Meuse qui n'étaient jamais suivis d'exécution. Ainsi le 19 au petit jour, elle se déclarait fortement attaquée, attaque qu'il fallait bien démentir quelques heures plus tard. Cette nervosité persistante ne pouvait que mettre Lanrezac en un fâcheux état de réceptivité, au moment où le calme lui allait être si nécessaire. Là réside peut-être l'une des causes les plus sérieuses de l'échec de notre manœuvre à Charleroi...

C'est le 19 août que le plan allemand nous est enfin révélé. Le mouvement général débordant n'est plus cette fois exclusivement signalé par les Belges ; nos pilotes aériens voient les colonnes en marche ; sur tout le front, l'ennemi grouillant est repéré ; il se hâte vers l'ouest, à travers Meuse et Belgique. — Les divisions d'armée belges, après avoir abandonné la Gette et esquissé un semblant d'arrêt sur la Dyle,

découvrent la capitale. — Simultanément, en Lorraine, la progression des Ire et IIe armées, lente depuis le début, se trouve arrêtée. Dubail évente des menaces d'attaque sur son flanc droit mal couvert par l'armée d'Alsace qui n'a pu que réoccuper Mulhouse.

La période aiguë est désormais ouverte.

(La fin prochainement.)

***

FRONTALIERS

(1917)

OU L'ON N'ENTRE PAS DANS LE SUJET

Les enfants qui, sitôt la neige gelée, glissent sur leurs skis des fermes montagnardes aux écoles des vallées, et remontent au soir, leurs gibecières chargées des « commissions » maternelles, ne retrouvent plus comme autrefois le père ou les grands frères, attablés sous la lampe, au cœur de la maison. Les hommes ne sont plus là, dos voûté, poil rêche, taillant le pain contre leur poitrine, le couteau oblique en leurs mains, leurs pacifiques mains ouvrières, toujours chaudes d'avoir, depuis l'aube, serré le manche des outils.

Nul d'entre eux pour attacher les sonnailles aux cous des bêtes, quand, à l'automne naissant, se fête le premier soir qu'on les mène *en champs*, pour la pâture nocturne. Personne pour ciseler le raisin ou vendanger les grappes; pour ouvrir les vannes qui précipitent les eaux sur l'aube lente du moulin ; pour tendre les nasses à travers les joncs des marais ; pour presser le cidre ou le poiré, ensacher les châtaignes, emblaver la terre, s'asseoir derrière le gros cheval sur la sellette métallique des machines qui couchent les épis en grinçant. Il y a des vides, souvent éternels, dans les demeures les plus isolées.

Ces absences y sont l'unique signe de la guerre. Elles hormis, dans cette fin du Jura français, tout est semblable sous les

cieux. Les saisons y font leur travail auquel collaborent, avec les pauvres moyens paysans, toujours les mêmes depuis la vie primitive, les femmes, les écoliers et les quelques hommes en marge du devoir militaire.

Le père Couture est de ceux-là. Au bordage du « Haut-Mont », entre bois et pacages, il continue de traire ses vaches, de creuser son sillon à l'automne, de tresser des corbeilles sous l'hiver, et de faucher trois fois l'année ses prairies du beau temps.

Marc, son aîné, est demeuré aussi.

Marc est un sédentaire ; il a pour métier de dégrossir les pierres précieuses alors qu'elles sont encore brutes, encore toutes ternes et comme obscurcies de leur millénaire attente souterraine. Une proche fin de jour a interrompu son travail et l'attire sur le seuil. Les mains aux poches, ébouriffé, il traverse la large terrasse où la maison prend pied, trapue, arc-boutée au roc, planquée sous le toit dont l'aile dure la garde des rafales à cette altitude de nuages. Pour la troisième fois, depuis le carnage d'Europe, l'effervescent printemps alpestre a surgi en tumulte de dessous les nappes neigeuses, comme une avalanche fleurie. Le jeune homme s'étire et s'arrête sous le dais d'ombre d'un vieux châtaignier aux jeunes feuilles. D'autres, de ces grands êtres végétaux, étendent, par delà la clôture du Haut-Mont, les torsions de leurs branches surbaissées, basilique de feuillage aux vivantes travées, forêt romane qu'étouffe, plus loin, la dense légion des sapins germaniques. La cime est bien au-dessus encore, ronde et rase, tonsurée par les cisailles du vent. Engourdi d'avoir tout le jour, à son établi de bruteur, poli au tour de minuscules roses diamantines, le lapidaire regarde maintenant, de ses yeux aiguisés par la tension professionnelle, l'horizon sous le crépuscule.

La montagne est sous lui, un grand biais vert presque vertical dont la base se dérobe. Marc est comme suspendu dans l'espace ; la terrasse du Haut-Mont, c'est un balcon sur la vallée.

En bas, des lignes sinueuses d'arbres escortent les routes; entre elles croissent déjà les herbages odorants, butinés d'essaims ; des débris de paille jonchent leurs empierrements,

des bouses les éclaboussent, le purin y coule dans l'ornière ; mais elles tournent sous de beaux noyers, étroites et ombreuses comme des allées de parc. Il s'y ouvre, au lieu de pompeux parterres à grilles forgées, des cours de fermes ; mais des fontaines y chantent pour les bêtes et pour les passants. Souvent un ruisseau accompagne la route; il la suit quelques mètres et cause avec elle avant que d'une arche elle l'enjambe; parfois, de l'autre côté du ponceau, la conversation reprend jusqu'à ce qu'une pente contraire entraîne ailleurs la petite voix d'argent.

Marc connaît les hameaux et les gens de la plaine. Il sait quelles familles logent sous chacun des toits qu'il contemple, et quelles terres elles possèdent à la ronde; au cœur de chaque pré, il pourrait dresser l'image du maître, grave figure amicale, qu'un engin allemand renverse peut-être au même moment là-bas, dans la zone infernale où furent pareillement jadis des laboureurs sur leurs sillons.

L'air est si transparent que Marc distingue, à côté des habitations rustiques, les minuscules cités des abeilles ; certaines ont des abris tressés et coniques et sont comme une tribu sous ses huttes ; d'autres colonies, plus civilisées, travaillent en des chalets miniatures, et, sous leurs auvents multicolores, avant de repasser l'huis, bourdonnent par grappes épaisses, chaudes, gommées ainsi qu'un régime de dattes.

Un train qui manœuvre en gare de V..., et lance vers le clocher son nuage chimique, est pour cette journée le dernier de France ; ceux qui d'ici la nuit s'arrêteront encore à ces quais viendront de l'Helvétie. La limite des deux pays court toute proche au long d'une molle rivière herbue que Marc voit briller, par flaques, à travers les roseaux et les branches.

De sa place, il peut suivre toute une géographie frontière. Les rapines et les guerres, les politiques et les traités ont fait que depuis tel jour ancien, où des paraphes eurent séché sur une page, ce champ que voilà, pioché par une femme et des enfants, fut attribué à sa patrie, et que celui d'auprès, toujours cultivé par des hommes, fut dévolu à une autre nation. L'arbitraire est venu élever sur le sol sa fictive muraille, mais a-t-il différencié les êtres? La France déborde sa ceinture ; c'est une chose émouvante de la voir se continuer par delà

sa forme physique dans le langage et le cœur de ses voisins. Cependant, pour quelques kilomètres de plus ou de moins dans les conventions, voici toutes les conditions humaines changées !

Marc y songe-t-il? Tant de vivants destins décrétés il y a plus d'un siècle par des plénipotentiaires! De moins robustes que lui supportent à la même heure, avec l'ouragan des mitrailles, toutes les rafales des intempéries, mais ceux-là n'ont pas eu son enfance torturée d'opérations, et d'immobiles souffrances; leurs deux talons martelaient également le sol quand ils ont franchi le seuil des conseils de revision. Marc, ce jour-là peut-être, n'avait pas regretté de boiter.

Cette infirmité humiliait son père; lui, affiné par les méditations forcées, les lectures, le contact des médecins, entrevoyait un autre aspect du monde que celui de la force physique. Souffrir si tôt avait conféré quelque chose de grave, de presque noble à son adolescence; bien avant cette tare de la réforme, il avait dû se conforter d'être à part, trouver dans ses propres pensées sa consolation et, bien plus, offrir un visage riant aux compassions, un ingénieux dédain aux sarcasmes. Sa mère, la Fine, rude et passionnée, n'avait pas fait de lui un tendre. Trois années d'apprentissage à la ville ne l'ont pas épanoui ; il en est revenu toujours personnel et clos.

Depuis, quand a battu l'appel aux armes, Marc comprenant que le devoir militaire comporte autre chose que la vie de caserne, a pleuré sur sa condition.

Maintes fois, il a tenté de s'engager. Il est haut comme un cuirassier, ses bras sont forts, ses mains adroites, ses épaules solides, pourquoi les laisse-t-on inemployés? L'artillerie aurait un bon pointeur dans ce garçon sérieux, aux yeux petits, mais dont le froid regard est si dur, si sûr de sa visée ! L'aviation n'aurait pas de meilleur observateur : il est entraîné à voir les paysages de haut, dans le vent; son étroit visage se pencherait sur les contrées, perspicace, intelligent. Nul soleil ne peut le hâler d'avantage : son cou, nu à toutes les brises, ne sentira pas l'hiver soudain des altitudes ; il a déjà, dans ses pâles cheveux hérissés, un mouvement qui les renverse sur son front trop haut, comme le souffle d'une course.

Eugène, le fiancé de sa sœur, portait à sa dernière permis-

sion une croix de guerre au ruban constellé. Marc serait inhumain s'il ne l'enviait pas; mais la Jeanne pleure à chaque retard de courrier, à chaque annonce d'offensive, et si le père Couture admire Eugène, la Fine, elle, trouve qu'il suffit d'un homme au danger par famille.

C'est l'heure de l'abreuvoir. Marc entend monter un tumulte de cris, parce que, des étables ouvertes, on fait sortir les troupeaux qui gambadent éblouis, et, désaltérés, refusent de revenir à la chaude nuit des litières.

Aux fins de la vallée, le Léman grisoyant porte des voiles blanches et pourpres, et par delà ses eaux neutres, c'est de nouveau la France. Les hautes cimes de Savoie où, quand il s'est éveillé à l'aurore, habitaient les brumes, ont dans ce couchant une précision aiguë, des arêtes aussi fines sur le pâle azur, que, sur la laque bleue de la boîte où Marc vient de les enfermer pour la nuit, le biseau des pierres précieuses. Tout devient silence autour de lui. A ce degré de la montagne rien ne bruit qu'un souffle intermittent de brise déjà nocturne, ou le grand effort d'ailes d'un oiseau, qui prend son élan pour planer et retomber, oblique, vers quelque gîte tiède où dormir.

Voici qu'un chien maigre débuche et court à Marc fougueusement; derrière avancent deux chèvres hochant leurs barbes de philosophes, puis la Fine qui traîne à la longe un fagot mal fagoté, brinqueballant sur le sentier.

La mère et le fils sont à trop grande distance pour distinguer leurs faces, mais lorsqu'on se connaît tant, une silhouette, un son de voix, mettent l'être entier dans la pensée. Marc voit, comme s'il en était proche, le nez mince, les sourcils presque nuls, l'œil important de cette figure dont depuis vingt-cinq ans il n'a pas observé le vieillissement. Figure du moyen âge et de celui-ci, et de tous les siècles sans doute, figure des âmes qui ne s'expriment pas, dont la vie intérieure est trop enfoncée pour modeler la chair à son relief. La Fine sait à l'avance quelle bouderie va rembrunir Marc. Elle n'en crie pas moins :

— Hé! mon grand, il est tard, rentre-moi les moutons, dis, pour une fois!

Marc dégringole au verger, en contre-bas, où Couture a

parqué le bétail, mais son petit frère, ardent à tout travail qui n'est pas l'étude, le devance. Agile, il a saisi les cornes du bélier, et lutte avec lui, sa casquette perdue, étouffé de rires, mêlant ses cris heureux aux tristes bêlements de la horde. Marc, inutile, se jette à plat dans l'herbe, Gaspard suffit bien à la tâche et la mère saura les appeler pour la soupe.

Que le monde est beau à cet instant ! C'est la seconde saison que les Couture vivent dans cette solitude ; Marc, au sortir de son atelier, en éprouve chaque jour la grandeur. — On a eu de la chance : le Haut-Mont, c'est une résidence comme il n'y en a pas dans les plus riches pâturages vaudois. — Marc pense à l'étranger qui décida d'élever une ferme, là où croulait une pauvre bergerie d'été, et qui, la ferme bâtie, s'était voulu auprès un chalet à la mode du pays.

Le jeune homme n'a qu'à lever la tête pour voir l'énorme toiture, le balcon de bois où montent des rosiers. Ce logis est mort maintenant. Le Suédois (Marc sait qu'il s'appelait Stryberg, il n'est pas sûr de cette nationalité, mais l'habitude est de dire « le Suédois »), le Suédois est parti sans retour quelques heures avant la fin de juillet 1914. Il venait cacher là ses amours; on raconte qu'une rupture, un orage du cœur l'a emporté... Marc évoque la jeune femme qu'il aperçut souvent en robe blanche, élégante et pieds nus, et riant dans les herbes.

Une fois, il avait surpris une dispute. C'était aux temps de son apprentissage à Morez, qu'il paissait les moutons pendant ses vacances. Les Couture ne possédaient point de prés alors, il fallait guider les brebis aux vaines pâtures ; en les suivant, Marc était parvenu jusqu'au Haut-Mont et avait entendu le couple vociférer dans une langue inconnue. Inconnue ! Comme elle ressemblait à cet allemand dont se servent les Suisses et dont tout *frontalier*, en constants rapports avec leur pays bilingue, possède quelques notions. M. Stryberg avait des papiers en main, il s'était soudain tu en découvrant la présence de Marc, puis n'avait plus parlé que français.

Ce furtif incident, qui soudain occupe son souvenir, impose à Marc certaines pensées.

Est-ce bien une querelle d'amants qu'il a fait cesser ? Une autre passion que l'amour n'animait-elle pas l'étranger? Pour-

quoi avoir fait établir à tant de frais, avant toute construction, cette terrasse, large comme une esplanade, où l'on est au sec par le plus humide automne? Le sol a été égalisé, damé, dallé, comme il n'est nulle part ailleurs, et de ce promontoire, la contrée apparaît, — depuis l'Oberland jusqu'aux écumeuses portes du Rhône, des vertes dépressions lacustres jusqu'aux dômes du géant qui a toute l'Europe à ses pieds, — immense, bien au delà que ne porte la plus longue trajectoire d'un canon.

Marc a trouvé des cartes cochées de repères et zébrées d'itinéraires, dans un tiroir du chalet; il y a vu aussi des épures, des plans de la montagne, comme peut s'en tracer un alpiniste; des guides routiers de toute sorte étaient encore sur un rayon. Un automobiliste n'en a-t-il pas besoin sans cesse? M. Stryberg avait une si belle voiture : une A. L. A. C'est une marque italienne, mais c'est un brevet germanique. On avait juste commencé d'empierrer le chemin du Haut-Mont pour elle quand son propriétaire a disparu. Il courait la campagne avec, tantôt pressé, tantôt flâneur, et s'arrêtant alors volontiers pour causer avec les gens; il avait même emmené Marc jusqu'à Genève, un jour que celui-ci avait à y rapporter des diamants dégrossis par la Fine.

Un souffle passe et remue autour du jeune homme les plus hautes ombelles. Il entend monter des villages la voix du temps : les huit coups de l'heure qui s'égrènent cristallins des clochers et s'élargissent jusqu'à lui, rides sonores de l'espace. La grosse horloge scellée au mur de la ferme y fait écho. Un beau meuble, et dont sa mère est puérilement fière. Elle est en droit de l'être, elle que n'a point effarouchée la triste réputation du bordage. Quand le notaire du Suédois, en quête d'un locataire, est venu la trouver, il savait bien, parbleu, qu'elle serait la seule de tout le canton à comprendre les avantages qu'il offrait ; la seule à ne pas entendre la voix populaire supputant aux veillées : « C'est un vilain lieu, un bien pas clair qui doit porter malchance. »

Elle a vaincu les hésitations de Couture et réglé le bail. Marc pense : « On n'a jamais été si heureux. Et puis, « bruteur », c'est un bon métier; on est son maître! » Cette idée le remet inconsciemment debout et en marche, comme s'il apercevait une forme aimée et s'en allait la prendre par la main.

II

LE SUJET PARAIT DÉCIDÉMENT S'ÉLOIGNER

Au bas Mont, il y a tous les ruisseaux chantants, toutes les sources des pentes descendues se tailler des rives entre les fleurs des prairies. Et puis, c'est Orcières, le hameau aux toits de tuiles brunes, aux étables plus nombreuses que les logis, où cantonnent des gendarmes et les troupes auxiliaires des douanes. Les filles rient avec ces soldats le soir, autour des abreuvoirs où elles mènent les bestiaux, et Bernard Ibarnéguy fait souvent double corvée à condition d'être libre au crépuscule, quand passe l'Éléonore derrière les deux vaches de sa grand'mère.

Il est pourtant marié, Ibarnéguy. Des lettres lui viennent chaque semaine d'Hasparren où Innocente parle tout à la fois de la porcherie, de leurs enfants, des misères de sa vie et de sa grande peine d'être si loin de lui. Ne pourrait-il remplir près d'elle son devoir militaire? « Il y a bien de la contrebande par ici, toi, qu'on peut dire que t'as été élevé là dedans, et puis que tu les connais comme pas un tous les passages d'Espagne, quand ça ne serait-il que de la Rhune à bien passer Saint-Jean-Pied-de-Port; pourquoi qu'on t'a mis de faction sur cette frontière qui ne t'est de rien? »

Mais Bernard à présent connaît tant d'autres horizons que les cols pyrénéens !

En trois ans, il a, secteur après secteur, vécu dans tous les fossés de France, dormi dans les guitounes crayeuses de la Champagne et dans le limon des Flandres, dans les glaises de l'Aisne ou les rochers de l'Alsace. Il a vu une autre mer que celle qui écume aux plages de Gascogne et, après de durs cheminements sur les pistes de Serbie, il a contemplé aux blanches terrasses la lune méditerranéenne, coude à coude avec une belle fille de Corfou.

Les plaintes d'Innocente ne sont plus pour lui ce qu'elles furent jadis, quand le vaguemestre ouvrait son sac avant la montée en ligne, quand plus tard une infirmière, avec

laquelle il correspond encore, lui lisait les nouvelles toutes drues du pays après sa première grande blessure.

En ces temps, dans la nouveauté orageuse de la guerre, Ibarnéguy s'était découvert d'inconnues puissances d'amour et aussi de réflexions. Innocente avait tenu dans son cœur une place qu'elle n'y avait jamais occupée à ce point, qu'aucun être n'y avait eue encore.

Autrefois il lui semblait vivre en attendant quelque chose de meilleur que sa condition ; précipité dans la sordide horreur des tranchées, tapi aux lisières mêmes du néant, toute son ancienne existence non appréciée lui était apparue lointaine et magnifique en des fonds bleus de paradis. Il avait alors aimé Innocente, non seulement à cause de son jeune désir inapaisé. mais aussi pour elle-même ; parce que cette petite paysanne avait des façons à elle dont le souvenir lui mouillait les cils, parce qu'elle lui avait donné des fils, parce qu'encore il l'avait souvent rudoyée et que la mémoire de ses miséricordes amoureuses l'attendrissaient, parce qu'ainsi en songeant à leurs effusions il se l'identifiait, et qu'enfin pleurant sur elle, il s'adorait lui-même inconsciemment, de ses forces les plus profondes multipliées par le péril.

Il s'affligeait d'avoir méconnu son lot ; comment avait-il pu tenir le bonheur sous son poing et n'y pas mordre? Il y hennissait alors ainsi qu'un poulain vendu à l'écurie natale. Ah! pouvoir revenir un jour et se dispenser toutes les joies négligées! S'il avait la fortune de revoir la paix, il n'attacherait de prix qu'aux douces choses du cœur. Une nuit d'attaque, il s'était dit dans les secondes suraiguës qui précèdent l'heure H :

« Si j'en sors, faudra qu'on s'aime comme si on devait tous mourir demain ! »

Maintenant, versé dans cette arme auxiliaire aux peu belliqueuses fonctions de surveillance, il ne songe plus à la mort; il n'est plus dominé par son passé. S'il en sent encore les liens, il ne le voit plus comme dans le danger, lorsqu'il se dresse, immense projection en arrière de l'être, plus grande et plus précieuse que lui. Maintenant c'est trop long d'attendre le retour. Éléonore est sans doute moins jolie que sa femme, elle est si différente, qu'en quelque sorte ce n'est pas spolier Innocente que de s'intéresser à cette jeune

fille si séduisante et si réservée tout ensemble, qu'on ne sait si on osera lui parler ou seulement lui faire un salut plus poli que galant.

Or voici que l'Éléonore a disparu d'Orcières; la grand'mère est à l'hôpital ; l'abandonnée a été recueillie ailleurs par des parents.

Un matin qu'Ibarnéguy bâillait au pont frontière de Chabenne, en regardant bâiller de l'autre côté un douanier suisse, la jeune fille est survenue dans son dos.

Quelle surprise !

Ibarnéguy a tiraillé sa veste sous le ceinturon. Il a le menton bleu entre ses pattes de lapin, la cravate molle ; bien qu'il se sache un ovale pur, des yeux ardents et des narines si vives qu'elles ont l'air d'avoir un regard, il se sent engoncé, courtaud, devant l'éclatante enfant qui a pour élégance sa sveltesse et le soin extrême de sa tenue.

Quel dommage qu'elle le retrouve si négligé, la figure pas même barbifiée, sous l'étroit béret basque ! Ses « spargates » — la dixième paire peut-être qu'Innocente a pu lui envoyer — sont toutes noircies et effilochées.

— C'est moi, le gendarme, qui ai l'air d'un contrebandier, — observe-t-il pour s'excuser.

— Eh, que non pas, — répond l'Éléonore, avec la modulation indigène où la voix en quelques mots passe par les plus divers diapasons, — que non pas, monsieur Bernard, vous êtes fait comme un poilu.

Ibarnéguy caresse sa petite moustache noire dont le soleil violace la soie. Il a, lui, un chaud accent un peu rugueux, et parfois il se mord les lèvres, comme lorsque, adolescent, la « quistéra » bien emmanchée, il guettait les bondissements de la pelote sur les frontons crépis de lumière.

— Mademoiselle Éléonore est donc encore au pays?

Mais oui, au Haut-Mont. L'oncle et la tante Couture l'ont recueillie, son cousin Marc lui enseigne à « bruter ». Elle ne sort de la zone que pour aller voir une amie malade.

— Tout de même, si c'est mignard et frais, — murmure Ibarnéguy en la regardant s'éloigner, — si ça sait se trousser !

Éléonore ne vous a pas de ces chapeaux du dimanche qui relèvent du nez et ne tiennent pas en selle sur le chignon ;

elle vient d'apparaître plus gracieuse encore qu'au village où elle se montrait en bouvière, tête nue, du foin bleu mêlé aux copeaux volants de ses mèches. Bernard a admiré la fine capeline de paille souple qui lui jetait de l'ombre au visage et faisait danser l'air autour de son sourire. A-t-elle l'œil noir ou vert? Il ne sait plus. Il a remarqué son cou nu, haut, rond, ambré, comme ces colonnes d'Ionie pénétrées d'anciens soleils qu'il contemplait l'an dernier entre des matelots, et cette main de princesse qu'elle lui a tendue, longue, si vite retirée.

Elle s'en est allée très droite, un peu raide sur ses nerveuses chevilles, preste et les pieds amusés de talonner la route.

Ibarnéguy continue d'y rêver en bourrant une pipe anglaise qui ne l'a pas quitté depuis l'Yser.

— Quelles paupières aussi, de vrais cils d'Andalouse !...

Le garde-frontière revoit souvent l'Éléonore désormais.

Qu'il soit à ce pont de Chabenne, au long des marais, de la rivière ou de la voie du chemin de fer, c'est toujours au poste qu'il occupe que passe l'itinéraire de la jeune fille. Parfois, en fraude, quand le lieu s'y prête, il l'accompagne de quelques pas sur le territoire interdit pour prolonger un instant l'entretien.

Il lui a vu peu à peu des toilettes de dame et pense que ces recherches coquettes, ce progressif luxe sont à son intention. Lui-même a osé acheter et offrir une ombrelle, sous quoi les regards de l'Éléonore s'attendrissent.

Elle survient dans la chaleur, quand le sol est aussi poudreux qu'un chemin du Guipuzcoa, et le Basque qui, dans les solitudes de l'attente, mêle ses impatiences et ses nostalgies, lui dit alors que sa chair est lisse comme une pomme d'amour et sa lèvre plus rouge que la fleur du grenadier. Mais toujours contenue, elle chasse les compliments d'une plainte sur la température ou sur les inquiétudes que lui donne la santé de son amie, et disparaît.

Ibarnéguy sait qu'elle rentre au soir en wagon, et voudrait bien aller la chercher à la station de V...; il lui porterait ses paquets au moins à mi-route ; mais l'Éléonore l'en dissuade parce que Marc a parfois la même attention, — et que déjà elle préfère qu'ils ne se connaissent pas.

III

EST-ON DANS LE SUJET ?

Cent chemins mènent au Haut-Mont : ceux que tracent en pleine flore les bêtes pacageantes, ceux que frayent les bûcherons et le schl ttage, ceux que creusent les orages et les fontes, tous les ravinements des eaux, tous les éboul's des versants, tous les raccourc's dont usent les paysans pour aller cult ver leurs lop ns épars. Il y a aussi la route : l'ébauche de chaussée entrepr se par Stryberg et qui, effondrée au passage des chars à bœufs, monte du calvaire d'Orcières vers quelques maisons avant d'accentuer sa rampe et de soulever ses bourrelets d'orn ères, de prés en prés, de boqueteaux en châta gneraies, jusqu'au bordage du Suédo s. C'est par là que prend l'Éléonore les jours de boue, à cause de ses fines chaussures.

Marc vient souvent l'attendre à la lisière des dernières bâtisses, près de la villa Bel-Air, où Baron, un ancien voisin, tient une pension de famille fort achalandée depuis quelque temps.

La Fine a envié un moment ce négoce fructueux et facile. Une tonnelle et des limonades pour les ind gènes qu'on entend du samedi au mardi regagner leur gîte, la flûte rust que aux lèvres, sous le rêve alcool que et nocturne. De petites tables à la paysanne, bien servies, pour les buveurs de thé qui viennent en promenade de V... chercher les contradictoires pla sirs du calme champêtre et des five-o'clock. Quelques chambres propres pour les baigneurs modestes, impuissants à payer les prix de la ville d'eaux. C'est un gain aisé, vite acquis; que n'y a-t-elle songé avant l'ingénieux Baron ! Elle en médit pour compensation : les hôtes qu'il loge depuis plusieurs mois déjà sont douteux et exercent sûrement un vilain métier. Souvent elle prêche la méfiance à sa nièce, mais Éléonore, en dépit de la préoccupation avec laquelle sa tante lui a conseillé : « Prends garde ; ces gens auront tôt fait de te remarquer, passe donc par les vieilles carrières », se refuse à ce détour,

et rejoint son cousin, persuadée qu'elle n'a pas été vue, dans une jeune futaie qui jouxte le jardin en espalier de la villa Bel-Air.

« Voilà le bonheur qui m'arrive », s'était dit Marc, quand sa mère eut décidé d'hospitaliser l'orpheline.

La Fine a toujours tout ordonné pour lui. Taciturne, elle domine la famille par son autorité faite d'actif silence, d'entreprises méditées et toujours efficaces. Un soir qu'on discutait de la venue d'Éléonore, son regard s'était fixé sur Marc, et soudain il avait compris, découvert, que du plus loin Éléonore occupait son cœur et que sa mère, avant lui, le savait.

— L'Éléonore, il faut que tu gagnes ta vie, mon petit, Marc t'apprendra son métier, — avait décidé la Fine dès que la jeune fille fut installée au Haut-Mont.

Ainsi les deux jeunes gens passent-ils de longs jours seuls et côte à côte. Mais l'élève ne se laisse toucher les mains que juste ce qu'il faut pour que son maître la guide. Quand il vient se pencher sur elle afin de surveiller les progrès et que son haleine soulève ses cheveux, elle ne permet pas que les viriles lèvres agacées écrasent un baiser sur sa nuque.

Marc est surpris dans sa quiétude ; il ne doute pas d'émouvoir sa cousine, d'indicibles indices l'ont bouleversé d'une certitude délicieuse ; mais toujours l'idylle s'arrête aux effusions.

Éléonore est étrange; tantôt son humeur participe à la passivité des Couture, tantôt sa gaîté a l'âge de Gaspard et de la lumière du matin sur la prairie ; solitaire elle est ténébreuse; avec Marc toute grâce, tout enjouement; et pourtant lorsqu'il la croit prête aux abandons, bien à lui, la voici évasive, ou pire, contractée. Il ignore quels débats intérieurs l'agitent et, pensant qu'elle s'interroge encore et veut confier au temps la maturité de leurs amours, il se garde de la contraindre.

Entre la tante et la nièce, existe il ne sait quelle alliance sur laquelle il médite parfois; mais n'est-il pas le souci le plus important de sa mère? Pourquoi ne pas la laisser faire et attendre? Cependant, il semble que celle-ci ait voulu res-

treindre leur intimité; la Jeanne est sur une injonction maternelle venue occuper le troisième tour de l'atelier, et ses seuls instants de tête-à-tête ne sont plus qu'aux soirs où il descend chercher la jeune fille, dans leurs ascensions du retour.

— Pourquoi maman la laisse-t-elle s'en aller ainsi toutes les semaines? — se demande Marc, assis dans la mousse, perplexe mais impatient de voir l'Éléonore débarquer à la prochaine seconde, toute animée par le voyage. Il est tourmenté, et surpris de l'être : sans doute la Fine a de bonnes raisons pour maintenir les relations d'Éléonore et de son amie Maria Uphi, mais ne voit-elle pas pourtant combien sont pénibles à Marc ces déplacements dont il ne partage pas les plaisirs? Il voudrait oser représenter à sa mère que l'Éléonore est trop jeune pour pouvoir les quitter sans surveillance, il redoute qu'elle soit distraite de lui, et comme elle surgit de l'ombre, il la questionne, il cherche son visage sous la lune pour s'assurer de sa franchise.

Qu'a-t-elle fait tout ce jour?

— On s'est retrouvées à Coppet.

— Est-ce que la Maria était seule?

— Que tu es curieux, Marco ! La Maria n'avait pas pu emmener son mari, ce pauvre Joseph, on a trop de travail dans la bijouterie, tu comprends; il y avait seulement un vieux bonhomme et Zélie, tu sais, la sœur de Maria, celle qui est établie à Zurich; elle est venue déjeuner avec nous. Alors après, on a été ensemble reconduire la Zélie jusqu'à Lausanne.

— Et ce bonhomme, qu'est-ce que c'est?

— Le père Ulrich, un bricoleur assommant, mais bon à connaître. Maria compte sur lui pour bien des choses, et puis quelquefois il remplace son mari, et comme cela Joseph peut se promener avec elle.

Marc sursaute et remarque avec ironie :

— Mais quand Joseph n'est pas libre, c'est avec Ulrich qu'elle circule?

Éléonore rit dans la nuit d'un cœur clair comme l'eau qui, au bord du chemin, saute de roche en roche sous un rayon lunaire.

Si Marc voyait Ulrich ! Il est ainsi qu'un oncle pour les jeunes femmes. C'est presque un vieillard, aussi grison déjà que le père Couture.

Elle en parle longtemps et trouve des détails bouffons, de comiques péripéties qui égayent son compagnon. Stimulée par ces quelques heures d'indépendance, peut-être aussi par la belle collation que lui a offerte Ulrich ou davantage encore par une autre cause inavouée, elle s'exprime avec une facilité nouvelle qui l'enchante elle-même et dont Marc est tout étourdi.

Il s'était persuadé qu'elle était allée à Genève, et, comme à d'autres fois, l'idée qu'elle errait dans cette ville surpeuplée d'internés et de cosmopolites avait opprimé sa journée. Est-ce jamais le danger qu'on se représente qui est le redoutable? Il se retrouve déchargé, confiant, auprès d'elle. Leur couple va, caressé d'une brise lente, toute chargée de parfums et qui, tiède comme une haleine, n'est peut-être que la respiration dans la nuit des grands arbres sous quoi ils achèvent de monter. Déjà le chien a éventé leur pas et déchire d'aboiements les échos. Marc pousse le vantail pour laisser passer l'Éléonore au-devant de qui s'en vient la Fine en balançant un falot et, tandis qu'elles s'embrassent toutes deux, Marc, comme d'un coup d'épaule, rejette ses alarmes et s'affirme joyeusement à lui-même :

— Sûrement elle ne me cache rien.

IV

DU NOUVEAU

Chez les Couture, on gémit. Par toute la terre agricole les populations ont les mêmes doléances : cherté de la vie et maigres rendements des travaux où s'usent les forces. Marc, sur ses émoluments ouvriers, verse une redevance à ses parents; Couture la trouve bien chétive, sa femme et lui ne suffisent pas aux besoins du domaine, et la Jeanne, jalouse des prérogatives qu'on consent à l'Éléonore, parle de s'engager à V..., pour la saison, ainsi que le faisait son fiancé avant la guerre.

Une mauvaise période est intervenue, versant les avoines frêles encore sous le poids de la pluie, d'une pluie basse, où

il n'y a guère de distance entre le sol et les nuages qui l'arrosent.

La famille confinée à la maison s'est peut-être trop fréquentée. L'autorité avisée de la Fine a seule pu maintenir l'union. Depuis qu'un après-midi maussade, sous le bruit des vitres cinglées, elle a répondu aux grognements de Couture : « Tais-toi donc, ça arrive qu'on gagne le gros lot ; sais-tu pas si j'ai mon idée ! » la Jeanne a commencé de rêver billets de loterie, et chances miraculeuses ; l'Éléonore, morose, est passée à la plus communicative alacrité, et l'atelier, où Gaspard est venu se réfugier près des grands, chante jusqu'à la nuit de voix jeunes et riantes.

Une bourrasque d'aurore a dispersé hors de vue l'aérien continent des nuées, puis un franc jour d'août est venu durcir ses épaisseurs d'azur sur les linéaments déchiquetés des Alpes.

Et voici que dans l'après-midi, une nonchalante baigneuse en excursion est entrée demander une tasse de lait.

V... est une triste villégiature. Sous les vieux arbres de son parc une ombre de crypte coule des branches aux âmes. Quel contraste à cligner des yeux, cette pleine lumière du Haut-Mont, éblouissant d'espace ; il n'y a pas de palace dans une pareille situation ; et quel solide confort dans la rusticité ; comme tout est propre, bien agencé, plaisant !

Couture a introduit la visiteuse dans la ferme. Il lui a montré la grande salle carrelée où l'on cuisine et mange. Un escalier de bois blond y a son départ et mène aux chambres à coucher ; les embrasures à mi-hauteur s'achèvent en sièges pris dans l'épaisseur murale, elles ont au nord des carreaux en cul de bouteille accolés à la mode du pays ; le jour qui les parcourt verse une lumière glauque aux parois chaulées où se déchire une chromo, déjà surannée, de Joffre, que Marc a collée là, après la Marne.

Madame Lise Vianes s'étonne de trouver réelle une paysannerie aussi savoureuse. Tout est neuf, mais semblable au plus pittoresque ancien. L'atelier de lapidaire où on la laisse pénétrer la surprend davantage encore, et ses exclamations admiratives ne laissent pas que de flatter les Couture. La grande baie qui éclaire l'établi, la cheminée archaïque, les boiseries

où s'encastrent une bibliothèque et le divan, évoquent un intérieur scandinave : c'est un décor d'Ibsen, la maison de Brand avec les cimes sur la ligne d'horizon, et le Léman, là-bas, comme un fiord d'été.

La promeneuse voudrait ne plus redescendre jamais. Le déracinement de la vie d'hôtel, le traitement, cela endolorit les malades. On leur fait valoir qu'ils souffrent pour un bien ultérieur, mais le véritable apaisement serait la pureté pastorale de cette hauteur où, déjà, ce que l'on respire ce n'est plus de l'air, mais du ciel.

— Hé que oui, il fait bon vivre chez nous, quant à ça ! Tenez, madame, c'est un monsieur, peut-être bien encore plus riche que vous, qui a construit cette belle bâtisse. Seulement, il n'était pas Français, lui. C'est drôle, hein? que les étrangers soient toujours cousus d'or; il doit pourtant y avoir de la misère chez eux comme partout !

Et le père Couture continue, se louant d'avoir affermé le Haut-Mont, grâce à l'intelligente volonté de sa femme, se plaignant des difficultés de l'exploitation, et, au gré de la Fine, parlant beaucoup trop du légendaire Suédois.

Elle eût préféré qu'il s'abstînt. Le mauvais renom de leur propriétaire, bien qu'elle ait passé outre, ne lui est pas indifférent ; pourtant, ce jour-là, avec un oiseau de passage, elle ne prévoit pas de désagréables conséquences et prend soudain plaisir à agrémenter le récit de Couture.

Une singulière attraction l'induit à décrire le chalet ; quoiqu'elle redoute ce qu'elle espère, elle s'y lance ; ce matin encore, à table, on parlait des profits de Baron. La Jeanne disait qu'on ferait bien d'exploiter le logement inoccupé; Marc opposait à ce projet l'ennui d'être envahi d'intrus, et la Fine l'approuvait, parce qu'elle jugeait meilleur de conserver leur solitude, mais madame Vianes a dissipé ses préventions. Couture n'a guère eu besoin d'insister pour lui faire chercher les clés et ouvrir, sur leur balcon, les portes-fenêtres que M. Stryberg a fait faire doubles pour son appartement particulier.

Tout de suite, la visiteuse a eu envie de s'installer au chalet.

— Je suis une sauvage, — déclare-t-elle en riant ; — une

chambre où dormir, et la libre nature tout le jour, c'est là ce qu'il me faut. Les pauvres nerfs ont à se détordre de telles tensions en cette atroce époque ! Vous autres...

Elle les félicite d'habiter loin des villes, leur décrit ses journées, haletantes de courrier en courrier : « Pensez donc, mon mari est au Chemin des Dames ! » Elle les apitoie sur sa position d'abandonnée, l'énervante durée de son isolement. Auprès d'eux, elle aurait un peu, dans un milieu si sympathique, l'illusion d'un foyer.

Elle s'exprime ainsi longtemps, et Couture suit avec peine l'incohérence charmante de tant de phrases : il ouvrirait volontiers sa maison comme son cœur à cette délicieuse éprouvée ; mais le voyant près de céder gratuitement, la Fine impose un gros prix, si vite accepté, que, ne sachant trop si elle doit se réjouir ou craindre d'avoir une pensionnaire, elle trouve du moins un sûr motif de mauvaise humeur à ne pas avoir demandé davantage.

V

QU'Y A-T-IL AU HAUT-MONT QU'UN HOTE DE PLUS ?

Le lendemain, on a attelé le bœuf au long char étroit qui déjà a rentré le premier regain, et, comme la Fine ne veut point que Marc paraisse à V... dans une situation subalterne, c'est le père qui s'en est allé jusqu'à l'hôtel chercher madame Vianes et ses bagages.

Dès midi, elle a insisté pour prendre ses repas avec les Couture ; elle ne veut les gêner en rien. Affable et discrète, elle sait vivre en commun sans empiéter sur autrui. On la voit entrer dans l'atelier, partir en promenades parfois prolongées fort tard, ou demeurer dans les alentours, toujours occupée soit d'une aquarelle, soit d'une lecture. Sa présence, après bien des jours, n'a produit encore que des modifications confuses et presque insensibles.

Voici cependant que Marc est moins contrarié par les pérégrinations de sa cousine ; à peine, quand une fugue s'annonce, a-t-il le temps de ressentir ses anciennes angoisses ;

qu'elle ait lieu, il trouve un goût de revanche à passer près de la citadine les heures que l'Éléonore dépense dans une ville, loin de lui.

Madame Vianes a pris coutume de venir s'asseoir après souper au balcon sur la vallée, et d'entraîner ses hôtes devant le spectacle chaque soir renouvelé du crépuscule. Entre les deux jeunes filles, groupe pâle dans le clair-obscur, elle écoute commenter le paysage, se fait nommer les cimes les plus fameuses. Puis la conversation s'approfondit des choses aux êtres ; dans la grave mansuétude de l'été et de l'heure sur un tel lieu, madame Lise sait inciter chacun à exprimer, si peu soit-il, une part de lui-même.

Marc aime cet instant où les paroles sont plus aisées et plus audacieuses, où il peut aussi, sans être vu, demeurer à ne regarder que la jeune femme. Dans les dernières réfractions que renvoient les hautes neiges alpestres au mur du Jura, elle n'est plus qu'une ombre précieuse, presque irréelle ; mais il l'entend et se représente les mots sur sa bouche, charmante dès qu'elle s'anime et dont les lèvres closes ont une dureté qui l'a parfois surpris. Elle est si menue, si légère, qu'il pourrait la porter dans ses bras comme une brebis ; et pourtant, quelle force elle a révélée l'autre jour en aidant à désembourber le char ! la robuste Jeanne n'a certes pas des muscles aussi puissants, elle peinait davantage; et madame Lise lui a dit avec un petit air glorieux :

— Nous autres les Parisiens, on est propre à tout faire, voyez-vous.

Sur sa cheminée elle a exposé, entre un flacon d'odeur et la pendule, une photographie d'elle-même que la Jeanne, chargée de son service, est venue indiscrètement promener dans l'atelier.

— Voilà une robe comme il t'en faut, à toi, — a-t-elle lancé, sarcastique, à l'Éléonore.

C'est une toilette d'apparat : madame Vianes gagne là en stature toute l'importance d'une traîne allongée à ses pieds, les épaules nues se redressent et tendent la faible gorge, elle est de face et ne laisse pas voir comme elle a le visage avancé sur le cou. Son menton aigu et volontaire s'adoucit dans un effacement propice, les pommettes jouent un demi-

sourire, les larges yeux opalescents n'ont pas impressionné la plaque presque décolorée, ils n'ont d'accent que dans les seules prunelles fixes, épointées, et dénaturent toute la physionomie.

— Oh ! fais voir, — a crié l'Éléonore ; elle se pencha attentivement, puis conclut : — Tout de même, elle ne se ressemble pas !

— C'est qu'elle est comme ça aussi — remarqua la Jeanne, — t'as donc pas fait attention, il y a des moments qu'elle change comme si c'était une autre qui vienne sous sa peau. Regarde si elle est coiffée !

Les fins cheveux trop ondulés cachent les oreilles, remontés en bouclettes au sommet de la tête, ils lui donnent un volume démesuré. Une ferronnière heureusement garde l'étroitesse des tempes et souligne, aux confins du front un peu bas, cinq pointes d'épis bien dessinés.

— Quel luxe ! c'est du grand monde, hein, Marc?

Marc aborde chaque jour une personne si parfaitement simple, qu'il n'a jamais eu à supputer d'elle à lui de différence sociale. Blouse de toile claire, jupe courte, la chevelure roulée qu'agrafe un seul peigne, elle a moins de recherches qu'Éléonore ; c'est elle-même avec tout l'inconnu qu'elle recèle, tout le respect qu'elle impose, qui anime et contient les élans du jeune homme. La Jeanne vient d'ouvrir un abîme.

— Je parie qu'elle se teint. L'Éléonore et moi on est blondes, mais pas comme ça. C'est peut-être bien une actrice !

Si sa sœur pouvait dire vrai ! Marc sans doute aurait plus de facilités auprès d'une actrice que de la belle dame décolletée dont il voudrait ne pas avoir connu l'image.

Madame Lise est tout particulièrement gracieuse avec Éléonore qui a d'abord été bien aise de l'intéresser, de l'entendre dire, par exemple, à la Fine :

— Vous avez raison de gâter votre nièce, madame Couture, on voit assez qu'elle le mérite, et puis, il faut toujours une privilégiée dans une famille : sa chance attire celle des autres dans son rayonnement.

— C'est juste ce que je me dis pour Marc, — avait approuvé la Fine ; — surtout faudrait pas que la Jeanne entende des réflexions comme ça, — poursuivit-elle, — c'est jaloux d'un rien ces petites filles-là.

Plus tard, l'Éléonore a ressenti une gêne, de l'inquiétude mal définie. Autant qu'elle le peut, elle s'interpose entre Marc et la jeune femme. Un incident a tourné à l'acrimonie à cause d'elle. Gaspard ne se doutait guère qu'il le provoquait lorsque, ayant remis son courrier à madame Vianes, il est venu annoncer tout faraud dans l'atelier :

— Il y a un paquet recommandé pour toi, l'Éléonore, faudra que tu descendes à V..., on n'a pas voulu me le délivrer à la poste.

Ce pauvre petit fait a amorcé une grosse querelle. Marc veut se renseigner sur ce paquet : trop d'autres sont déjà venus d'une façon semblable ; que contiennent-ils donc de précieux qu'ils voyagent ainsi coûteusement ? Qui donc les expédie ?

Éléonore allègue qu'il vaut mieux prendre des assurances en ces temps où le système postal a des défaillances.....

— Je ne fais pas de cachotterie, tu verras : ce sont des bas que j'attends, un joli cadeau que m'offre la Maria parce qu'elle a pu profiter d'un solde extraordinaire à Lyon.

— Mais tout de même !

— Tu reçois bien aussi des envois cachetés, que tu vas chercher au bureau de poste ; est-ce que je te questionne sur eux? Et la mère, elle en touche comme toi !

— Tout ce qui m'arrive, c'est pour mon travail : des diamants bruts ou de la poudre de « bore », tu le sais bien.

Il poursuit, s'étonnant des colifichets qu'on lui voit sans qu'on sache d'où elle les tient, de cette abondance de colis dont il ignore les provenances et qu'elle n'ouvre jamais devant lui.

— Finis donc, Marc, tu me vexes à la fin !

Marc n'a pas eu l'intention de peiner la jeune fille, il ne saurait expliquer comment l'irritation douloureuse que lui donnèrent si souvent les absences d'Éléonore vient de s'envenimer en dispute.

Elle, qui l'a pressenti plus indifférent ces derniers temps, s'indigne de ce rapprochement par le soupçon et l'amertume ; puisqu'il a croisé le fer elle en joue, après s'être mise en parade, elle riposte furieusement.

On s'est dit de part et d'autre de vilaines choses.

Éléonore dans son emportement n'a pas craint de dresser

madame Vianes entre eux : sait-on qui elle est, ce qu'elle fait? N'est-elle donc au Haut-Mont que pour séduire un jeune homme? Il a pour elle toutes les indulgences, et pourtant elle circule aussi dans la zone, peut-être même va-t-elle en Suisse ? Marc n'est-t-il pas plus en droit de s'en inquiéter que de l'Éléonore?

Marc a d'abord réagi contre ces apostrophes, il s'est défendu, il a accusé Éléonore d'être ingrate et de méconnaître la sympathie que madame Vianes leur témoigne à tous, et à elle Éléonore spécialement; mais il a trop d'honnêteté pour ne pas apercevoir ce qu'il y a de vérité sentimentale dans les plaintes qu'il entend ; son cœur partagé et toujours aimant s'émeut; bientôt il ne sent plus dans la colère de l'Éléonore qu'une vertu amoureuse, et comme elle s'attendrit, il sait lui faire comprendre qu'ils se sont retrouvés.

Divisés tout à l'heure, voici que s'est renoué leur tacite accord. Au lendemain, Éléonore a pu présenter à Marc une boîte ouverte au fond de quoi gisait une douzaine de bas ajourés et multicolores. Ils les ont examinés, palpés, admirés tous deux avec un peu de taquinerie et beaucoup de gaîté cordiale. Ils ont même été ensemble les faire apprécier par madame Lise.

Cependant, au jour suivant, l'Éléonore est partie de nouveau pour Genève.

VI

INTERMÈDE

Madame Vianes a rencontré sur les pentes Adélaïde.

Adélaïde, c'est l'épouvantail en marche; il semble qu'elle passe à travers les cultures pour en faire fuir toute la maraude animale, pillages ailés des oiseaux et braconnes des bêtes fourrées. Elle a dû perdre à jamais, un jour de bourrasque, le chapeau traditionnel de ses congénères; ses raides mèches grises pendent sur sa face sillonnée de rides terreuses, de rainures, où les intempéries et le hâle ont agglutiné les pous-

sières à la peau ; et sous la loque que gonflent ses hanches, des jambes nues, caricaturales, s'enfoncent dans des brodequins d'homme dépareillés.

C'est une qui a un long passé de malchanceuse, un humble orgueil et mille ressources secrètes.

Tout village a son excentrique, son vieux ou sa vieille, tombé en marge de la vie et qui finit d'exister, mi-sorcier, mi-mendiant, dans une irrégularité souriante.

Adélaïde radote avec une emphase têtue : tous ceux qu'elle aborde doivent savoir qu'elle fut jadis cuisinière dans les « plus hauts hôtels », sur des cimes inconnues ou célèbres dont l'altitude est selon son jugement la plus considérable référence.

Maintenant, avec un panier, des récipients étranges et quelques réserves de chiffons qui pourront à l'occasion lui permettre de rapporter une exceptionnelle provende, elle va récolter des simples, des escargots dont chaque coquille pleine lui est payée deux sous, des bolées de « mûrons » arrachés aux ronces où elle égratigne ses mains pourtant coriaces, et surtout des champignons dont elle croque, tout crus, des spécimens qu'elle seule ose affronter.

Adélaïde explique, goguenarde, à madame Lise :

— J'cueille les mousserons ; j'les connais ; y en a d'autres qui sont bons, mais les gens y z'en veulent point, y craignent pour leur vie, hé, hé, leur belle vie ! Nous mourrons tous, ma petite dame.

Un long monologue a suivi ; Adélaïde aime philosopher et signifier qu'elle se moque de toute chose : cesser d'être ne lui fait pas peur, non plus que de bricoler vaillamment pour se suffire. Au reste, la terre est belle et le monde est bon à la ronde ; pouvait-elle espérer une si douce vieillesse après avoir eu « un si grand malheur » !

— ?...

La pauvresse sordide baisse le front et confie dans un murmure :

— J'veux pas qu'on le sache, mais je suis divorcée, voyez-vous.

Madame Lise a voulu acquérir la pannerée pleine d'Adélaïde.

— J'peux pas, c'est tout promis aux messieurs de chez

Baron, des messieurs bien comme il faut et qui n'ont pas peur. C'est pas qu'ils sont trop aimés dans le pays, non, mais moi j'ai pas à m'en plaindre, et puis à chacun son métier, s'pas ?

Madame Lise interroge en vain Adélaïde : ces messieurs sont des officiers en mission, c'est tout ce qu'elle peut en dire. Il y a M. Antoine qui a la médaille, et M. Robert ; il est lieutenant tout comme l'autre mais pas si fier, il a des enfants bien mignards et leur maman est très polie, tandis que M. Antoine, il a bien une femme, mais on ne sait pas s'il est marié ; justement il lui faut descendre à la villa Bel-Air. Une autre fois si la dame veut, Adélaïde ira lui porter des champignons, mais où loge-t-elle ?

— Au Haut-Mont.

Madame Vianes voit-elle comme Adélaïde la considère avant de lui dire après un petit silence :

— Ah ! chez les Couture ! C'est donc vous leur dame? Eh bien, demandez à Marc qu'il aille aux champignons avec vous, il s'y entend assez, ça lui passera le temps un jour que l'Éléonore se promènera Dieu sait où !

C'est ainsi qu'un tendre après-midi où l'on doute si c'est déjà le soir précoce qui fraîchit l'espace ou l'automne qui vaporise ses premières buées, madame Lise est à errer par le mont avec les enfants Couture poussant des cris qui vont jusqu'aux clameurs de l'hallali courant, à chaque cryptogame qu'ils découvrent.

Marc s'en tient prudemment à quelques espèces comestibles éprouvées, avec lesquelles il assure qu'aucun risque n'est possible. Madame Lise, dont c'est assez la manière de jeter au hasard des : « non, c'est inouï, — enfin, expliquez-moi, — alors, vous croyez ! » a la partie belle dans cette circonstance.

— Vous allez me faire manger ça, cette pourriture verte et nacarat au lait rouge?

Marc élève la coupe charnue et la hume avec une dévotion gaîment affectée :

— Un lactaire délicieux ! Une merveille !

— Ah ! Marc, vous voulez me tuer, combien d'heures aurai-je encore à vivre après le dîner? Tu vois, Gaspard, ton frère nous empoisonne tous ce soir !

Gaspard a sa petite figure ronde toute amusée :

— Eh que non, madame Lise, j'ai l'expérience aussi moi, je ne me trompe jamais.

Il tend sa corbeille déjà remplie à Marc, et madame Vianes se penche sur elle, frôlant la moustache du jeune homme.

— Oh! ces livides petites ombrelles, ce n'est tout de même pas une nourriture?

— Vous verrez, vous verrez ; ce sont des « couamelles » regardez, elles semblent poudrées à frimas, le dôme du Gouter, si pur aujourd'hui avec sa peau de neige fraîche tombée, n'est pas plus blanc, pas plus immaculé !

— Oui, regardez ce beau nuage là-bas, — ajoute Gaspard, — il ne mousse point si clair.

La Jeanne intervient :

— Ne les écoutez pas, madame Lise, une fois cuites, c'est de l'élastique qu'on a sous la dent.

— Tenez, — poursuit Marc, — voici des « marasmes d'Oréade », est-il une fleur qui ait un nom si joli?

La Jeanne proteste encore :

— Laisse donc, marasme d'Oréade, où prends-tu ça? On dit toujours des « faux mousserons »!

Et madame Vianes, s'appuyant sur elle, arguë :

— Na, Gaspard, Marc, vous voyez bien que c'est faux!

Marc est si heureux de connaître quelque chose qu'une Parisienne ignore ! il voudrait forcer son admiration :

— Ces volubilis noirs, si bons qu'on les qualifie de « truffes des pauvres », vous allez sauter, madame Lise, nous autres on les appelle aussi « Trompettes des Morts ».

— Pouah, quelle horreur !

— Venez avec moi, je vous ferai voir mieux.

Marc, par un à-pic difficile qui lui vaut l'agrément de soutenir les pas de la jeune femme, conduit madame Vianes sous un concile de vieux chênes, place d'élection parmi les boqueteaux et les prés environnants, où le sol semble plus noble, plus substantiel. L'herbe rase continue la vive émeraude des mousses, plus loin, entre des roches émiettées, des bruyères refleuries pavoisent la pente.

— C'est ici le pays du « cèpe »!

La Jeanne et Gaspard, qui prétendaient prendre au plus court, sont encore dans « les hauts », à se débattre aux ronces des prunelliers. Marc se hâte de cueillir les « bolets » qui abondent ; les grands « beurrés » aux chapeaux penchants sous la maturité, les hauts « scabers » coiffés de noir ou de rouge, et la reine de la race, la « tête de nègre » trapue, au pied blond, évasé comme un bouchon de champagne.

Mais madame Vianes se désintéresse de cette chasse ; elle s'est assise, et Marc ne songe plus qu'à venir auprès d'elle qui mâchonne une tige.

— Alors, c'est la douane là-bas, ce grand toit derrière trois peupliers d'Italie? — lui demande-t-elle, le bras pointé dans la direction. — Comme c'est près, cette Suisse où les hommes meurent dans leur lit !

— A moins de deux mille mètres...

Madame Lise n'est jamais lasse de questionner, Marc n'est jamais las de lui répondre. Une fois de plus, ils revisent ensemble l'horizon : celui des cimes qui, ce même matin, après une absence de bien des jours dans les nuées, ont réapparu toutes modelées à neuf par les avalanches, celui de la plaine, où Ibarnéguy attend sa relève en songeant à l'Éléonore.

De gros cumulus brassent la lumière et dirigent sur Genève un fuseau de soleil si violent que les fenêtres de ses maisons semblent flamber.

— Voilà le paradis d'Éléonore; il ne vous tente donc pas, Marc, que vous n'y allez jamais?

Marc répond galamment qu'il préfère demeurer dans la compagnie de madame Lise. Mais elle insiste sur ces allées et venues de la jeune fille qu'elle ne s'explique pas, et Marc qui les a tant déplorées lorsqu'elles ne lui procuraient pas, comme maintenant, des intimités charmantes, expose les raisons par quoi, plus ou moins, il se rassurait.

— C'est maman qui a arrangé ça.

— Comment, votre mère, pas possible ! Racontez-moi ?

— La Maria est une petite fille d'Orcières, une camarade d'enfance à nous, qui a épousé un garçon dans la bijouterie ; maman voudrait qu'il nous donnât plus tard une succursale à V... pendant la saison, c'est surtout pour cela que ma cousine doit fréquenter beaucoup la Maria.

Madame Vianes trouve le projet ingénieux :

— Comment s'appelle-t-il, ce grand bijoutier?

— Joseph Uphi : ce n'est pas lui le patron, mais il est très influent dans la maison, l'une des premières de Genève, rue Tour-Maîtresse, tout près du Molard.

— Et vous ne croyez pas que vous devriez, vous aussi, vous lier davantage avec Joseph Uphi?

— Je ne le connais même pas ! C'est une affaire d'amitié entre l'Éléonore et la Maria : maman dit qu'il vaut mieux que je ne m'en mêle pas.

Madame Lise s'est détournée d'on ne sait quelle contemplation pour regarder Marc en plein visage :

— Madame Couture a raison, Marc ; laissez faire.

Le jeune lapidaire est troublé de la réticence qu'il pressent dans ces paroles. Derrière elles une pensée se masque qui, sans doute, lui est favorable : n'est-ce pas pour que Marc soit tout à elle que madame Vianes vient d'écarter de lui l'Éléonore ? Il cherche à obtenir quelque autre bon indice et déclare :

— L'Éléonore et moi on n'a pas d'engagements, on n'est pas fiancés seulement. D'ailleurs, vous le savez bien, madame Lise, ce n'est pas à elle que je pense...

Si souvent madame Vianes a interposé entre eux la jeune fille, va-t-elle cette fois la laisser dans la marge où Marc vient de la jeter? Pendant une longue seconde, il est tout certain que l'Éléonore n'a dans son cœur qu'une part d'intérêt familial, et que seule y compte cette étrangère, insaisissable et captieuse. Il attend d'elle le mot déterminant, l'invisible clé qui peut ouvrir l'écluse des grandes effusions, mais madame Vianes. avec toujours son détestable procédé de laisser en suspens toute pensée et tout sentiment, réplique :

— Vous êtes un enfant, mon petit Marc : si Éléonore s'occupait d'un autre que vous, mesurez un peu combien vous en seriez jaloux?

Et comme une pièce qui saute dans la main et dont l'avers, qui vient de recevoir la clarté, retombe à la nuit collé contre la paume, tandis que tout le revers qui est la vraie face s'éclaire, l'empreinte de madame Vianes dans le cœur de Marc s'obscurcit, et l'image de l'Éléonore y rayonne ardente.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, madame Lise, — demande-t-il, repris par ses anciens soupçons et tout entier possédé d'inquiétudes, — est-ce qu'il y a quelque chose, est-ce que vous supposez quelque chose?

Détestable cycle, incapacité d'une âme neuve qui ne sait ni se connaître ni choisir. Marc souffre de douter d'Éléonore, en même temps qu'il appréhende d'avoir perdu tout avantage auprès de madame Vianes ; ne vient-il pas de révéler sa double passion, et sa seule chance n'était-elle pas de l'attendrir par une dévotion exclusive?

Comme madame Lise est déconcertante! Elle ne voulait donc que l'éprouver ? Marc a compris qu'il était joué, lorsqu'elle a dit pour l'apaiser :

— Mais ne vous affolez pas, voyons, que voulez-vous que je suspecte et qu'il y ait? Je voulais simplement savoir combien vous seriez ému...

VII

HORS DU HAUT-MONT

Au petit poste de planches, planté sur la rive, Ibarnéguy use sa vie.

Voir la basse rivière coucher les herbes des berges tant d'heures après tant d'heures ! Il connaît individuellement toutes les pierres où glisse le torrent translucide que spontanément il appelle le gave, parce qu'aussi là-bas, près de sa maison, il y a un courant couché dans une prairie. Pourtant, si les pensées s'envolaient de l'esprit comme des pollens à la brise, ce ne sont que des images de l'Éléonore que ces eaux, glauques ou dorées selon l'heure, entraîneraient du front penché d'Ibarnéguy jusqu'au Léman où elles se perdent entre les fleurs des jardins.

L'Éléonore peut-elle comprendre quelle mélancolie passionnée elle alimente dans cette âme solitaire? Bernard, qui a une place dans sa vanité et dans ses soucis, n'en a aucune dans son cœur.

Comme une nef orientée au vent propice, Éléonore au Haut-Mont est toujours en direction de Marc ; aussi remplie de son influence que les voiles des souffles qu'elles captent. Hors de là, ce sont les amusements de l'escale. Cependant que le ménage Uphi lui offre les plaisirs tapageurs et bousculés que le marin rencontre aux relâches, l'Éléonore demeure ainsi que, dans les ports, les grandes vergues aux toiles carguées, mais inclinées toujours par la dernière risée.

Sans doute, les compliments du garde-frontière confirment la belle opinion qu'elle a d'elle-même et la multiplient, mais elle ne lui en sait aucun gré. Elle a surtout été troublée, troublée à en frissonner, d'un étrange regard qu'elle sent monter de dangereuses profondeurs. Marc en a eu un semblable certain soir... Elle voudrait ne pas se rappeler qu'elle l'a vu aussi, ce regard, — et repoussant, — aux yeux sans cils du père Ulrich.

Bernard l'importune : elle s'est aperçue après coup qu'elle lui avait trop parlé de Marc et de madame Vianes. Il abuse d'indélicates suggestions et la contraint à des doutes qui abîment ses jours de congé. Les entêtées questions d'Ibarnéguy au sujet de Marc ont amené cette situation. Il était si interrogant, si avide de connaître les rapports des deux cousins et d'instinct si hostile à Marc, que l'Éléonore, comme un cerf qui protège la harde, a mêlé les traces. Ensuite, elle a à maintes reprises éprouvé l'agrément de s'épancher. Ibarnéguy a des baumes pour les émois jaloux, des vulnéraires pour les ressentiments et des bras prêts à s'ouvrir pour consommer des représailles, si on voulait.

Le seul fait grave, où il devrait s'achopper et qu'il ignore, est qu'il n'intéresse pas la jeune fille. Cette fois, elle était si allègre et pressée, qu'il en a senti quelque soupçon ; pourtant, quelle autre raison qu'un besoin de le retrouver aurait-elle de s'en aller à pied et de toujours lui faire savoir le lieu et la date de son passage? Bernard se réconforte avec cette preuve irréfutable qu'on n'offre pas d'aussi continuelles rencontres à un indifférent.

Que ne peut-il la suivre ! Où va-t-elle?

Son amie Maria, qui ne peut plausiblement pas être toujours malade et dont elle a annoncé la convalescence au soldat,

doit, lui a-t-elle raconté ce jour-là, l'attendre à Céligny : une petite lieue à marcher avant l'auberge du rendez-vous. L'Éléonore se rit à elle-même de sa malice : elle ne se savait pas si habilement sournoise.

Que de ressources dans l'être une nécessité suscite ! L'Éléonore est convaincue qu'une autre serait moins adroite à sa place. Singulier mérite quand il est si aisé de duper! La route monte après la douane de Chabenne ; au premier carrefour on n'est plus vu du bas-fond de la frontière. Éléonore s'assure d'un coup d'œil qu'elle n'est point surveillée et délibérément, sans avoir besoin de consulter l'indicateur sur son poteau de bois, peint vert et blanc aux couleurs du canton de Vaud, s'engage dans le chemin le plus à sa droite.

Qui le saura? C'est une tout autre direction que Céligny où elle va ordinairement prendre le train, mais par exception Ulrich a offert de venir la chercher en auto : — bientôt il n'y aura plus d'essence en Suisse pour le tourisme, le vieil homme a voulu s'octroyer une dernière excursion avec ses petites amies.

L'Éléonore est de belle humeur. Le chemin de fer, ses insécurités d'horaires, ses attentes aux stations, les compagnons de hasard la fatiguent ; elle n'y est jamais sans préoccupations. Aujourd'hui sera facile et charmant.

— Les bas sont-ils bien arrivés ? —a demandé la Maria après le cérémonial des bonjours.

— Hé que oui, serais-je venue autrement !

— Ah ! mademoiselle Éléonore, voilà une réponse qui n'est pas gentille; voulez-vous donc qu'il n'y ait que les affaires entre nous? croyez-vous qu'on n'irait pas au bout du monde rien que pour le plaisir de vous voir?

Ulrich tente ainsi à chaque occasion, bien inutilement, de faire le gracieux. Il donne ordre d'arrêter la voiture à Versoix et invite à prendre des rafraîchissements dans un bouchon en bordure du lac.

Le site, à fleur de l'eau, sous des tilleuls en quinconces, offre une douceur surannée qu'outragent les gros rires d'Ulrich. Éléonore, accoudée au balustre, admire le côtre de course qu'un adolescent, pipe au bec et demi-nu, manœuvre seul avec une nonchalance étudiée. D'autres jeu-

nesses sportives se dorent le torse dans des skifs ou des périssoires, quelques-unes nagent le « crawl », la tête noyée et le poing battant rapide dans sa propre écume, et surtout des barques passent, des barques qui portent chacune dans leurs flancs étroits et vernis un couple isolé, libre d'être tout à lui-même dans ces longues heures matinales et cette lumière chaude comme un jour d'Italie.

L'Éléonore est entraînée à rêver une vie oisive et langoureuse. Si Marc y consentait, avec le pécule qu'elle est en train d'amasser, ils iraient plus tard s'établir à Genève, et le dimanche, ils loueraient un bateau pour eux deux. Ah, si elle pouvait une fois être allongée sur des coussins à l'arrière, comme cette dame en blanc, là-bas, et que ce fût au clair de lune !

Ses compagnons interrompent les belles chimères ; Ulrich doit faire une course urgente avant midi au faubourg de Grange-Canal, avec la Zélie ; Maria, fatiguée, qui serait volontiers demeurée au repos, plaisante sa sœur toujours agitée, toujours itinérante. On a, avec l'auto, été la quérir à la gare de Lausanne avant de retrouver l'Éléonore au passage, sur le chemin du retour, et maintenant Zélie annonce son intention de repartir par l'express de deux heures !

— Tu es bien pressée de revoir tes Boches !

Sans autre arrière-pensée, l'Éléonore songe à ces promiscuités de la Suisse, à ce Zurich alémanique où retournera Zélie, à ce train qui chaque jour quitte des régions toutes françaises et va, par une brève transition, se raccorder en si peu d'heures aux grands convois traînant des foules ennemies à travers les terres d'empire !

Il faut reprendre la route, l'asphalte bitumé, sans poussière, mais noir sous les ombrages des grands parcs qu'il traverse, avant de devenir un boulevard et de se diviser en rues entre les bâtisses de Cornavin.

La Maria a promis d'emmener l'Éléonore au cinéma en matinée. Déposées toutes deux en ville par Ulrich, elles s'informent du programme le plus attrayant et flânent à la Corraterie, rue du Rhône, coudoyées par des passants issus de toutes les races. Autrefois les indigènes s'en allaient endosser l'habit du roi en France ou en Prusse. Quelque tradition

en est demeurée chez ceux de leurs descendants qui prennent encore du service dans la marine des États-Unis et viennent promener en congé, dans l'immobile tempête des Alpes, un large pantalon à la mexicaine, une clownesque coiffure de toile blanche ; mais par un étrange contraste, c'est maintenant l'habit des autres nations que portent, parmi ce peuple aux atavismes endormis, les exilés des innombrables patries en guerre.

L'Éléonore est accoutumée à ce spectacle ; elle ne s'étonne pas d'acheter du tabac d'Orient pour Marc, entre un Belge, dont le bonnet de police balance un gland sur son seul œil, et un gaillard Serbe, vêtu d'un semblable kaki, qui paraît avoir seulement ajouté une visière au même bonnet de police.

Le déjeuner est dans un restaurant choisi, bariolé de bien d'autres uniformes encore. Les fenêtres ouvrent sur un quai où des musiciens ambulants rassemblent. chaque jour, des auditeurs aussi hétéroclites que leur pauvre agrégat mendiant.

La douce cité puritaine n'est plus qu'un repaire de l'Europe : le camp de concentration volontaire des sans feu ni lieu, des sans foi ni loi. Tous ceux que se partageaient l'agio des capitales, ceux qui dans le bouge ou le luxe des palaces s'employaient aux mêmes louches besognes, ont reflué là, et sont venus sous le grand mascaret déposer leur lie effervescente entre la gravité des cimes et le serein azur des eaux.

Le père Ulrich a déclaré en s'asseyant :

— Ici, on peut bien dire que chaque table représente un parti différent et qu'il n'y a pas dans la salle deux groupes du même avis. D'ailleurs, tout convive connaît au moins plusieurs secrets. C'est à Genève qu'il faut vivre si on veut être renseigné.

La Zélie coupa :

— Dis donc, l'Éléonore, j'ai oublié de te prévenir la dernière fois ; Schweim a appris que vous aviez loué son chalet, ce n'est pas dans les conventions, ça ne lui plaît pas, explique-le à ta tante !

— Schweim?

— Stryberg, si tu aimes mieux, votre propriétaire du Haut-Mont ; c'est Schweim son vrai nom, la Fine comprendra bien.

— Stryberg ou Schweim, — reprend Ulrich, — il pourra

régler ses affaires lui-même prochainement si on continue à nous assommer avec ces menaces de paix... N'est-ce pas, mademoiselle Éléonore, que ce serait bien dommage si la guerre finissait?

Maria et Joseph Uphi rient beaucoup ainsi que la Zélie. L'Éléonore, bien qu'habituée à ce ton, est interloquée.

Tout à l'heure Ibarnéguy lui a demandé :

— Tâchez donc de savoir là-bas en Suisse ce qui se prépare, on m'a dit que le pape allait s'en mêler et que cette fois on traiterait. Ah! ma belle, qu'est-ce que je deviendrais? Si on démobilise, je perdrai mon seul bonheur de vous voir comme vous voilà chaque semaine !

La frontalière l'avait plaisanté, remarquant avec un cynisme appris d'Ulrich :

— Vous seriez bien le seul soldat de toutes les armées à ne pas vous réjouir d'être libéré.

Elle ne mesurait pas à quel point il était sincère et ne songeait plus à cette conversation ; le père Ulrich venait de reposer pour elle un dilemme. Non, certes, elle n'était pas de son opinion. La Fine lui a trop fait entendre qu'elle ne l'accepterait pour bru qu'après la paix, et l'Éléonore ne désire que d'être à Marc.

La Zélie a de toutes fraîches nouvelles d'Allemagne qu'elle communique à son voisin Ulrich d'une voix basse. Tout haut, elle assure que d'ici trois mois les hostilités cesseront à coup sûr : — il va venir à Genève des grands personnages, vous verrez s'ils s'entendront !

Pour la première fois voici que le terme se précise. Éléonore, soudain très intéressée, écoute; elle suppute que trois mois sont une assez bonne mesure : pourvu que Bernard ne prenne pas trop de privautés, elle saura bien attendre Marc; mais elle voudrait que madame Vianes regagnât Paris tout de suite. Et, tandis qu'autour d'elle les combinaisons ambiguës se traitent et que le sort des combats semble osciller sur une table de café, la frontalière, n'envisageant que son jeune destin, pense que l'avenir lui est large ouvert.

(La fin prochainement.)

HARLETTE FERNAND GREGH

BELLES FÊTES D'AUTREFOIS[1]

Nice.

Nice, sous le second Empire, et le proconsulat heureux de M. Gavini de Campile (préfet des Alpes-Maritimes), fut une oasis délicieuse ; les fêtes y revêtaient un aspect particulier, répondant parfaitement à la mentalité des oiseaux de passage qui y accouraient de tous les points cardinaux.

La préfecture, malgré l'opposition des petits faubourgs Saint-Germain, cachés çà et là dans des bosquets fleuris, était le centre d'élégance : les bals s'y succédaient dans un très joli décor. M. Gavini était un préfet idéal, son amabilité était si idéale, si peu compassée, qu'elle semblait venir du cœur. Très spécialement recommandés à lui par le duc de Morny, que nul ne soupçonnait si près de sa fin, nous avions trouvé à la préfecture le meilleur des accueils, et la diversité des personnes rencontrées en rendait les soirées très divertissantes. Madame Gavini de Campile, appartenant à une très distinguée famille du Midi, n'était pas, en général, aussi avenante que son mari ; belle femme, nageant — j'imagine — vers le cap de la quarantaine, elle s'entourait surtout d'une petite coterie d'intimes, avec laquelle volontiers elle se cantonnait ; elle recevait la masse de ses invités d'un peu loin, et peut-être ne leur dissimulait-elle pas toujours qu'ils l'ennuyaient ! M. Gavini, avec son inépuisable bonne grâce, raccommodait tous les accrocs.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1918 et du 1er novembre 1919.

Parmi les intimes de madame Gavini, se trouvait la belle baronne Vigier-ex Sophie Cruvelli. Elle avait été, et demeurait l'objet de la passion de l'homme spirituel, riche et aimable qui lui avait donné son nom, et pour qui, à l'heure du plein triomphe, elle avait quitté l'Opéra, où elle brillait en luminaire de première grandeur. C'était une imposante et peu banale personne, qui avait gardé dans ses toilettes le goût de certaines outrances scéniques ; de nature à étonner parfois la mentalité plutôt bourgeoise et ombrageuse de ce temps-là, elle s'en moquait, en quoi elle avait parfaitement raison. Son rire conquérant et ses façons bonne enfant lui gagnaient les cœurs; — on la critiquait un peu, et on l'aimait beaucoup. Le baron Vigier avait logé sa déesse dans un cadre digne des amours de Jupiter ! Au milieu d'un de ces bois de camélias, qui ont presque disparu sur le littoral, et, qui, avec leurs fleurs rouges, blanches, roses à pétales d'émail, donnaient à ces jardins clos un charme incomparable, il s'était fait construire un exquis palais vénitien, la façade tournée vers la mer. Jamais décor d'Opéra ne surpassa celui-là ! Néanmoins, celle qui régnait en souveraine dans ces lieux enchanteurs n'avait pas secoué la nostalgie toujours vive du théâtre. Une fois par an pour les pauvres, elle chantait en public, et évidemment, remonter sur les planches, faire planer sur les spectateurs émus sa voix magnifique, dresser ses admirables bras, se sentir le point de mire de tous les regards, causait à la belle cantatrice une véritable ivresse. Madame Vigier était toujours extrêmement entourée, mais elle excellait dans l'art de tenir les admirateurs à distance. Elle s'entendait comme pas une à rabrouer ceux qui voulaient s'émanciper, et en ces occasions, ne s'imposait pas l'obligation de parler bas : aussi les rieurs étaient-ils toujours de son côté !

Une autre amie de madame Gavini était mademoiselle Mathilde de Cessoles; superbe personne, pur type du XVIIe siècle, elle semblait l'original d'un portrait de Mignard, elle avait alors un peu plus de vingt-cinq ans, et aurait dû être mariée depuis plusieurs années, tandis que la chance lui ayant été contraire, elle continuait à cotillonner. Mademoiselle de Cessoles descendait directement de madame de Sévi-

gné : sa mère, la comtesse de Cessoles, née Castellane, ayant eu pour aïeule madame de Vence, fille de la pétillante Pauline de Grignan devenue madame de Simiane. Le comte et la comtesse de Cessoles incarnaient l'ancienne noblesse de province, pleine de simplicité et de distinction; la famille de Cessoles était au premier rang à Nice, et je me figure que le changement de nationalité avait un peu dérangé l'économie de leur vie, établie à « la buona » selon la mode italienne : je me rappelle chez eux, dans leur logis héréditaire de la vieille ville, certaines soirées de musique (le comte de Cessoles était mélomane) qui avaient un cachet tout particulier; entre gens du même bord on se retrouvait, on causait, quelques verres de sirop circulaient... et madame de Cessoles en robe montante et M. de Cessoles en redingote faisaient les honneurs sans emphase aucune, la porte était ouverte — cela suffisait pour attirer leurs amis ! Mademoiselle de Cessoles jouissait d'une grande popularité, dont ses excellents parents ressentaient le contre-coup ; longtemps ils espérèrent que leur fille cadette trouverait, comme il était advenu à leur aînée, un parti digne d'elle... leur rêve ne se réalisa pas, et il y a peu d'années, celle qui si longtemps fut la « belle Mathilde » a quitté ce monde sans avoir rempli sa destinée ! Alors, les princes, les ducs, qui pullulaient à Nice, lui offraient à profusion de l'encens qu'elle acceptait avec une entière simplicité, toujours gaie et de bonne humeur — malgré des déboires qui lui furent très sensibles.

Cet hiver-là, dans toutes les fêtes, brillèrent deux jeunes belles-sœurs hongroises; l'une, la comtesse Victor Karolyi, née Oprezy, était une ravissante blonde, que Worth habillait, et qui possédait en outre un coffre à bijoux somptueusement fourni : l'ensemble était triomphant ! L'autre, mademoiselle Palma Karolyi avait dix-sept ans à peine, et, sans être régulièrement jolie, était douée d'un charme extrême, et de vaporeux cheveux blonds qu'elle coiffait à sa guise, très librement; or, à cette époque, l'indépendance en matière capillaire était fort rare et même tenue pour alarmante. Mais mademoiselle Karolyi était fille d'une mère qui avait frondé bien d'autres préjugés! La comtesse Karolyi, née Zichy, héroïne de la révolution hongroise, condamnée à mort, je crois bien,

se trouvait naturellement exilée de son pays, et avait vécu les dix-huit dernières années principalement à Genève, plus ou moins au milieu de conspirateurs et de conspirations. Ce passé assez agité ne l'empêcha pas, l'échéance fatidique de la cinquantaine venue, de revêtir la coiffure et la tenue à « châle » dont les pauvres femmes ayant passé la jeunesse s'affublaient tristement. Elle était venue à Nice pour produire dans le monde sa charmante fille ; trois de ses fils, beaux jeunes hommes, les comtes Victor, Gabor et Prizka, se trouvaient avec elle, et lui étaient un solide rempart contre les méchancetés du prochain. Mademoiselle Palma faisait tourner beaucoup de têtes, et sous un brio emporté cachait une certaine mélancolie : l'exil et la séparation complète d'avec son pays d'origine lui étaient durs; ses frères l'aimaient fort, et devaient quelques années plus tard la ramener en Hongrie, où elle se maria.

Cet hiver-là, l'impératrice Marie de Russie, femme d'Alexandre II, passa l'hiver à Nice, où elle vivait comme une très simple particulière. Je la voyais passer tous les jours devant nos fenêtres, dans sa calèche de louage, avec sa fille la grande-duchesse Marie, gentille adolescente aux joues rebondies, et deux jolis et pâles garçonnets en blouses de soie, en face d'elle : les grands-ducs Serge et Paul... Sur le siège, à côté du cocher, un magnifique cosaque... nul autre apparat. Son séjour sur le littoral, malgré la retraite où elle se tenait, eut néanmoins une influence sur les fêtes qui s'y donnèrent, par la présence permanente à Villefranche de la frégate *Alexandre-Newsky*, dont les officiers, valseurs endiablés, sa rencontraient partout, et avaient beaucoup de succès. Même les comtesses Karolyi, malgré leur horreur des despotes, leur faisaient bon accueil, et comme « flirts », rien n'était plus recherché que ces messieurs-là. Tout le beau monde se transporta un jour de printemps à bord de la frégate enguirlandée où l'on dansa éperdument et où le champagne coula à flots. Les officiers, avec leurs casquettes en bataille, firent très galamment les honneurs de leur bord... La fête, dans cette baie admirable, le retour à la nuit tombante laissèrent un souvenir unique dans beaucoup de jeunes imaginations !

A la préfecture, j'eus un soir le privilège de contempler

le prince Alexandre de Hesse, frère de l'impératrice Marie, dansant un quadrille d'honneur; c'était un grand bel homme, qu'on faisait assez facilement descendre de l'Empyrée; de lui est issue toute la dynastie Battenberg; son auguste sœur, avec son long visage triste, ne pouvait, je crois, être une compagnie bien gaie, et conséquemment il trouvait plaisir à se distraire. La maison de Hesse était, à un degré inférieur, puisque morganatique, représentée encore à Nice par le prince de Hanau, fils de l'électeur de Hesse, ainsi qu'on en était promptement informé par l'intéressé. Ce prince de Hanau, entiché de lui-même et du sang électoral qui coulait dans ses veines, était un bellâtre supérieurement ridicule, blond paille, frisé au petit fer, mais d'une façon sérieuse, en bouclettes qui s'étageaient; il portait toute sa barbe d'une nuance encore plus fade, et tenait habituellement les yeux levés au ciel ! Mademoiselle Palma Karolyi, assez moqueuse, aimait se payer la tête du prince, avec qui elle avait la partie belle, et qui ne doutait pas un instant que nous ne fussions pâmées d'admiration devant son auguste filiation ; il se promenait dans les salons de la préfecture avec l'allure d'un potentat ! Malheureusement, tant d'avantages nobiliaires ne l'empêchaient pas de tousser beaucoup, et d'être déjà fort endommagé.

Il eût volontiers roucoulé aux pieds de la baronne Vigier, à qui il parlait allemand, mais elle l'envoyait promener avec sans-façon, et le contraste des deux personnalités, le vaporeux morganatique et la solide baronne, était fort drôle ! Un autre commensal très assidu des fêtes de la préfecture était le vieux prince Comitini, silhouette désuète avec un col dressé en cornet dans lequel disparaissait son visage glabre, et des pantalons à sous-pieds que nous trouvions comiques : élevée dans l'horreur de l'oppression, je regardai d'abord avec beaucoup de méfiance un ex-ministre de François II, roi de Naples ! Puis je découvris que ce serviteur d'un tyran que j'abhorrais, était un vieux monsieur charmant, et en effet, l'exercice d'un pouvoir qui permet de se débarrasser de ceux qui vous gênent, améliore nécessairement le caractère ! Le prince ne paraissait même pas se douter qu'il y eût en ce bas monde des prisons, ou des prisonniers politiques !... Il mettait en

pratique une aimable, et un peu démodée galanterie, et causer avec lui était toujours un plaisir. On le voyait le matin marchant à pas pressés, et même dans un salon, il avait plus ou moins l'air de se faufiler, et de dissimuler sa fluette personne !

Un autre homme d'État, mais celui-là très second Empire, prenait part à toutes les fêtes ; M. Alfred Leroux, vice-président du Corps législatif, était propriétaire, à Nice, d'une délicieuse petite villa genre italien, enfouie dans les fleurs, où en compagnie de madame Leroux, excellente et charmante femme toujours pressée, il venait se reposer, et donner des déjeuners de Lucullus. C'était un gros homme assez laid, lourd d'aspect, mais fin comme l'ambre, paraissant jouir pleinement de la vie. Ce type d'homme, qui a disparu, répondait parfaitement à la musique d'Offenbach... ces messieurs-là semblaient toujours prêts à danser un quadrille échevelé... ils ne « *bergsonisaient* » guère ! et néanmoins ils étaient pleins d'esprit et aimables. Le baron Adolphe de Rothschild, en qui se condensaient de multiples nationalités, et appartenant à la branche de la famille établie à Naples, faisait aussi partie du petit cercle de madame Gavini ; il était grand, opaque, blond et frisé, très avantageux, plein d'aplomb, et pas toujours bien élevé ; les millions familiaux le revêtaient d'un certain prestige et du don d'ubiquité : on le voyait partout, tandis que la baronne Adolphe, née également Rothschild, femme très distinguée, et de goûts artistiques, menait une existence retirée, se dérobant systématiquement à toutes les invitations. Elle recevait, par concession, le samedi après-midi, à la villa Massingy que l'opulent ménage louait depuis plusieurs années, et qui était une habitation fort simple ; et telle était la sobriété de cette époque corrompue, que le café glacé, offert par la baronne à ses visiteurs, sans aucun accompagnement, paraissait une petite orgie ! Il ne se donnait jamais de fête, à la villa Massingy, mais de très agréables dîners : j'y vis une fois Alphonse Karr, qui jouait alors au fleuriste : il apporta à la table des Rothschild sa blouse de velours noir, et un mutisme plein de dignité... je le contemplai, feuilletant silencieusement toute la soirée des albums divers, et son attitude ne me parut pas autrement spirituelle !

*
* *

Paris, 1868-1869. — Les Tuileries.

La confrontation des dates me dit que l'Impératrice Eugénie est aujourd'hui très vieille ; je le crois, mais pour moi je la vois toujours rayonnante et belle, telle qu'elle surgit à mes yeux, à un « petit bal » des Tuileries en mai 1868, alors que je lui fus présentée en ma qualité de nouvelle mariée. Ces petits bals des lundis avaient une allure intime et une spéciale élégance... Certes, de tous ceux qui gravissaient l'escalier, magnifiquement tapissé de cent-gardes, et pénétraient dans ces salons si beaux, si imposants où survivait la majesté de tant de rois, pas un n'aurait pu imaginer que trois ans plus tard, tous ces souvenirs d'un glorieux passé seraient réduits en cendres !... Le présent paraissait si brillant, si assuré d'un long avenir !

Dans la vaste galerie précédant la salle du trône, les personnes qui devaient être présentées à Leurs Majestés se rangeaient, le dos aux fenêtres — ces hautes fenêtres, par lesquelles se découvraient, d'abord le jardin silencieux, et puis, au delà, les lumières des Champs-Élysées, montant, montant jusqu'à l'Arc de Triomphe... Tout le décor était triomphant et harmonieux. On avait le temps de regarder à droite et à gauche, en attendant que s'ouvrissent les portes des appartements particuliers par lesquelles arrivaient les souverains. — Enfin elles s'écartaient et apparaissait « *l'Empereur* »! Ce mot-là exprimait le pouvoir, la gloire de la France, de cette France alors si redoutée. Pour ma part, depuis ma petite enfance, crue sous l'ombre de sa puissance, l'Empereur me paraissait un symbole !... Je le voyais toujours avec admiration ; j'aimais ce visage, grave sans tristesse, ces yeux rêveurs comme ceux de sa mère créole... L'Empereur marchait lentement, avec une sorte de nonchalance, très attentif néanmoins et d'une courtoisie parfaite ; sa maison l'entourait, avec quel empressement, quelle sollicitude pour ses moindres désirs ! Je revois toutes ces têtes d'hommes, exprimant la déférence absolue, courbées vers lui. Le gouvernement libéral n'existait pas encore, l'Empereur pouvait tout, et portait

vraiment sans apparence d'orgueil, sa formidable puissance. Tous ses portraits lui ressemblent extrêmement ; ceux qui le connaissaient bien, le savaient bon jusqu'à la faiblesse. J'ai entendu, et c'est à leur honneur, plusieurs de ses écuyers parler de lui avec une réelle affection. Pour l'heure, sur son passage, toutes les échines s'inclinaient, et les femmes plongeant dans leurs amples jupes, s'abaissaient bien bas... il passait, et disait seulement quelques mots...

Alors venait la lumineuse Impératrice : quoique à cette époque, elle eût quarante-deux ans, sa beauté battait son plein, elle avait conservé toutes les grâces de son printemps, se mouvant avec une élégance incomparable. Gracieuse et souriante, elle s'arrêta devant le ministre d'Italie, le chevalier Constantin Nigra, qui me nomma à Sa Majesté : de sa voix chaude, Elle me dit aussitôt : « J'ai beaucoup connu votre père, autrefois, madame », et me fit quelques questions bienveillantes, auxquelles je répondis tout de mon mieux. Nigra se mêlait à l'entretien, avec une déférence profonde et admirative pour la belle souveraine — il était *persona grata* à la cour, et ne négligeait rien pour plaire à l'Impératrice, « ver de terre amoureux d'une étoile » ! La belle Impératrice répondait avec une certaine coquetterie à son humble admirateur, qui s'inclinait si profondément et avec un air de caresse, devant elle ; cependant au bout d'un moment elle avança, me laissant ravie de sa bonté, que je retrouvai à toutes les occasions ; elle aimait s'entretenir avec les jeunes femmes, et je me souviens d'elle, à un autre bal, vêtue de crêpe mauve, et vraiment éblouissante, nous exhortant, trois femmes de diplomates, à ne pas empêcher nos maris d'accepter les missions lointaines... On lui donnait respectueusement des raisons, elle les écoutait, et soufflait dessus ; elle ne dédaignait pas non plus de remarquer une jolie toilette, et d'en faire compliment. A ce premier lundi, je retrouvai une de mes anciennes admirations d'enfance, la princesse de Metternich, avec son grand air, et sa taille de nymphe ; elle se tenait debout, sur le chemin de Leurs Majestés, qui la traitaient avec familiarité et considération : elle prenait évidemment beaucoup de place ; je n'ai jamais pu la trouver laide, malgré l'imperfection du bas de son visage, qu'elle accentuait par

son habitude de se mettre une quantité de rouge aux lèvres. Quand les souverains eurent passé, Nigra, qui était en excellents termes avec amis et ennemis, me présenta officiellement à l'ambassadrice d'Autriche, qui me reconnut pour m'avoir vue fillette, et l'exprima avec une certaine brusquerie cordiale ; elle me parut beaucoup plus intimidante que l'Impératrice ! Elle avait le verbe haut et se tenait pour ce qu'elle était : une très grande dame, au-dessus de toutes les restrictions bourgeoises ! On ne peut évoquer la princesse de Metternich sans parler de son intime amie, la si jolie comtesse de Pourtalès, la belle « Mélanie », encensée et adorée. Sa grâce mièvre l'eût fait volontiers comparer à une fleur. Je la vis un soir en tulle blanc tout constellé de bleuets, et ce mélange lui convenait singulièrement. Cette beauté, qui avait un type si délicieusement naïf, était en réalité une maîtresse femme, dirigeant sa maison avec un ordre et une compétence dignes de madame Jourdain ! La frivolité à outrance des femmes du second Empire est une grotesque légende, et leur prétendue émancipation paraîtrait bien vieux jeu aujourd'hui.

Voici encore dans la grande galerie venir une autre très belle personne : la maréchale Canrobert s'avance avec une gravité un peu prétentieuse mais d'une irréprochable tenue ; elle a le visage régulier de Pallas-Athénée, et ses cheveux noirs forment sur sa belle tête une sorte de casque grec. Cette très jolie femme, Anglaise de naissance, sent, jusqu'aux moelles, le grand honneur qu'il y a d'être la femme d'un maréchal de France ! et le manifeste par la plus extrême dignité ; fort instruite, et de goûts littéraires, elle n'est peut-être pas éloignée de se croire la huitième merveille du monde ! C'était très assurément l'avis du maréchal, qui, lui-même, tout faconde et bonhomie, portait son bâton de commandement de l'allure dont il avait porté ses épaulettes de lieutenant. Il n'y avait certainement rien de majestueux dans le maréchal, ni sa taille au-dessous de la moyenne, ni sa physionomie très ordinaire, qu'encadraient de longs cheveux clairsemés, ni ses gestes, truculents et incessants, mais j'aimais cette sorte de ferveur et d'enthousiasme qui l'animaient volontiers. Il se plaisait fort à raconter les histoires du passé et ne manquait jamais de me faire l'honneur, quand je le rencontrais, de me narrer Victor-

Emmanuel : « *Votre* roi, madame, me déclarait-il avec une belle emphase, m'a dit — un jour — un soir, — ici ou là », et venait un récit mouvementé de guerre ou d'amour ! J'écoutais avec respect et plaisir le preux maréchal ; sa femme ne lui adressait la parole qu'avec des inflexions un peu théâtrales; du reste, la maréchale ne cultivait pas précisément la simplicité, et, dans le bel hôtel de la Place, affectait plutôt des airs de déesse. De temps en temps, elle annonçait avoir la migraine, on voilait les lampes, et elle recevait dans une demi-obscurité ses visites et les hommages. Tout cet apparat un peu voulu ne l'empêcha aucunement, l'Empire tombé, d'accepter sans récriminations une vie resserrée; elle ne dédaigna même pas d'écrire dans des revues anglaises afin d'augmenter son budget, et surveillait avec un peu de majesté inutile, mais efficacement néanmoins, l'éducation de ses enfants. C'est à elle que l'Impératrice Eugénie, après la mort du Prince Impérial, fit une si touchante réponse : la maréchale, exprimant sa sympathie à la souveraine déchue, faisait allusion à toutes les possibilités d'avenir réparateur, perdues par la mort du Prince : « Non, non, répondit la mère affligée, c'est mon *petit* que je pleure ! »

Mais en 1868, il n'était pas question de ces noires contingences.

Une autre charmante femme, très bien en cour, liée intimement avec la maréchale Canrobert, était madame Vandal, femme du conseiller d'État, directeur des Postes. Madame Vandal, par sa haute taille, qui dépassait de beaucoup la moyenne, attirait partout les regards ; elle avait, sur un buste admirable, un visage irrégulier, avec un petit nez carré (comme celui de madame de Sévigné) et l'expression la plus vive, la plus spirituelle : et dans l'ensemble un *chic* de *primo cartello*, un mordant endiablé, selon l'expression d'aujourd'hui ; elle était fille du baron de Heeckeren, sénateur, qui avait épousé une Russe, ce qui expliquait le physique de madame Vandal. Il faut bien, quitte à la déconsidérer, avouer que cette brillante personne qui faisait toujours feu des quatre pieds, était, avec un mari plein de qualités, mais beaucoup plus vieux qu'elle, le modèle de toutes les vertus domestiques: bonne épouse, bonne mère, bonne maîtresse de maison,

pitoyable au pauvre monde! Elle illuminait de sa présence le vieil hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau, qu'elle aimait comme un poste d'honneur. « Je suis *postière* dans l'âme », disait-elle avec son beau sourire, en maniant avec une suprême élégance le monocle d'or (très nécessaire à ses yeux de myope), qu'elle portait pendu à une chaîne formant bracelet.

Celle-là aussi fut résolument fidèle à l'adversité, et la belle abeille impériale, attachée à son corsage, ne la quitta jamais. Elle jouissait, en sa conquérante jeunesse, de son existence en vedette et ne jugeait pas nécessaire à la vertu d'être morose!

D'ailleurs, quoi qu'on dise, l'époque était celle de la juste mesure, de l'harmonie ; les grandes toilettes ne venaient qu'à certaines heures... jamais, en ces temps-là, les colliers de perles et les aigrettes ne se promenèrent le matin, et en voitures publiques ; l'étalage de bijoux, bourses d'or, etc., etc., eût été considéré comme la marque du plus mauvais goût ; et combien est justifiée cette exclamation de l'Impératrice Eugénie, qui, un jour, il y a une vingtaine d'années, sur la terrasse à Monte-Carlo, voyant la frénésie d'élégance outrée des femmes qui défilaient devant ses yeux, s'écria : « Et dire qu'on me reprochait mes toilettes ! »

*
* *

Il n'y avait pas d'ambassadrice d'Angleterre, Lord Lyons, accrédité auprès de Napoléon III, étant un célibataire endurci. L'hôtel du faubourg Saint-Honoré, que surmonte le lion et le léopard, s'ouvrait pour de solennelles agapes, servies par d'impeccables maîtres d'hôtel, et de superbes valets de pied à beaux mollets! Lord Lyons attachait, avec raison, une grande importance à ces détails extérieurs, et pendant le siège de Paris déclara à ses subordonnés, qu'en conséquence de la gravité des circonstances, les valets de pied servant à table porteraient le pantalon long au lieu de la culotte courte!

Tout, à l'ambassade, était de premier ordre, tout y respirait la grandeur et la puissance du Royaume-Uni ! Lord Lyons, assez épais, le visage un peu luisant d'un homme trop savonné, avait grand air, conséquence de son impeccable correction. Au milieu d'un des salons du rez-de-chaussée, il se

tenait debout, tellement ferme sur ses pieds, qu'il semblait rivé au sol, la poitrine barrée d'un grand cordon, tendant la main à ses invités... Les secrétaires et les attachés papillonnaient avec empressement afin d'échauffer un peu l'ambiance, plutôt froide. On s'habillait de gala pour ces dîners, et l'aspect de l'immense et lumineuse salle à manger, avec toutes ces femmes parées, la table écrasée de fleurs et d'argenterie, eût tenté un Véronèse. J'ai pris part à maintes reprises à ces dîners; plusieurs fois, je me suis trouvée assise à la gauche de l'ambassadeur, il voulait être aimable, mais manquait totalement de ce que les Anglais appellent « small talk »; néanmoins on trouvait tout ce qu'il disait intéressant. J'étais généralement favorisée dans mes voisins de gauche : les hôtes distingués, d'origine anglo-saxonne, parlant difficilement le français, m'étaient volontiers réservés. J'eus ainsi la bonne fortune d'un entretien qui me passionna avec Motley, l'éminent historien américain. J'ignorais, bien entendu, l'honneur qui m'était destiné, et mon voisin fut tout étonné de découvrir dans une petite *diplomatesse* (censément italienne) une lectrice bien informée de son histoire des Pays-Bas... Il fallut, pour lui faire comprendre ce phénomène, que je m'expliquasse sur mon éducation, sur ma nationalité d'origine; nous fîmes ample connaissance, et il est demeuré du nombre des amis de choix, que j'appelle auprès de moi à l'heure qu'il me plaît, et dont les beaux récits endorment les soucis.

Dans les mêmes conditions, M. Washburn, ministre des États-Unis, m'échut plus d'une fois en partage. Il n'avait rien de la distinction un peu fermée de son illustre compatriote, étant assez familier, et légèrement hâbleur: à dire vrai, je ne lui trouvai quoi que ce soit de surnaturel dans l'intelligence. Il me fit l'effet d'être foncièrement *Yankee*, ce que précisément Motley n'était pas du tout. Mais il aimait beaucoup la France, ce qui, à mes yeux, militait en sa faveur; il parlait de l'« *Emperor* » avec l'admiration alors courante. Lord Lyons et lui devaient être les témoins stupéfaits de la chute de l'Empire, du siège de Paris et de la Commune.

BRADA
COMTESSE DE PULIGA

LA «CEINTURE NOIRE» DE CHICAGO

Parmi les diverses révolutions qu'a opérées la guerre aux États-Unis, l'une des plus curieuses est incontestablement celle qui s'est accomplie dans la répartition géographique de leur population noire.

Jusqu'à ces dernières années, les dix millions de nègres et plus que comptait cette population étaient presque exclusivement demeurés confinés dans la zone cotonnifère et pétrolifère du Sud, c'est-à-dire dans la Virginie, la Géorgie, la Floride, la Caroline, la Louisiane, le Mississipi, le Tennessee, l'Alabama, l'Arkansas. Mais, dès l'hiver 1914-15, quand commença la production des munitions, et surtout au cours des années 1917 et 1918, lorsque les fabrications de guerre s'intensifièrent, un violent courant d'émigration s'orienta du Sud non industrialisé vers les puissantes usines de la Pensylvanie, de l'Ohio, du Michigan et de l'Illinois, remontant dans la direction du nord la vallée du Mississipi et de ses affluents.

Cette émigration, déjà encouragée par le gouvernement, dut à vrai dire son volume inattendu à des facteurs puissants : l'ouvrier agricole du Tennessee, ce même *darky*, qui ne gagnait pas deux dollars avant la guerre, recevait, d'emblée, presque le double dans les fabriques d'automobiles de Detroit et les fabriques de conserves de Chicago. Sa femme, qui, dans sa ville natale, ne se faisait même pas 30 *cents* par jour si elle offrait ses services comme bonne d'enfant, trouva qu'elle pouvait gagner à peu près la même somme par heure de

travail en s'improvisant femme de ménage dans la banlieue de Saint-Louis ou celle d'Omaha.

A ces avantages pécuniaires s'ajoutaient des satisfactions d'amour-propre politiques et sociales : le noir ne vote pas dans les États du Midi, car il y a beau temps que la législation de ces derniers, par des actes anticonstitutionnels, a dénié à ces esclaves de la veille le droit de vote qui leur avait été octroyé, en même temps que la liberté, au lendemain de la guerre de Sécession. Au contraire, la loi fédérale est appliquée dans l'Illinois, le Michigan, l'Iowa, et tous les États du Nord.

Voilà donc nos noirs transplantés de la campagne à la ville, se rendant fièrement aux urnes, voire même sollicités de s'y rendre, implorés de voter pour tel candidat blanc, et immensément flattés dans leur humaine vanité. Bien des habitants de Chicago assurent même que la récente réélection de son maire, le notoire ex-germanophile William Hale Tompson, n'eût point été possible si ses promesses aux électeurs noirs ne lui avaient valu l'appui — nullement négligeable — de tous ces Chicagoens, hier encore besognant parmi les cotonniers de Géorgie ou les pamplemousses de Floride. Et il faut convenir que les statistiques justifient cette manière de voir, car, alors que la majorité totale de Thompson a été de 28 000 voix, sa majorité dans les deuxième et troisième arrondissements (*wards*) a été respectivement de 14 000 et 10 000. Or les deuxième et troisième arrondissements constituent la plus grande partie de ce qu'on appelle communément la « ceinture noire » de la ville.

Ajoutez à cela d'autres attractions : dans la région des Grands Lacs, point de ces *Jim Crow cars*[1] abhorrés ; point non plus de cette institution solidement assise, plus humiliante presque que cruelle, du lynchage ; moins surtout de cet implacable préjugé de race qui pousse le blanc du Midi à voir dans son concitoyen noir un inférieur par la grâce de Dieu. Le nègre trouvait au contraire à l'usine, comme voisins de travail, des Lithuaniens, des Polonais, des Tchèques, des Italiens, tous Européens qui apportaient dans leurs rapports avec leurs camarades « de couleur » plus de bonhomie gouail-

1. On appelle ainsi les wagons, distincts de ceux des blancs, où la loi oblige les nègres à monter.

leuse et de sens profond de l'égalité humaine que de haine irréfléchie et de fanatisme de race.

Pour toutes ces raisons — et malgré les ravages de la tuberculose, cette grande ennemie de la race noire dans les villes — il existait lors de la conclusion de l'armistice d'importantes colonies noires se chiffrant parfois par centaines de milliers d'âmes, à Pittsbourg, à Saint-Louis, à Chicago, à Detroit, à Cleveland, et la « question de race » qui, jadis, se posait de façon surtout aiguë à Memphis, à Atlanta, à Nashville, à la Nouvelle-Orléans, s'est subitement transportée dans les grandes cités du Nord où elle attend aussi une solution durable.

***

Car tout semble laisser prévoir une fixation définitive de ces familles noires dans leur nouvel habitat. Cela est surtout vrai de Detroit, le grand centre de l'industrie automobile, formidable consommateur de main-d'œuvre, et de Chicago, où l'industrie de la viande, celle du fer et celle des machines agricoles, absorbent aussi, et en nombre croissant, des dizaines de milliers de travailleurs. Certains statisticiens avaient donné à entendre que l'augmentation des salaires dans le Sud — conséquence inévitable de son appauvrissement en bras — aurait pour effet de rappeler aux champs désertés bon nombre de ces grands enfants prodigues. Mais il semble qu'il n'en soit rien. La pénurie de main-d'œuvre est toujours grande à Chicago, d'autant plus grande que les heures de travail ont une tendance à diminuer, et que l'exode des Polonais, Tchéco-Slovaques, Roumains, Yougo-Slaves, etc. vers leurs pays respectifs prend des proportions impressionnantes. Il va sans dire, d'ailleurs, que les *packers* font tout ce qu'ils peuvent pour garder leur personnel ouvrier.

Aussi bien, il semble que l'attirance qu'exerce le Nord sur le nègre soit plus forte que jamais depuis l'armistice et le rapatriement des contingents américains : les noirs se souviennent parfaitement de la guerre civile ; ils ont gardé quelque estime pour les descendants des abolitionnistes, leurs émancipateurs d'hier ; ils savent gré à ces derniers de leur laisser une plus substantielle ration de liberté que celle dont ils doivent vivre

— ou plutôt végéter — dans le Sud. Aussi continuent-ils à tendre vers la région des lacs, particulièrement vers Chicago, qui, tout récemment encore, avait parmi les noirs la réputation de les traiter d'une main douce et paternelle. Et comme les planteurs ont adopté des mesures coercitives pour les empêcher de partir vers cet eldorado industriel — on va jusqu'à leur refuser des billets de chemin de fer — ces départs sont souvent de vraies évasions, avec leurs péripéties nocturnes et romanesques.

Chicago, pour sa part, compte environ 150 000 de ces recrues, pour la plupart volontaires. Toutes ces familles, ou presque, se sont établies dans les districts sud de la ville. Il y existait déjà avant la guerre un quartier nègre — quelle race, quelle nation n'avait son quartier à Chicago? — mais il était si modeste qu'à peine le remarquait-on. Il était borné à l'ouest par le chemin de fer, au nord par la 30e rue, à l'est par l'avenue Ellis, et au sud par la 40e rue. C'est autour de cette imperceptible tache noire marquée sur la carte ethnique de Chicago que sont venues se grouper d'autres taches, également noires, qui n'ont pas tardé à grandir, à se toucher, à se confondre. Aujourd'hui, le quartier nègre s'étend approximativement de la 22e à la 45e rue dans la direction Nord-Sud, et de Cottage Grove au chemin de fer dans la direction Est-Ouest, c'est-à-dire sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. Et il est impossible à un *businessman* qui réside dans les quartiers fort convenables de Hyde Park et d'Englewood de gagner le *loop* en auto sans traverser de part en part la ceinture noire de Chicago.

Une telle éviction des blancs par les noirs, la transformation si brusque d'un quartier blanc, et par endroits assez cossu, en quartier nègre, ne pouvaient aller sans léser des intérêts, sans susciter des rancunes, des jalousies, des vengeances.

L'inévitable arriva. On se souvient que l'été passé, après les échauffourées sanglantes qui se succédèrent entre blancs et noirs à Annapolis, à Philadelphie, à New-London (Connecticut), à East Saint-Louis (Illinois), à Washington — ces dernières particulièrement graves (19-22 juillet 1919) —, Chicago

ne manqua pas de suivre l'exemple, et d'instaurer même des méthodes nouvelles dans la chasse à l'homme.

Depuis janvier 1918, mois après mois, de mystérieux automobilistes avaient fort discrètement jeté des bombes par les fenêtres en guise d'avertissement : elles étaient destinées tant à des nègres résidant dans des quartiers encore en majorité « blancs », qu'à certains propriétaires blancs qui avaient admis des locataires « noirs » dans leurs immeubles.

A la suite de ces bruyants attentats, particulièrement nombreux en mai 1919, les relations de race à race devinrent de plus en plus tendues. Il suffisait, chacun le sentait obscurément, du plus trivial incident pour faire partir les brownings. L'incident ne manqua pas de se présenter : le dimanche 27 juillet, jour de forte chaleur, comme la foule des baigneurs se pressait l'après-midi sur la plage de la 29e rue — blancs d'un côté, noirs de l'autre —, un jeune nègre de dix-sept ans, nommé Eugène Williams, se hissa sur un radeau, et, soit qu'il le fît exprès, soit qu'un courant l'entraînât, dériva du côté où blancs et blanches prenaient leurs ébats. Il n'en fallut pas davantage pour qu'un jeune blanc de vingt-trois ans, Georges Stauber, lui lançât une pierre qui le fit chavirer et entraîna sa mort. Ce fut aussitôt une mêlée sanglante. La nuit venue, la chasse à l'homme commença : elle devait durer plus de trois jours. Tous les apaches — on dit à Chicago les *hoodlums* — se mirent avec enthousiasme de la partie. En dépit de la loi Sadler, habituellement assez mal appliquée, qui prohibe le port d'armes, les revolvers, les fusils, et même les mitrailleuses se trouvèrent en abondance. Les noirs tiraient indistinctement sur tous les blancs qui passaient dans leurs rues. Les blancs déchargeaient leurs armes sur les noirs qui s'aventuraient dans les leurs. On tirait des fenêtres sur les passants, on les visait de derrière les herbes et les tableaux-annonces qui parent les nombreux lots non bâtis de leurs flamboiements familiers — *Yucatan Gum* ou *Hydrox Ice-Cream* — ; les piétons tiraient sur les autos et les trains du métropolitain aérien, cependant que des jeunes gens masqués, filant eux-mêmes en auto à toute vitesse, déchargeaient leurs revolvers automatiques dans les fenêtres et les devantures. L'un des principaux sports des deux premiers jours

consista de part et d'autre à arrêter les tramways : là où les blancs étaient en majorité, ils en extrayaient les noirs et les houspillaient ou les assommaient, cependant que les noirs, dans leur quartier, faisaient subir le même sort aux blancs qui s'y risquaient. Fort à propos, survint une grève des employés de tramways, qui mit fin à ce jeu assez brutal.

On ne fut pas en peine d'en trouver un meilleur. Comme par enchantement, des incendies se déclarèrent un peu partout, mais principalement du côté de la 45e rue, dans un quartier habité en bonne partie par des Lithuaniens et des Polonais. Plus d'une centaine de maisons furent partiellement ou totalement incendiées, et naturellement on tira sur les pompiers. Naturellement aussi les manchettes énormes des journaux commencèrent par annoncer : « Des bandits nègres terrorisent la ville. » — « Les nègres soupçonnés d'être les incendiaires. » On raconta même, et on imprima en toutes lettres, que certains témoins avaient vu des nègres en automobile mettre le feu avec des torches et s'enfuir. Ce ne fut qu'assez longtemps après que le *State Fire Marshall* — le colonel des pompiers — fournit des preuves concluantes : les incendies n'avaient pas été provoqués par des noirs, mais par des blancs !

La police, numériquement insuffisante, réagit mollement, surtout au début. Là où elle sévit, elle sévit surtout, comme de coutume, contre les noirs, leur donnant ainsi l'impression qu'ils n'étaient pas défendus, et leur suggérant fatalement de prendre leur défense en mains propres. Force fut bientôt d'appeler la troupe — composée en grande partie de milice. On prit même le parti d'isoler entièrement le quartier nègre à l'aide d'un cordon de sentinelles. Ce n'est que dans les premiers jours d'août que le calme fut complètement rétabli.

Plus de trente personnes avaient été tuées, plus de quatre cents blessées. Ce sont du moins les chiffres donnés par la police à la presse ; mais, comme toujours en cas pareil, les gens bien informés confièrent à leurs amis et connaissances que l'on cachait la vérité, et que les chiffres réels étaient bien plus élevés. On inventa même toute sorte d'atrocités, dont celle-ci : un enfant blanc avait été enlevé, et on avait plus tard retrouvé son cadavre, démembré et affreusement mutilé !

Que le tableau officiel de cette curieuse chasse à l'affût — et à courre — soit véridique ou non, toute la presse des États-Unis, tant la quotidienne que l'hebdomadaire, reconnut naturellement la gravité de ces événements, qui venaient confirmer l'acuité toute nouvelle prise par la question noire depuis la démobilisation des contingents noirs ramenés d'Europe.

On fut unanime à admettre qu'il n'y avait rien eu d'aussi sérieux depuis les escarmouches entre « couleurs de peau » dont Atlanta avait été le théâtre en 1906. D'aucuns n'hésitèrent même pas à comparer ces journées sanglantes à la période troublée qui suivit la conclusion de la guerre civile, et rappelèrent le souvenir de la longue épidémie d'attentats que provoquèrent l'irruption dans le Sud des *carpet-baggers* [1] de funeste mémoire et les activités haineuses du *Ku-Klux* [2]. L'*Outlook* alla jusqu'à qualifier ces événements de « *social disaster* ».

Comme de juste, ajoutait-il, prétendre que ce désastre a été causé par l'incident de la plage, cela revient à dire qu'une simple allumette a été la cause unique des pertes en vies humaines et des dégâts matériels dus à telle des grandes explosions de munitions qui ont eu lieu pendant la guerre mondiale. Une allumette peut provoquer une conflagration, mais cela seulement si on la frotte à proximité d'explosifs ou de matières inflammables. Même en admettant, comme le croit notre correspondant de Chicago, que l'émeute ait eu une origine purement locale, on ne peut nier que toute la situation sociale en Amérique ne soit chargée de *dynamite sociale*, et seule l'intervention prudente et courageuse des fonctionnaires chargés de maintenir l'ordre, ainsi que le bon sens et l'action modératrice des chefs, tant blancs que noirs, peuvent prévenir un désastre plus redoutable encore que celui qui s'est déjà produit.

Il est donc, de l'avis de tous, deux ordres de causes à cette poussée d'anarchie : des causes locales et des causes générales.

*
* *

Les premières ne nous retiendront pas longtemps : elles sont trop évidentes, et aucun journaliste, que nous sachions, n'a osé les nier.

1. Aventuriers du Nord qui, munis d'une simple valise, venaient dans le Sud chercher fortune en flattant les nègres et captant leurs votes.
2. Société secrète qui terrorisait les nègres de toutes les manières.

Les blancs vivaient en bon accord avec les noirs tant que ces derniers habitaient leurs quartiers à eux, sans déborder sur les quartiers voisins. La mésentente est venue du jour où l'élément noir s'est mis à envahir des quartiers jusqu'alors habités par des blancs. Ces derniers ont vu leurs propriétés — terrains, bâtisses, immeubles, hypothèques — baisser automatiquement de valeur. Une famille nègre avait-elle réussi à s'insinuer dans l'un des six appartements que compte habituellement un immeuble à Chicago, les cinq autres locataires blancs fuyaient aussitôt, et force était au propriétaire de les remplacer par cinq locataires « foncés ». Sitôt une seule maison d'un bloc conquise, c'était la panique; toute la propriété du bloc subissait une vertigineuse dépréciation, et la répercussion s'en faisait promptement sentir jusque dans les blocs voisins. Des centaines de *businessmen* riches qui, avant ou même pendant la guerre, s'étaient fait construire une résidence pour 12 000 ou 15 000 dollars, n'en pouvaient obtenir 3 000 quand il s'agissait de la revendre [1]. Les magasins de quartier liquidaient, et les grandes bandes de toile blanche avec l'inscription rouge : *Selling out at any cost* (on liquide à n'importe quel prix), mettaient une large barre sanglante au haut des devantures. La prise de possession suivait. Un bloc « tombait » après l'autre. Il y a actuellement plus de deux cents blocs entièrement noirs.

Cet envahissement, et les chutes de valeurs qu'il entraînait [2], la tentation était forte d'en rejeter la faute sur le noir, et l'on ne se priva point, parmi les blancs, de l'agonir de sottises : « Ces noirs, ça se faufilait partout ! Les gros salaires leur tournaient la tête ! Il fallait les remettre à leur place (*teaeh them their place*) », etc., etc.

De leur côté, les noirs se plaignaient amèrement que les seuls quartiers où les plus pauvres parmi eux, c'est-à-dire la plupart, trouvassent à se loger, d'ailleurs à des prix souvent exorbitants, fussent des *slums* où il leur fallait vivre dans un état de promiscuité sordide.

1. L'écart réel est plus considérable qu'en apparence, car l'on sait que le pouvoir d'achat du dollar a diminué, entre temps.

2. Chute temporaire, car, une fois un bloc tombé au pouvoir des nègres, les valeurs immobilières y décrivaient aussitôt une courbe ascendante

En réalité les vrais coupables — toute la presse de gauche l'a bientôt reconnu, et l'organe nègre *Crisis* l'a discrètement donné à entendre — ce sont d'abord le gouvernement qui a négligé d'organiser, de canaliser l'émigration noire de telle sorte qu'elle n'entrainât pas de bouleversements sociaux —, ensuite, et peut-être surtout, les patrons dans les stockyards, Armour, Swift, Morris, qui ont encouragé cette émigration, mais ne se sont point préoccupés d'assurer à leurs ouvriers noirs des habitations habitables et à bon marché. Puisqu'on ne pouvait, comme nous l'avons fait pendant la guerre avec nos ouvriers exotiques, militariser toute cette main-d'œuvre et lui donner le gîte et le vivre dans des baraquements spéciaux, puisqu'il fallait prendre son parti de l'émigration de familles entières, et non de travailleurs seuls, puisque l'on savait ces familles accoutumées à la vie rurale et totalement ignorantes des règles d'hygiène qui s'imposent dans les grandes villes, il convenait de ne pas les laisser « se débrouiller » elles-mêmes pour trouver un toit à leur arrivée, il convenait de leur assigner, ou de leur construire, des logements salubres et d'un prix abordable.

Que l'on n'aille pas objecter que l'industrie du bâtiment était paralysée : elle l'était si peu en 1915 et 1916 que l'un de nos grands étonnements, en revoyant Chicago après quatre ans et demi d'absence, fut le nombre des hôtels somptueux et d'immeubles chers érigés dans le sud et dans le nord de la ville, pendant les trente mois qui ont précédé la participation de l'Amérique à la guerre européenne. Il n'était que de construire des maisons pour les pauvres, au lieu d'en construire pour les riches.

Que l'on n'objecte pas non plus que les *packers* n'avaient point les ressources nécessaires pour affronter cette dépense : la situation financière des grands établissements producteurs de viande n'a jamais été aussi bonne que pendant cette période. Sans doute une bonne partie de la main-d'œuvre noire employée à ces usines n'a été embauchée qu'après l'été 1917, date à partir de laquelle il s'est agi de remplacer les employés habituels appelés par la conscription, et de faire face à une production accrue. Or l'interdiction de construire remonte précisément à cette époque. Mais la question des

logements se posait déjà d'impérieuse façon en 1915 et 1916, car, dès le premier hiver de la guerre, les usines de munitions de la région, qui offraient des salaires meilleurs, attiraient à elles un flot de travailleurs blancs, et force fut aux *packers*, dès ce moment, d'accueillir, ou même de faire venir des noirs, pour combler les vides ainsi créés.

Comme, depuis la levée de l'interdiction, l'industrie du bâtiment est restée presque entièrement paralysée à Chicago, comme le mouvement d'immigration a continué, comme aussi, suivant la pittoresque expression de Walter F. White, le publiciste nègre, « vous ne pouvez pas verser 10 litres d'eau dans un récipient qui n'en tient que 5 », le problème des habitations s'est posé avec une insistance accrue. Un grand nombre de blancs se sont estimés lésés par les noirs, cependant que les noirs serraient les coudes, sentant que quelque chose se tramait contre eux. Le résultat fut les émeutes de fin juillet.

Depuis, une sorte de soulagement momentané est venu. D'autres événements ont capté l'attention : la grève des ouvriers en métaux, celle des mineurs, le passage du cardinal Mercier. Mais tout indique que les mêmes causes continuent d'agir : les nègres continuent à recevoir, et à porter à la police, des lettres anonymes où on les somme de déguerpir dans les 24 ou les 48 heures, sous peine d'incendie ou de pis encore. Se sentant à son tour menacée d'envahissement, l'Association des Propriétaires de Kerwood et Hyde Park a organisé à la fin d'octobre un meeting auquel elle a convié des représentants noirs. Des paroles dures ont été échangées. Les blancs ont dit en substance : « Vous ne passerez pas la limite que nous vous fixons ! » Les noirs ont proclamé leur droit d'habiter dans des maisons modernes et hygiéniques. Il ne semble pas que l'on ait obtenu grand résultat.

Le 29 octobre 1919, une commission des rapports entre races (*Commission on Race Relation Ship*) a été nommée par le gouverneur Lowden, et le premier soin de la commission a été de publier la proclamation suivante, qui est significative :

Les rapports transmis à la commission chicagoenne des rapports entre races indiquent un état de tension continuel dans les quartiers où noirs et blancs se coudoient. Quoique ces rapports ne soient pas précisément alarmants, ils sont tels que la commission sent de son

devoir d'inviter le public à faire tous ses efforts pour remédier à ce déplorable état de choses. Le devoir incombe aux membres des deux races de rester calmes, patients et tolérants.

Notre commission d'enquête recherche soigneusement les causes de la calamité qui s'est abattue sur notre ville l'été passé. Nous espérons être à même, dans un avenir rapproché, de suggérer les moyens propres à prévenir la répétition d'un pareil fléau. Nous invitons instamment tous les bons citoyens à nous aider dans notre tâche, en condamnant toute attitude ou tout propos de nature à envenimer les rapports entre races.

La situation est donc loin d'être exempte de danger — les plus compétents en conviennent — et les causes locales de la récente émeute semblent subsister à peu près intégralement.

***

Les causes générales sont d'un ordre infiniment plus complexe et les opinions varient à leur sujet. Les organes nègres sont unanimes à admettre — et comment s'en étonner? — que les blancs sont les coupables, qu'ils sont jaloux de la concurrence noire, que leurs journaux ont tout fait pour aider à la tension en répandant toute sorte de mensonges sur la criminalité noire, que la politique locale n'a pas été étrangère à ces troubles, car, soulignent-ils, les adversaires du maire Thompson avaient intérêt à prouver à ses électeurs noirs qu'il ne méritait pas la confiance placée en lui et que, le moment venu, il se garderait de tenir ses promesses d'absolue impartialité et d'égalité sociale. L'un de ces organes, cependant, la *Crisis*, et des prédicateurs noirs en chaire, ont concédé que l'outrecuidance de certains de leur race, enivrés par le capiteuse odeur de leurs libertés nouvelles, n'avait pas été sans contribuer à irriter les blancs, et à juste titre.

Quant à la presse de nuance réactionnaire — le *New-York Times* par exemple —, elle a vu dans les émeutes de Chicago la conséquence directe d'une propagande bolcheviste intense, voire même d'une propagande pro-allemande, et elle rejette invariablement la faute sur les nègres.

Le gouvernement semble avoir fait sienne cette théorie, car trois rapports officiels sur *le Radicalisme et l'Esprit séditieux parmi les Nègres* viennent d'être publiés, et la conclusion de

l'enquêteur — fonctionnaire du ministère de la Justice — est celle-ci :

On ne saurait plus douter qu'il n'y ait parmi une certaine classe de nègres, éminents par la pensée ou par l'action, un mouvement très bien concerté pour lancer à l'assaut du gouvernement et de l'ordre établi les forces radicales les plus subversives.

A vrai dire, les accusations formulées nous paraissent faibles. Ne reproche-t-on pas au nègre « sa menace d'user de représailles en cas de lynchage »? Ce reproche nous paraît un peu bien hardi, d'autant que d'après les statistiques américaines elles-mêmes, les lynchés sont une fois sur deux innocents du crime dont on les accuse. Et même en fût-il autrement, faut-il s'étonner qu'une terrible colère gronde au cœur des témoins impuissants de ces meurtres? Le *Chicago Daily News* du 15 novembre avouait courageusement que onze noirs ont été brûlés vifs pendant l'année courante, et reconnaissait loyalement, pour sa part, le droit de toute la race à des sursauts de haine et de rancune.

Autre accusation : les nègres « expriment plus ouvertement que par le passé leur revendication de l'égalité sociale ». Comme si ce n'était pas là encore la chose la plus naturelle, la moins répréhensible du monde !

En revanche, de vaillantes et perspicaces revues — la *Nation*, la *New Republic*, l'*Outlook* — n'hésitent pas à repousser cette version de l'émeute, suivant laquelle elle aurait été nourrie avec de l'argent bolcheviste et dirigée par des « rouges » désireux de renverser le gouvernement. Elles conviennent que la presse noire n'épargne pas les hommes actuellement au pouvoir, ne fût-ce que parce que ce sont des démocrates et que le parti démocrate se recrute principalement parmi les habituels oppresseurs des noirs au sud de la grande ligne Mason-Dixon, mais de là à accuser cette presse de complot contre la sûreté de l'État, prononcent-elles, il y a un grand pas. Et résolument, elles adoptent un point de vue qui n'est guère éloigné de celui que défend le *Crisis*.

La vérité est que le nègre, plongé dans un assoupissement séculaire, méprisé, opprimé, exploité, privé de ses droits constitutionnels dans les États du Sud, toujours menacé

à une minute donnée d'être pendu à l'épicerie du coin la minute d'après « fût-il aussi sage que Socrate, aussi riche que Crésus, et aussi bon que Jésus » — suivant le mot d'un professeur de l'Université d'Atlanta —, que le nègre, disons-nous, se réveille, qu'il commence à ressentir l'injustice, au lieu de la seulement subir, qu'il veut conquérir ses droits, au lieu de consentir, béatement, placidement, comme jadis, à en être frustré, bref, qu'il n'est plus le *Quashee* que nous représentait jadis Carlyle dans son pittoresque essai sur *The nigger question*, « assis, là-bas, son beau museau plongé jusqu'aux oreilles dans une citrouille, engloutissant cette pulpe et ce jus délicieux, les molaires et les incisives éternellement prêtes à besogner; cependant que les cannes à sucre pourrissent alentour et ne peuvent être moissonnées, car on ne trouve point à louer d'ouvriers, tant les citrouilles sont peu chères [1]. »

Ce n'est pas impunément que des vingtaines de milliers de nègres sont allés en France défendre une liberté menacée — ils ne savaient trop laquelle. Sans doute il ne leur a point suffi de toucher du pied notre sol pour que jaillisse en eux la conscience de leur dignité humaine, et, avec elle, le désir d'obtenir, fût-ce de haute lutte, leurs « droits de l'homme » à eux, c'est-à-dire au premier chef l'égalité politique et sociale : c'est un phénomène général, mondial que cet impatient besoin d'émancipation des peuples et des races opprimés, ou simplement conquis, et on l'observe simultanément, depuis quelques années, chez les Cafres du Transvaal, chez les fellahs d'Égypte, chez les Hindous, chez les Coréens, et chez tant d'autres ! Mais il n'en est pas moins vrai — et tous le constatent — que les noirs du corps expéditionnaire américain sont encore mal revenus de la stupéfaction qui les prit lorsqu'à Nice ou au Mans ils se trouvèrent traités sur le pied d'absolue égalité sociale avec leurs compagnons d'armes blancs. De retour dans leur village du Kentucky ou de la Louisiane, il est peu surprenant qu'ils aient éprouvé quelque amertume à se retourver parias, après avoir été entretenus de l'autre côté de l'eau dans l'idée qu'ils étaient des hommes comme les autres. Ils ont eu leur révélation, leur « clarté », et les voici se révolter contre des choses qu'ils acceptaient jadis moutonnièrement.

1. T. Carlyle, *The nigger question* (Critical and Miscellaneous Essays).

C'est ainsi que les *Jim Crow laws*, jadis observées comme des lois de la nature, apparaissent maintenant provocantes et injustes [1]. Le cas suivant n'est qu'un exemple entre cent :

Un soir, un jeune nègre en uniforme monta dans un tramway de Nashville et s'assit parmi les blancs. Le conducteur alla le trouver et lui intima l'ordre de s'asseoir sur l'un des sièges réservés à sa race. Il refusa, en disant qu'un homme qui était allé en France combattre pour son pays devait avoir le droit de s'asseoir où bon lui semblait. Un policeman fut appelé et le soldat arrêté [2].

Et le journaliste qui cite ce cas poursuit :

Après avoir contribué à sauvegarder la démocratie en Europe, nos soldats noirs s'attendaient à recevoir quelques miettes de démocratie *at home* ; ils espéraient au moins qu'on leur permettrait de voter aux élections présidentielles et aux élections de gouverneurs, et que, puisqu'ils payaient l'impôt, on leur concéderait également des représentants. — A leur retour, ils ont trouvé tous leurs espoirs déçus.

Il leur fallut constater que les noirs jouissent de plus de droits dans l'État semi-barbare du Mexique, que dans l'ultra-moderne Amérique. On leur avait tant parlé des *German Huns*, fléau de tout progrès humain, qu'ils se sont naïvement et impertinemment demandé s'ils n'avaient pas un plus redoutable et plus naturel ennemi : « les *American Huns*, fléau de tout progrès noir ».

Ils ont été furieux de voir que, presque partout dans le Sud, les régiments noirs sont rentrés au pays à peu près inaperçus, tandis que les rues avaient été pavoisées et des villes entières mises sens dessus dessous pour mieux fêter le retour de leurs camarades blancs. Ils se sont battus comme les autres, à raison de plus d'une centaine de mille, ou, s'ils ne se battaient pas, ils ont rendu les plus précieux services comme unités du génie ou débardeurs, et c'est à peine, récriminent-ils, si les blancs ont trouvé un mot banal pour les remercier.

Un sentiment général de révolte commence à gronder dans la masse noire, jadis amorphe ; à telles enseignes qu'un

1. Un projet de loi vient d'être déposé par un député de Chicago pour faire abroger ces lois — qui coûtent 20 millions de dollars par an aux chemins de fer —; mais l'insuccès a été complet.

2. *Outlook*, 10 septembre 1919.

officier noir, lui aussi reconnaissant à la France de l'égalité sociale dont elle lui a fait goûter les savoureux bienfaits, a pu écrire récemment :

Les nègres intelligents ont tous atteint le point où leur loyalisme vis-à-vis de leur pays devient conditionnel. On peut dorénavant considérer comme douteux le patriotisme de la plupart des noirs.

De plus en plus l'élite noire, qui étouffe de rage et de honte dans le Sud, se porte vers le Nord, où le droit de vote ne lui a point été subtilisé, où les universités ne lui ferment point leurs portes, où le blanc a mieux perdu sa mentalité de négrier, où l'État dépense incontestablement davantage pour répandre l'instruction parmi les nègres [1].

Or, plus que jamais, le nègre désire apprendre. Son zèle à s'instruire, ou, à défaut, ses efforts pour assurer au moins à ses enfants une bonne éducation, sont des indices à la fois pathétiques et encourageants. Puisque dans le Sud on prend prétexte de son ignorance pour lui refuser les droits civiques, et que d'autre part l'opinion y est encore accréditée que « cela gâte le nègre de l'instruire » (*it spoils the negro to educate him*), il émigre dans le Nord, où l'on ne s'efforce pas d'entretenir son ignorance pour le mieux exploiter, et où les autorités municipales ont le bon sens d'appliquer les lois sur l'obligation scolaire aussi rigoureusement pour les enfants noirs que pour les blancs.

Ce vent d'émancipation qui souffle parmi les noirs est aussi dû pour une part à des facteurs économiques : tandis qu'une fraction de la population mâle adulte acquérait au delà des mers des vues et des ambitions nouvelles, une importante fraction restait en Amérique et s'y enrichissait rapidement. La prospérité venant, le noir devint de plus en plus le rival économique du blanc de même métier, et, par suite, ses aspirations sociales et politiques, son besoin de propreté et de confort se sont accrus d'autant.

Mais surtout la rareté de la main-d'œuvre et les salaires élevés payés dans les villes donnèrent aux nègres l'occasion

1. D'après l'*Outlook* (*ibid.*), la moyenne dans le Tennessee est de 10,32 dollars dépensés pour l'éducation de chaque enfant blanc, contre 2,89 dollars pour l'éducation de chaque enfant noir.

de pénétrer dans des industries et des régions où ils n'avaient précédemment jamais été admis. Jadis, un nègre n'était guère que terrassier, charretier, mineur, cireur de chaussures, employé de Pullman, garçon d'ascenseur. Maintenant il a envahi les métiers les mieux payés, les plus « relevés »; il est charpentier, peintre en bâtiments, tapissier, tisserand, employé fédéral, facteur, typo, sténo-dactylographe. Tel restaurant de Chicago qui jadis n'avait point de garçons ni de demoiselles noirs, a maintenant tout son personnel noir. La constitution de nouvelles cités noires a entraîné une grande demande de médecins noirs, d'avocats noirs, de pharmaciens noirs, de professeurs noirs. Des industries noires se sont créées, dont les patrons sont des noirs. Chaque mois, il s'ouvre de nouvelles banques noires, où les dépôts se chiffrent d'emblée par dizaines de milliers de dollars. Dans les parcs de Chicago — spectacle nouveau — on voit maintenant souvent, le dimanche, des *gentlemen* noirs correctement vêtus, emmener en promenade toute leur famille dans la pimpante auto qu'ils viennent d'acquérir. Le temps n'est plus où, prétendait-on, le seul nègre qui eût fait fortune était l'inventeur d'une lotion excellente pour lisser les cheveux crêpus de ceux de sa race !

Tous ces débouchés nouveaux ouverts à l'activité d'une population jadis esclave n'ont point manqué de modifier profondément la mentalité de la masse. Elle a acquis une confiance en soi, une assurance de manières, une hardiesse de regard et d'attitude — parfois aussi, cela était inévitable, une insolence tapageuse — qu'on ne lui connaissait point auparavant.

Dernier facteur, enfin : les noirs, qui tout récemment, encore n'étaient organisés ni politiquement, ni socialement, ni économiquement, se sont aperçus eux aussi que « l'union fait la force », et qu'il n'est rien de plus fort que les fortes minorités. En tendant toutes leurs énergies, même maladroites, vers un même but, ils ont déjà obtenu des succès surprenants, qui ont achevé d'indisposer bien des blancs.

Jusqu'à une date peu reculée, l'*A. F. of L.* (*American Federation of Labor*) avait refusé d'ouvrir ses portes aux noirs. Qu'ont-ils fait alors? Ils se sont affiliés en masse à l'*I. W. W.* (*Industrial Workers of the World*), cet épouvantail du capita-

liste américain, dont on connaît le programme avancé et les idées teintées de bolchevisme. Le résultat fut presque immédiat : l'*A. F. of L.* accueille maintenant blancs et noirs.

De même, pour faire pièce à la majorité républicaine dont les noirs estiment avoir à se plaindre, et afin d'en obtenir une tardive justice, les noirs se sont donné le mot, et votent pour les socialistes dans les États où ils ont la franchise. Aussi bien, par leur seul nombre, les électeurs nègres ont cessé d'être un élément négligeable dans l'équilibre des partis, et leur alliance politique pourrait bientôt être plus recherchée encore qu'elle ne l'est actuellement, si, comme il faut s'y attendre, un courant d'émigration ininterrompu vide les États du Sud de leurs noirs non électeurs pour les transporter dans le Nord, où ils deviennent automatiquement électeurs. Un quart seulement des nègres des États-Unis ont jusqu'à présent droit de vote. Les trois autres quarts habitent dans le Sud. Mais très peu d'années pourraient fort bien suffire à renverser la proportion, et le moment pourrait n'être plus éloigné où, pour garder leur main-d'œuvrre prête à fuir, les planteurs du Sud ne pourront plus se contenter de relever les salaires, mais devront, quoiqu'ils en aient, admettre aux urnes leurs serfs mal affranchis.

***

Telles sont donc les causes nouvelles — locales et générales — qui ont fait de la ceinture noire de Chicago le théâtre d'événements peu glorieux. Nous disons les causes *nouvelles*, car, chose curieuse, la cause, ou le prétexte habituel de bagarres, entre blancs et noirs, — viols, souvent imaginaires, de blanches par des noirs [1] — ne s'est pas présenté.

Il est toutefois certain que cet élément entièrement étranger à toute raison : l'héréditaire, et inconscient, et collectif, et inanalysable préjugé de race, est réapparu pendant les émeutes et les a partiellement conditionnées. Ce préjugé, tout-puissant dans le Sud, mais assez rare chez l'Américain du Nord pris isolément, a connu le plus violent des réveils dans l'âme collec-

1. Il convient de faire observer que souvent des criminels blancs se noircissent mains et visage avant leur coup, afin de dépister la justice.

tive des foules qui participèrent aux bagarres. Au surplus, certaines des causes qui ont amené à Chicago des noirs du Sud, y ont aussi amené des milliers de blancs du Sud; ces derniers ont pu contribuer à inoculer le poison.

Il semble qu'à Chicago comme ailleurs une ségrégation comportant des tempéraments et pratiquée avec tact soit le meilleur remède au mal. Sans doute les nègres désirent jouir en tout des mêmes avantages que les blancs, et quelques-uns de leurs griefs sont que, même dans le Nord, ils n'ont accès ni à une couchette de Pullman, ni à une maison de convalescence, tandis qne leurs enfants se voient fermer les portes des excellentes institutions que sont les *juvenile homes*. Mais ils n'élèveraient pas ainsi la voix s'ils avaient des Pullman à eux, des maisons de convalescence à eux, des *juvenile homes* à eux. Les écoles mixtes ne donnent point de bons résultats et sont plutôt évitées par les noirs, auxquels tout y rappelle leur infériorité, tandis que celles qui leur sont uniquement destinées ont tous leurs suffrages et réussissent admirablement — témoin les écoles Douglass et Stowe à Cincinnati.

Deux ou trois réformes, semble-t-il, auraient tôt fait de rendre impossibles des événements comme ceux que nous avons décrits. Aussi bien, elles ont été réclamées avec insistance à la dixième conférence annuelle de la *National Association for the Advancement of Colored People*, qui s'est récemment réunie à Cleveland. Ont pris part à ce congrès des hommes et des femmes noirs ou semi-noirs, fermiers, médecins, prédicateurs, éducateurs, artistes, musiciens, évêques — au total plusieurs centaines de délégués, représentant directement 70 000 nègres et indirectement plusieurs millions.

De ces très intéressantes séances, il ressort nettement que la patience des noirs instruits est à bout : ils veulent la liberté, ils la veulent non plus platoniquement, mais en militants; or, pour avoir la liberté, il leur faut avant tout le droit de vote.

Leur autre grande revendication est une justice impartiale. Il est trop avéré qu'en cas de conflit entre races, ou même dans les différends ordinaires de la vie quotidienne — agents de police [1], juges et jurés sont des blancs, — le noir a toujours tort. Dans une rixe où les deux couleurs de peau

1. Il y a cependant des agents de police noirs, mais ils sont une minorité.

sont également représentées, la tendance est toujours d'arrêter quatre ou dix nègres pour un blanc. Dans les cours d'assises (*Circuit Courts*) qui suivent invariablement ces rixes, lorsqu'il y a eu homicide ou tentative d'homicide, ce sont toujours les nègres qui sont désignés pour le fauteuil d'électrocution. On a pu le constater lorsque à Helena (Arkansas), 100 nègres ont été impliqués dans les émeutes d'Elaine, et 11 condamnés à mort en un tournemain. Et les journaux (5 novembre 1919) de Chicago n'ont pas craint d'intituler la nouvelle : *More negro trials rushed* (traduisez : victimes de verdicts précipités).

Heureusement, dans les États du Nord, et à Chicago en particulier, les Américains sont de plus en plus nombreux qui se rendent compte du bien-fondé de ces revendications et de la grande sagesse qu'il y aurait à y faire progressivement droit. Article sur article ont paru ces derniers mois dans l'*Outlook*, l'*Independent*, le *World To-Morrow*, le *Chicago Daily News*, montrant que la faute initiale consista, après la guerre civile, à ne pas imiter le tsar de toutes les Russies quand, voici bientôt soixante ans, il abolit le servage dans son empire, et à ne pas donner en toute propriété à chaque famille noire émancipée quelques dizaines d'acres et une mule, suivant le conseil avisé du *Freedman's bureau*.

Un autre indice encourageant est le nombre de bonnes volontés qu'a su grouper autour d'elle à Chicago la toute jeune « Ligue urbaine », qui se donne pour but d'éclairer les blancs sur la question et de contribuer par tous les moyens à améliorer les conditions d'existence des noirs dans la ville.

Chicago s'est attiré à New-York et ailleurs — voire même à Chicago — la réputation d'être « la ville la plus mal administrée d'Amérique ». Et pourtant tant de ses citoyens ont la notion claire des choses, et tous possèdent un sens si développé du *fairplay* — pour le voisin, noir ou blanc, non moins que pour eux-mêmes — que les mesures opportunes et apaisantes ne sauraient tarder.

FRANCK L. SCHŒLL

LES RELATIONS INTELLECTUELLES

ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE

Bien que la Russie, déchirée par une atroce guerre civile, n'ait plus de place au concert des nations, on ne saurait oublier sa part de sacrifices dans la lutte commune, ni douter de sa guérison et de son relèvement. Dès lors notre intérêt évident n'est-il pas de maintenir et de développer avec ce pays des relations intellectuelles qui forment, depuis tantôt deux siècles, une portion glorieuse du patrimoine français au dehors? Une seule influence étrangère, celle de l'Allemagne, pouvait entrer en concurrence avec la nôtre : elle a visé bientôt à la supplanter, par des moyens que la politique a fait servir à ses fins. Un exposé de nos pertes après 1871 et de nos gains récents montrera, nous l'espérons, que la présence agissante, une collaboration loyale peuvent corriger les effets d'une trop longue indifférence. Aussi bien nos amis russes eux-mêmes nous reprochent-ils souvent d'avoir oublié ou mal soutenu nos titres historiques.

Rappelons-les d'un mot. On sait quel a été en Russie, au XVIIIe siècle et jusque vers 1830, le prestige de notre langue, de notre civilisation et de nos idées : c'est par elles que l'élite s'est initiée à la culture européenne ; c'est à l'école des nôtres que se sont formés les premiers écrivains modernes de la Russie, même un Pouchkine et un Griboêdov ; nos savants ont

aidé à l'organisation naissante et aux progrès de la science russe; dans la capitale neuve que la volonté de Pierre le Grand faisait surgir d'un marécage, nos architectes ont bâti des églises et des palais, nos sculpteurs ont dressé des monuments, nos artistes, orné les premiers musées. Où trouver à l'étranger un trésor comparable au « fonds » de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, aux bibliothèques de Voltaire et de Diderot, dont s'est enrichie la « Nationale » de Saint-Pétersbourg?

On n'ignore pas non plus comment, par sa poésie romantique et sa philosophie, par ses universités, par sa fidélité au principe monarchique, l'Allemagne a progressivement évincé la France comme éducatrice : c'est à Berlin que, vers les « années quarante », les jeunes Russes d'esprit indépendant venaient apprendre — et prendre — l' « esprit occidental » ; mais en même temps les gouvernements russes y envoyaient en toute sécurité des « boursiers » destinés à l'enseignement dans les universités. Dès lors, dans les centres de haute culture russe, les disciples, les méthodes, les maîtres ont porté l'empreinte germanique ; l'Allemagne, déjà bien en cour, s'est appliquée, par un courant continu de relations, à maintenir ses positions, puis à étendre son influence de la science pure aux sciences appliquées, au commerce, bref à tout ce qui pouvait servir ses intérêts.

La France gardait sans doute ses adeptes : tel ce « cercle obscur », qui, nous raconte Saltykov (Chtchédrine), suivait de loin avec passion le mouvement des idées démocratiques en France. Les conceptions romantiques et humanitaires de George Sand suscitaient un ardent intérêt. Dans la haute société, l'usage de notre langue, la connaissance de notre littérature restaient toujours — sous Nicolas Ier et Alexandre II — la marque d'une éducation polie. Même une communication intellectuelle s'était établie entre les deux pays : des revues, des anthologies, des traductions, faisaient connaître chez nous les œuvres des écrivains russes. Cette initiation, dont les artisans, sauf les frères Deschamps et Mérimée, sont oubliés aujourd'hui, aurait dû, semble-t-il, faciliter un rapprochement. Par malheur, notre haut enseignement était hors d'état de donner l'impulsion directrice, comme les universités allemandes, et de rivaliser avec elles. Tout en conservant

l'organisation et l'apparat traditionnels, celles-ci étaient largement ouvertes aux exigences de l'esprit moderne; elles possédaient la maîtrise dans les sciences dites « humanitaires » : philosophie, philologie, exégèse. Tout cela, — prestige du passé, adaptation aux besoins actuels, dotation, — manquait à nos facultés, survivantes des universités abolies, sans unité interne ni force d'expansion. Nous avions des savants, que le pouvoir éloignait, dès que leurs idées lui déplaisaient, des écoles — fermées aux étrangers, des lumières éparses, mais rien d'équivalent à ce mot et à cette chose que les Russes entourent encore d'un respect presque religieux : l'université.

En somme, vers 1870, l'influence solidement établie de l'Allemagne dans le monde intellectuel russe avait réduit la nôtre à n'être plus guère qu'une façade décorative.

I

Alors que la victoire, la constitution de l'Empire, bientôt une alliance germano-austro-russe accroissaient la force extérieure de l'Allemagne, la France vaincue, amputée, devait se replier sur elle-même pour rebâtir et protéger sa maison. Lors de la refonte de l'enseignement national, le primaire et le secondaire passèrent d'abord : le supérieur dut attendre jusqu'en 1896 la loi qui rétablissait les universités, mais avec une autonomie et des moyens encore insuffisants. Tandis qu'elles se réorganisaient au dedans, l'action au dehors resta forcément au second plan. C'était juste le temps où l'Allemagne poussait son dessein d'hégémonie, visait à monopoliser la direction du travail intellectuel et le marché mondial de la science. L'alliance franco-russe devait, semble-t-il, aider à la reprise des positions perdues ou abandonnées par nous ; mais, une fois scellé le pacte de sécurité mutuelle, on ne jugea pas nécessaire de l'affermir dans la conscience des deux peuples par un travail réciproque d'information et de compréhension. Aucun rapprochement ne fut tenté entre les milieux instruits des deux pays ; et vingt années (1891-1911) ont passé avant qu'un Institut français à Saint-Pétersbourg,

dû à l'initiative de MM. Paul Doumer et Paul Boyer, réalisât la première forme d'alliance spirituelle entre les deux nations « amies et alliées ». Ces vingt années, l'Allemagne, lancée à corps perdu dans la *Weltpolitik*, les employait, avec un redoublement d'énergie, à conjurer les effets éventuels d'un changement d'orientation dans la politique extérieure de la Russie, mais aussi avec une méthode et une habileté que nous avons appliquées tardivement, timidement et sans les moyens nécessaires.

Pour le haut enseignement, l'allianee franco-russe rendait difficile l'échange des professeurs entre l'Allemagne et la Russie : aucun Allemand, à ma connaissance, n'a occupé de chaire en Russie dans ces vingt dernières années, et un seul professeur russe a enseigné le droit international à Berlin. Par contre on s'efforçait en Allemagne d'attirer les Russes à une active collaboration : en insérant des comptes rendus de leurs travaux dans les revues spéciales, en leur offrant des facilités pour les imprimer ou les traduire ; en leur ouvrant, sans formalités ni restrictions, de longs prêts de livres dans les bibliothèques, y compris la Bibliothèque Royale à Berlin ; en les recevant, même pendant les vacances, dans les laboratoires, les cliniques, en leur faisant rechercher l'enseignement et les diplômes des grands instituts techniques ; enfin en reconnaissant par les plus hautes désignations honorifiques la valeur des savants éminents.

Jusqu'à ces dernières années, pour des raisons qui tenaient plus à la politique qu'à la science, les boursiers russes d'études supérieures, étudiants « maintenus près l'université » pour s'y préparer directement à l'enseignement supérieur, étaient presque tous envoyés en Allemagne. Déjà, en Russie même, cette catégorie d'étudiants travaille sous la direction immédiate du professeur, dans les séminaires, et — plus proche encore — dans des conférences tenues chez lui ; il en résulte une cordialité de commerce qui va jusqu'à l'admission dans le cercle familial. Munis de recommandations, ces jeunes gens retrouvent en Allemagne presque la même organisation universitaire, et cette forme d'enseignement domestique, qui heurte nos habitudes, mais dont l'empreinte ne s'efface pas après le retour au pays d'origine. Ainsi familiarisés avec

la vie, la langue, les méthodes, les études et la *littérature* allemandes, les « futurs professeurs » russes en rapportent forcément une croyance à la supériorité de la science allemande, qu'on avait eu soin d'ailleurs de leur inculquer; ils en resteront, dans leur chaire magistrale, les zélateurs et les clients. Ici la librairie allemande apporte à l'université une aide intelligente et active : envois abondants de catalogues, de spécimens — même pour des ouvrages importants et coûteux, ouverture d'un crédit permanent avec larges facilités de paiement, service très complet de renseignements bibliographiques, tenu à la disposition des travailleurs. Le « professeur russe » a pour ainsi dire sous la main, sans effort, toute l'organisation scientifique allemande; ainsi s'explique en partie, dans les programmes des cours d'une université russe, prise au hasard, la prédominance des instruments de travail allemands (manuels, éditions, références) sur les français ou les anglais.

Dans l'ordre des sciences appliquées, de la technique industrielle et commerciale, on retrouve la même méthode : attirer, pour en faire des auxiliaires de la pénétration allemande, les futurs ingénieurs ou techniciens, les jeunes gens aptes à devenir de bons agents commerciaux. Charlottenbourg jouit longtemps parmi les Russes, comme Liége et Zurich, d'une préférence que ne pouvaient encore leur disputer les instituts techniques créés en France auprès de nos principales universités. Les jeunes ingénieurs russes rentraient chez eux convaincus de la supériorité allemande dans un domaine où, en vérité, l'organisation avait été portée au plus haut point, adoptaient pour leurs entreprises les méthodes et l'outillage allemands. A l'égard de ceux qui faisaient leurs études en Russie même, on procédait non moins habilement. Le professeur Chatelain, titulaire de la chaire d'électricité à l'Institut Polytechnique de Lesnoï (près Pétrograd), m'a raconté que chaque année, à la fin du *cours*, la promotion sortante faisait un voyage d'études à l'étranger, en partie à ses frais, en partie aux frais de l'établissement. La charge étant lourde encore, on cherchait à réduire les dépenses de route ou de séjour. Les chemins de fer allemands ou autrichiens, après les russes, accordaient des réductions de tarif considérables ; les grands

industriels allemands faisaient savoir, à l'avance, qu'ils recevraient avec plaisir la caravane et lui montreraient usines et installations ; souvent même ils prenaient à leur compte les frais d'hôtel. Ainsi la visite d'usines, de laboratoires, de fabriques ne grevait pas le budget des futurs ingénieurs ni de l'école ; les Allemands, entendus à la réclame et à la publicité, savaient qu'ils récupéreraient quelque jour en commandes ces légers sacrifices, ou même s'estimaient suffisamment payés par une occasion de montrer à des étrangers leurs machines et leurs produits. En Autriche, mêmes facilités et même empressement ; les voyageurs poussaient parfois en Suisse, dans l'Italie du Nord, ou en Belgique, à fin de course, mais pas en France, à cause de la distance, des frais, et aussi parce que du côté des industriels et des compagnies de chemins de fer rien n'était prévu : mauvaise volonté ? non, mais manque d'information et d'initiative vigilante. Pourtant, que de choses intéressantes à voir, pour ces jeunes Russes, dans nos régions industrielles du Nord, du Centre, de l'Est, du Dauphiné, nos grands ports, nos installations de houille blanche, le Creusot, Lyon, Saint-Étienne ! Les pays germaniques ont déjà l'avantage de la proximité : si on leur laisse encore celui de l'organisation, rien d'étonnant qu'ils l'emportent.

Pour leur expansion commerciale, les Allemands recevaient aussi très largement, dans leurs nombreuses écoles de commerce, des jeunes Russes, israélites souvent, donc connaissant presque naturellement les deux langues ; ceux-ci, sans pousser jusqu'aux études supérieures, acquéraient les connaissances techniques et pratiques nécessaires pour devenir d'utiles agents commerciaux. C'est parmi eux que se recrutait en partie cette innombrable armée de commis voyageurs par lesquels l'Allemagne élargissait son emprise économique sur la Russie.

Dans l'école moyenne, l'influence allemande se traduisait, avant la guerre, par le respect des maîtres pour la pédagogie allemande — méthodes et applications. Pour les langues vivantes, en particulier, la méthode « directe » ou « naturelle » avait suscité un véritable engouement : il me souvient d'avoir assisté, dans l'hiver de 1913, à des conférences du « professeur » Walter, venu exprès d'Allemagne pour exposer sa méthode, qu'il illustra d'exercices exécutés par une équipe,

remarquablement stylée, d'élèves d'une école allemande de la capitale. Cette épreuve publique rehaussait singulièrement le prestige du conférencier et la pédagogie de son pays. Si l'on ajoute que l'allemand avait plus d'heures que le français, que les maîtres, très souvent d'origine balte, joignaient à un bilinguisme naturel l'avantage d'être passés par l'université, on comprendra qu'ici encore la partie ne fût pas égale pour nous. Ceux de nos compatriotes qui là-bas enseignent le français dans les gymnases officiels ou privés, se pliaient plus par nécessité que par conviction aux règles et à la pratique d'un pédagogisme étranger ; ils ont maintes fois entendu ce reproche : « Les Français ne savent pas enseigner » ; ce qui ne les empêche pas — je l'ai constaté sur des enfants et des adultes — d'y réussir assez bien.

Les Allemands avaient en outre dans les deux capitales et dans les grandes villes russes leurs écoles propres, où les familles russes, françaises même, envoyaient volontiers leurs enfants, parce que la discipline y était meilleure, et le français bien enseigné. Le directeur de l'une d'elles est docteur ès lettres. La création d'un lycée français à Saint-Pétersbourg, amorcée dès 1891 par une demande de crédit de 100 000 francs sous forme d'amendement à un article du budget de l'Instruction publique, reçut bon accueil de la Chambre, du président du Conseil, M. Ribot, et du ministre, M. Léon Bourgeois ; mais on n'en parla plus. En 1916, un Russe ami de la France s'entremit auprès du comte Ignatiev, alors ministre de l'Instruction publique, qui nous fit rapidement accorder toutes autorisations nécessaires et toutes facilités d'organisation pédagogique, compatibles avec les règlements en vigueur. Quelques mois d'été passèrent ; le ministre le plus libéral qu'on ait vu au Pont Tchernychëv sous l'ancien régime se retira pour ne pas collaborer avec Sturmer ; et le « conseiller d'État actuel » qui m'avait conduit près de lui dirigeait en 1918 à Moscou un grand Institut bolchévique de culture physique...

Dans les écoles primaires supérieures, l'allemand avait gardé, en pleine guerre, et malgré l'interdiction officielle dont il était frappé, une situation privilégiée : bien qu'il fût facultatif, comme le français, les heures d'allemand étaient rétribuées par la ville (à Pétrograd), celles du français par les

parents. N'est-ce pas merveille qu'il se trouvât encore des centaines de familles, pourtant modestes, à préférer le français pour leurs enfants?

Un dernier trait, pour ce qui touche l'enseignement. Les vastes corridors, les salles de récréation, de classe ou de fêtes dans les gymnases et instituts, les bibliothèques d'universités sont ornées de photographies — monuments, sites, portraits d'écrivains et de savants russes ou étrangers — et de moulages. Presque tout cela, comme les bustes ou portraits de savants que j'ai vus dans les cabinets de travail des professeurs ou dans les salles d'étude, vient d'Allemagne. Il y a en effet des maisons allemandes qui éditent et exportent ces images : fructueux commerce et réclame excellente. Un exemple douloureux me revient en mémoire : dans le vestibule d'un grand gymnase de garçons, à Pétrograd, une belle photographie de notre cathédrale de Reims, portant au bas cette indication : *die Kathedrale von Reims* !

Toute l'activité intellectuelle ne s'enferme pas dans la production scientifique et l'enseignement : les lettres, les arts, le théâtre, en représentent une part importante. Ici encore il suffira, — pour ne pas allonger cet exposé, — de signaler une particulière attention de l'Allemagne à en suivre, à en accueillir les manifestations.

Nous avons eu des expositions d'art russe, des saisons d'opéra et de ballet russes ; on a traduit, avec une hâte où quelque discernement n'eût pas nui, tout ce qui sortait de la plume de Tolstoï : le théâtre et l'art dramatiques russes nous demeurent inconnus. La troupe admirable du Théâtre Artistique de Moscou, qui se réclame de notre Théâtre libre, dont elle a assagi les audaces premières, n'en gardant qu'un souci d'interprétation plus proche de la vie et de la vérité, a pu donner des représentations à Berlin et dans quelques grandes villes allemandes ; elle a reçu les félicitations de l'empereur Guillaume, qui, comme on sait, se connaissait à tout. Son directeur eût souhaité la consécration suprême du public parisien; sa tentative s'est heurtée à des questions de publicité, à des exigences qu'il n'a pu accepter. Tel écrivain eut en Russie son heure de célébrité; vivant de sa plume, il n'a jamais voulu trahir, sous les bolchéviks même, la cause fran-

çaise : il me confiait avec quelque amertume qu'aucun de ses romans n'avait encore été traduit en français, quand plusieurs l'étaient déjà en allemand. Dans l'hostilité injurieuse et parfois grossière d'un Gorki contre la France, il entre peut-être une part de vanité froissée, un dépit de voir les Français moins attentifs à ses faits et gestes, moins empressés que les gens d'outre-Rhin à lire où à traduire ses œuvres, à prendre au sérieux son idéologie fumeuse. Paris est le point de mire, et son suffrage pèse plus aux yeux du monde que celui de Berlin.

II

Mais alors, dira-t-on, si la Russie subissait à ce point l'influence allemande, à quoi bon tenter de la dégermaniser, et engager une bataille qui semble perdue d'avance?

La réponse est malheureusement trop facile. Si le précieux capital spirituel que la Russie avait reçu de la France n'a pas fructifié en proportion de son éminente valeur, si une autre influence a pu supplanter la nôtre, cette diminution est imputable en partie à notre effacement et à notre indifférence. La preuve en est, qu'en dépit de réalités et d'apparences défavorables, il a suffi d'un effort de volonté et d'action pour réveiller des sympathies jusqu'alors inutilisées et remettre en honneur le goût français. Excepté chez des admirateurs irréductibles, le germanisme, en effet, ne rencontrait pas une adhésion unanime et sans réserves. L'Allemagne avait pour elle le prestige de la victoire, la force impressionnante, l'organisation ; elle s'ingéniait à attirer savants et techniciens ; d'un autre côté, par défiance des idées françaises et crainte d'une contagion qui s'étendît des études aux choses de la politique, les gouvernements russes encourageaient l'envoi et le séjour d'étudiants russes dans les universités allemandes, dont le régime intérieur rappelait les universités russes. Rien d'étonnant que ces « futurs professeurs », n'ayant pas connu d'autres pays de haute culture, revinssent avec le respect exclusif de la science allemande.

Mais nombre de savants là-bas ont échappé ou résisté à

toute germanisation. Faute de trouver accès dans nos revues et chez nos éditeurs, ils acceptaient avec les Allemands une collaboration qu'ils eussent désirée avec les Français, mais qui seule assurait à leurs travaux une publicité hors de Russie. Toutefois ils se rendaient compte que la place leur était mesurée avec parcimonie, avec le souci manifeste de maintenir la primauté à la production allemande ; par rapport à ceux mêmes qui s'enrichissaient et se paraient de leur contribution, ils avaient le sentiment d'une inégalité humiliante : on semblait les considérer « non comme des savants russes, mais comme des Russes savants, qui écrivaient en russe, sans qu'on sût trop pourquoi, au lieu d'écrire en allemand ». Quelques-uns faisaient à la science allemande un reproche plus grave : non pas tant de s'être inféodée à un pangermanisme agressif, que d'avoir évolué vers une sorte d'industrialisation du travail scientifique ; d'où ce nombre croissant de productions sans marque personnelle, exécutées par séries, d'après des recettes, sur un modèle, un « chablon » (mot russe qui vient de l'allemand *schablone*). Longtemps impressionnés par cet amoncellement, ils en ont découvert souvent l'ambitieuse prétention ; dès lors ils ont mieux apprécié le caractère de la science française ; la mesure, la clarté, l'effort d'originalité, l'équilibre entre l'érudition, la patiente analyse, et les larges vues synthétiques. Enfin l'orgueil et l'esprit allemands heurtaient chez nombre de Russes les susceptibilités nationales : témoin le vieux professeur Kondakov, créateur des études d'histoire, de religion et d'art byzantins, qui depuis 1869 — il me l'a dit lui-même — n'avait plus jamais voulu passer l'Allemagne pour venir en Occident. Et quand, sous couleur d'explorations scientifiques, des Allemands recueillaient des renseignements de tout autre nature, ou même se livraient à des agissements suspects, cette aberration remplissait de stupeur, plus encore que de colère, un académicien russe, mort aujourd'hui, dont le témoignage est au-dessus de tout soupçon.

Ce revirement tout spontané allégeait déjà le passif, si l'on peut dire, de notre influence intellectuelle en Russie. Deux ordres de faits ont aidé puissamment à en relever l'actif : le développement, dans un sens rigoureusement scientifique, des études russes en France, et la création d'un Institut fran-

çais à Saint-Pétersbourg. Les thèses de doctorat de Louis Léger (1868), son cours libre à la Sorbonne (1868-1875), marquent cette orientation nouvelle ; de ce jour, au Collège de France, à l'École des Langues orientales, à la Sorbonne, à l'École libre des Sciences politiques, puis dans quelques universités provinciales, la langue ou la linguistique, la littérature, l'histoire, l'organisation politique et sociale, la géographie russes acquièrent droit de cité dans notre haut enseignement.

E.-M. de Vogüé, dans son pénétrant essai sur *le Roman russe* (1886), éclaire pour la première fois les beautés propres et les complexités parfois déconcertantes du génie russe. Ainsi, avant que les diplomates l'eussent consacré pour d'autres fins, le rapprochement s'était opéré dans le domaine de la science et de la pensée. Les Russes ont témoigné mainte fois en quelle estime ils tenaient cette connaissance si précise de leur pays ; malgré des prohibitions officielles qui s'opposaient chez eux à sa diffusion, nous reprenions notre place et notre influence spirituelles ; nous avons seulement trop tardé à en recueillir les fruits.

Destiné, dans la pensée de ses fondateurs, à faciliter à nos russisants l'information et le travail sur place, à établir un courant suivi de relations entre les savants russes et français, à faire mieux connaître notre culture et les ressources de la France contemporaine, l'Institut Francais de Saint-Pétersbourg a eu des commencements un peu difficiles, certains membres du gouvernement russe appréhendaient qu'il ne devînt un foyer d'idées dangereuses et d'agitation politique. L'intervention de M. Isvolski et du ministre Casso, ami des lettres françaises (il avait fait ses études dans un grand lycée parisien) triompha de ces résistances ; toutefois on imposait à l'Institut un *oustav* (statut) rédigé de manière à empêcher toute incursion hors du domaine réservé à son activité.

En reconnaissant dans la nouvelle fondation un hommage à la science russe et un adjuvant indispensable de l'alliance, les milieux intellectuels russes en ont mieux discerné le sens et l'objet véritables. Jusqu'alors l'« extension universitaire » n'avait pas touché le pays « ami et allié », on y avait seulement vu quelques-uns de nos savants dans des congrès ou à des fêtes en l'honneur de Pouchkine et de Gogol. L'inaugura-

tion solennelle de l'Institut Français, l'empressement du public aux conférences des professeurs d'Arsonval et Delbet, de MM. Charcot, Bénédite et H. Lichtenberger, démontraient éloquemment la nature du rôle assigné à ce représentant de la science et de la culture françaises en Russie. Vers ce même temps paraissaient en France, sur la langue, la littérature, l'histoire russes, des travaux dont les Russes louaient grandement la solidité, l'exactitude documentaire et la pénétration, avouant n'en pas trouver l'équivalent en Allemagne, ni même chez eux.

Depuis ce passé récent, les gains de la science, de la pensée et de la langue françaises en Russie sont en progression continue. Le ministre « réactionnaire » Casso a envoyé pour la première fois à l'Université de Paris (Facultés de Droit et des Sciences), et non plus seulement à Berlin, des boursiers dont quelques-uns font déjà grand honneur à leurs maîtres. M. Koultchitski avait le premier, comme curateur de l'arrondissement scolaire de Kazan, fait appel à un professeur français pour présider et diriger un congrès des professeurs de français de son arrondissement (août-septembre 1912); devenu ministre de l'Instruction publique (hiver 1916-1917), il a souscrit d'avance à un remaniement de statut qui laisserait le champ plus libre à l'Institut Français. Le comte Ignatiev, partisan déclaré de la collaboration interalliée pour lutter contre l'influence allemande, avait hâté les formalités nécessaires pour la création d'un lycée français à Pétrograd. Les deux ministres qui se succédèrent à l'Instruction publique sous le Gouvernement Provisoire, S. d'Oldenbourg, du parti cadet, et le professeur Salaskine, socialiste, étaient chaudement acquis au projet, élaboré par l'Académie des Sciences de Russie et l'Institut Français, de fonder un Institut russe à Paris ; un crédit de 50 000 roubles était déjà accordé (octobre 1916) pour l'envoi en France d'une mission scientifique, afin de traiter la question avec le gouvernement français : le coup d'État bolchéviste arrêta l'entreprise. Qu'il s'agît de réformer les méthodes et les programmes d'enseignement des langues étrangères ou des langues classiques, de préparer une organisation scientifique interalliée, chaque fois le directeur de l'Institut Français était invité à siéger dans les commissions ou à envoyer des rapports.

Je tiens enfin à reconnaître la courtoisie et la bienveillance avec lesquelles l'administration russe accueillait des requêtes en faveur de professeurs français mobilisés ou décédés, dont l'ambassade confiait les intérêts à l'Institut Français. Un courant de cordiale collaboration s'est ainsi établi entre le monde officiel russe et l'Institut, pour le grand bien de l'influence française en Russie.

L'Académie des Sciences de Russie a donné maintes preuves de l'intérêt qu'elle porte à l'Institut Français et du prix qu'elle attache à l'établissement de relations étroites avec la France savante [1]. Le secrétaire perpétuel, S. d'Oldenbourg, avait confié à l'Institut : 1° la traduction française — pour une édition auxiliaire internationale — de *la Science russe*, rédigée sur le plan de *la Science française* en vue de faire connaître au dehors l'état actuel du travail russe dans les différentes catégories du savoir humain ; 2° la publication d'un ouvrage en plusieurs volumes sur les *Richesses de la Russie*, qui devait paraître en France, le texte français étant considéré comme texte-type international ; 3° les comptes rendus analytiques d'une série de brochures sur les *Forces productives naturelles de la Russie*, vaste inventaire dressé d'après les données les plus récentes, pour servir à l'exploitation des ressources illimitées du pays et à son relèvement économique. L'académicien Lappo-Danilevski, mort cette année, a présenté en 1916 à l'Académie ma note sur *les Études russes contemporaines en France* ; un autre, le professeur Rostovtsev, s'est activement occupé, en Russie, et cette année en France, du rapprochement intellectuel entre les Alliés.

L'Institut Scientifique de Moscou, sorte d'Académie libre des Sciences, créée par une initiative et des libéralités privées, en partie pour donner asile à des « professeurs » révoqués par

1. « L'Académie attache la plus grande importance à la collaboration de l'Institut Français de Pétrograd et y voit une nouvelle preuve des liens qui unissent la France et la Russie et les institutions savantes des deux pays. » « L'Académie vous serait extrêmement obligée, si vous vouliez bien vous charger de communiquer à l'Académie des Sciences à Paris, que nous tenons beaucoup à resserrer les liens qui unissent notre Académie à la science française depuis plus de deux siècles déjà, depuis le temps de notre fondateur Pierre le Grand. » (Lettres du secrétaire perpétuel au directeur de l'Institut Français, 8 août 1918, 4 décembre 1918.)

le ministre Casso, et qui travaille en parfait accord avec l'Académie officielle, a fondé une *Société d'éditions scientifiques françaises* ; d'autres sociétés de savants ont également entrepris de publier en français les travaux de leurs membres. En attendant que soit résolue, si elle peut l'être, la question d'une langue scientifique internationale, il est important de voir le français reprendre en Russie une place que l'allemand cherchait, là comme ailleurs, à lui enlever. De même, pour l'équipement et le fonctionnement d'instituts spéciaux et de laboratoires de recherches, je puis assurer que le concours de la France est vivement désiré.

Au commencement de l'année 1917, l'université de Pétrograd m'avait invité, en même temps que le professeur Masaryk, aujourd'hui président de la République Tchéco-slovaque, et le professeur Bélitch, de l'université de Belgrade, à faire un cours à la Faculté de Philologie. Ma leçon d'ouverture, où le doyen et un étudiant prirent la parole en français, fut l'occasion d'une chaude manifestation en l'honneur de la France. M. Chtcherba, professeur à l'université, avait commencé à l'Institut Français un cours de linguistique comparée des langues slaves, à l'intention des russisants mobilisés ou détachés à Pétrograd ; l'approche des Allemands nous obligea de partir à Moscou. M. Lozinski, privat docent de la Faculté de Philologie, ancien élève de nos Écoles des Langues orientales et des Hautes Études, a choisi en 1918, comme matière d'enseignement, la langue et la littérature françaises du moyen âge ; la nouveauté intéressante est qu'il a voulu professer dans notre langue.

A Moscou, devenu depuis mars 1918 le siège de l'Institut Français, nos collègues ont manifesté le même désir de rapprochement scientifique et culturel avec la France. L'Institut Français et l'Institut Scientifique de Moscou, libre de toute attache officielle, ont été les centres d'une activité que servirent très efficacement deux chargés de mission français à Moscou. Afin de donner corps à l'idée, une centaine de professeurs, littérateurs, artistes se réunirent le 2 juin 1918 à l'Institut Français : on adopta un projet d'entente franco-italo-russe pour l'information et la compréhension réciproques ; des adresses furent lues au nom de l'Académie des Sciences de

Russie, de tous les corps savants et établissements d'enseignement supérieur de Moscou. A cette date, en plein bolchévisme « ententophobe », et quand — ce qu'on ignore peut-être — le comte Mirbach faisait offrir secrètement son appui aux partis modérés pour « rétablir l'ordre » comme en Ukraine, cette manifestation collective était un acte de courage et de fidélité à la cause alliée.

D'autres universités, Kiev, Kazan, Iouriev, Perm, Saratov, Tomsk ont souhaité pareillement nouer ou resserrer les liens avec la France ; isolées du reste du monde pendant quatre ans de guerre, elles voulaient s'adresser à nos éditeurs pour compléter ou constituer leurs bibliothèques. A elle seule, la commande de la jeune université de Perm se monte à près de 40 000 francs, — dont 10 000 déjà versés, — et comprend, à côté d'ouvrages français, des italiens, des anglais, et même des allemands.

Dans l'enseignement « moyen », on peut noter un revirement en faveur du français. Après le curateur de Kazan, celui de Varsovie a organisé un congrès des professeurs de français de son arrondissement (décembre-janvier 1912-1913), et une exposition d'ouvrages d'enseignement des langues vivantes : j'ai constaté le vif succès de notre pédagogie et de nos éditions auprès des professeurs et chez les grands éditeurs polonais. Ce même curateur a ensuite envoyé en France un groupe d'élèves-maîtresses (janvier 1914), et une caravane d'élèves de différents gymnases de Varsovie (juin-juillet 1914). A Pétrograd, les divers instituts, cours pédagogiques, l'Alliance Française comptaient dans ces dernières années près de quinze cents jeunes filles, venues pour compléter l'enseignement français reçu au gymnase. Que d'invitations j'ai reçues de leurs directeurs ou directrices, de directeurs et de directrices de gymnases, à aller entendre des leçons de français ! J'en ai accepté le plus possible, certain de servir ainsi notre langue et notre pays ; mais faute de temps, j'ai dû en décliner beaucoup. De nombreux maîtres offraient de faire à leurs élèves des conférences sur la France ; mais il eût fallu des projections, qui nous manquaient. Enfin, en vue de relever la situation du français dans les écoles primaires supérieures de Pétrograd par des mesures d'ordre à la fois pédagogique

(bon recrutement des maîtres) et financier (rétribution des cours par la Ville), le sénateur Belgard (d'origine française) me proposait la charge officielle d'inspecteur de l'enseignement du français dans ces écoles.

III

Ce retour de sympathie spirituelle en notre faveur s'explique, on le voit, en partie par les fautes de nos concurrents, en partie par une initiative et un effort français. Seul l'état présent de la Russie, l'impossibilité de toute communication empêchent cet heureux revirement de produire ses fruits ; mais c'est d'hier — et d'aujourd'hui — qu'il faut envisager, préparer demain. De l'alliance franco-russe presque rompue, il ne subsiste de vivace que le lien intellectuel : c'est beaucoup par lui que se refera plus solide une entente qu'exigent pour l'avenir notre sécurité et notre commun intérêt.

Hier il y avait trois universités à Pétrograd, dont une féminine, quatre à Moscou, dont deux féminines, puis celles de Kiev, Kazan, Kharkov, Iouriev (Dorpat), Iaroslav, Novorossiisk (Odessa), Varsovie, auxquelles ont succédé ou sont venues s'ajouter Rostov-sur-Don (Varsovie), Nijni-Novgorod (Dorpat), Perm, Saratov, Tomsk ; de nouveaux centres projetés à Irkoutsk, Tiflis, Tachkent. Les grands instituts techniques des capitales, les Cours Supérieurs féminins constituent, avec les universités, un ensemble puissant par le nombre et par les moyens, le plus difficile étant parfois de trouver assez de professeurs. Tout cela représente à travers la Russie des dizaines de milliers d'étudiants et étudiantes. Or le français ne comptait avant la guerre que *trois* lectorats (Pétrograd, Moscou, Kiev) ! Ailleurs l'enseignement de notre langue est donné par des professeurs de gymnase, qui ne sont pas du cadre et n'ont pas toujours l'autorité suffisante.

Dans ce champ si vaste, — sans compter les établissements, maintenant nombreux, de pure recherche scientifique, — quelle place à prendre pour les méthodes et l'esprit français ! On ne peut ici que poser quelques principes, appuyés sur

l'expérience, et indiquer les grandes lignes du plan de rapprochement intellectuel suggéré par les intéressés eux-mêmes.

D'abord — ce qui manquait le plus : se connaître, de pays à pays, de personnes à personnes. « Nous connaissons la science française, des savants français », me disait le professeur d'Oldenbourg, « nous ne connaissons pas la France. » Mais que sait-on de la Russie chez nous? Donc, que des hommes adonnés aux mêmes travaux — sciences, archéologie, philologie, orientalisme — ne s'ignorent pas, ou soient informés de leur mutuelle existence et de leurs recherches communes autrement que par un intermédiaire étranger. Maints savants russes souffrent, plus que ceux d'autres pays, de ne pas connaître leurs confrères français et d'être plus encore inconnus d'eux, de rester comme emmurés dans leur langue et d'avoir été obligés jusqu'ici de prendre l'allemand comme interprète. Cette lacune serait en partie comblée par un service régulier d'information scientifique. Mais si le français a retrouvé en Russie, dans le domaine des sciences, un traitement de faveur, nous sommes tenus à quelque réciprocité : un grand progrès aura été réalisé, quand chaque spécialité importante aura un travailleur sachant assez le russe pour donner des analyses, comptes rendus, bibliographies de la production russe.

Ensuite — se reconnaître comme membres égaux d'une société des esprits où il n'y a pas de « tchines » ni de « table des rangs ». Le lourd orgueil allemand a heurté plus d'une fois les Russes dans le sentiment de leur valeur propre. Ils prétendent qu'il y ait une science « russe », avec sa personnalité distincte. Comparant les « génies » nationaux dans la création scientifique, le professeur Lazarev, directeur de l'Institut de Physique de Moscou, et le membre le plus jeune de l'Académie des Sciences de Russie, — nous expliquait comment la science russe participe en quelque manière de l'esprit slave : tout en étant capable de s'attacher à une spécialité définie, d'y appliquer les règles et les méthodes requises, elle s'échappe volontiers des cadres trop rigides, passe d'une spécialité à une autre plus ou moins voisine, et découvre parfois des régions inexplorées. M. Lazarev lui-même en est un exemple : venu de la médecine à la physique, il étudie en physicien les phéno-

mènes physiologiques ; et ce « pont » ouvre une route de plus à la science.

Dans tous les ordres d'études, les Russes ont conquis une place assez honorable pour qu'on ne puisse se dispenser désormais de connaître la *littérature* russe ; dans quelques-uns, — orientalisme, histoire et art byzantins, — ils gardent nettement la maîtrise. En archéologie et philologie classiques, en slavistique, ils ont publié des travaux qui font autorité, mais ne nous sont parvenus jusqu'alors que par la voie allemande. On ignore leurs néo-bergsoniens, leurs psychologues, leurs métaphysiciens, parce que la philosophie russe, hors Soloviëv, n'est pour ainsi dire pas encore classée. Si Loutchitski, Karéev n'avaient souvent visité la France et connu quelques Français, bien peu sauraient qu'ils ont consacré presque toute leur carrière à l'étude de la fin de l'ancien régime, et de la Révolution. Des ouvrages comme ceux des professeurs Guerrier sur Chateaubriand, Rozanov sur l'influence de J.-J. Rousseau à l'étranger, Boubnov sur le moine Gerbert, les thèses de doctorat de M. Chichmarëv sur Marot, de madame Dobiache-Rojdestvenski sur le culte de l'archange saint Michel en Occident, attendent encore chez nous une « *recension* ». L'obstacle? Toujours le même : *russicum est, non legitur*.

Une organisation méthodique des rapports intellectuels entre la France et la Russie mettra utilement fin à cette sorte d'ostracisme et libérera les deux pays de l'intermédiaire allemand. Elle a déjà été l'objet, en Russie même, d'une étude détaillée, chez les « scientifiques », comme chez les « littéraires » ; le professeur Rostovtsev, membre de l'Académie des Sciences de Russie, en a exposé les grandes lignes, l'été dernier, à ses collègues des universités de Lyon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Poitiers. Il préconise des congrès fréquents de spécialistes, l'échange interuniversitaire de professeurs et d'étudiants, la création d'un institut russe à Paris, les excursions scientifiques, un service de bibliographie, l'étude de la langue étrangère, les relations plus fréquentes entre les personnes. J'ajouterais, pour ma part, à titre de réciprocité pour les chaires de russe existant dans quelques universités françaises, la création de chaires françaises dans les grandes universités russes ; car les études françaises ne se relèveront

là-bas de leur infériorité par rapport aux études germaniques, que si elles sont constituées en discipline autonome.

L'enseignement « moyen » offrirait au « français » tout court un champ infiniment plus vaste. Mais il n'est pas temps d'en parler : le régime extravagant auquel il est actuellement soumis, la dispersion ou le départ de nombreux maîtres y ont jeté une perturbation trop profonde pour qu'il soit possible de voir d'ici comment devra être reprise la défense du français. Une chose est toutefois certaine, dès maintenant : il aura cessé d'être, — et l'on ne saurait le regretter, — ce à quoi on le réduisait trop souvent : une connaissance, j'allais dire un art d'agrément. Il devra, quand la tourmente sera apaisée, éprouver sur des millions d'esprits neufs, frustes même, sa vertu éducatrice et son utilité pratique : expérience redoutable, mais capitale pour notre influence.

En limitant à dessein mon exposé aux vicissitudes de cette influence dans les centres de haute culture russe, j'ai tâché de montrer que sa restauration dépendait, pour beaucoup, de notre propre effort. On a vu aussi combien les Russes, tout en revendiquant pour la science de leur pays la place qu'elle mérite, étaient désireux de vivre plus près de la science et de la pensée françaises : il m'eût été facile d'en multiplier les preuves. Dans l'œuvre de collaboration scientifique avec les autres peuples, ils nous offrent la première place ; et, dans cette préférence réfléchie que dicte l'esprit, le cœur parle aussi. Mon devoir est de les en remercier publiquement. L'un d'eux, le plus qualifié pour parler au nom de la science russe, m'écrivait il y a quelques mois : « Nous travaillons, nous ne perdons nullement courage, malgré les grandes difficultés de la vie, et malgré toutes les morts et les maladies qui nous entourent. » Celui qui a vécu de longs mois dans le pays où l'on « travaille » ainsi, peut seul deviner quel tableau se cache derrière ces mots si simples et si courageux. Qui oserait faire grief à ces martyrs de travailler? C'est leur unique réconfort, le seul moyen pour eux de servir encore leur malheureuse patrie, et de préparer son relèvement, dans lequel ils conservent une foi inébranlable. Chaque jour décime cette élite déjà restreinte. Ceux que j'ai laissés là-bas veulent qu'on sache

qu'ils ne nous ont jamais trahis ; ceux qui sont ici attestent assez, par leur présence volontaire, l'attachement à notre cause, qui est toujours la leur : les uns et les autres ont droit, par leur fidélité, à notre estime, par leurs souffrances, à notre respect. Mais les laissera-t-on seuls avec leur détresse et avec l'intrigue allemande qui rôde autour d'eux?

JULES PATOUILLET

Directeur de l'Institut Français de Pétrograd.

En raison de la grève de l'imprimerie, l'article de M. Fernand Vandérem, LES LETTRES ET LA VIE, n'a pu être composé. Il sera publié le plus tôt possible.

L'administrateur-gérant : E. GUILMOTO.

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE
(Tome V)
par **Charles de La Roncière.**

Voici le 5e tome de l'ouvrage désormais classique de M. de La Roncière. Celui-ci va de 1635 à 1683, de la guerre de Trente ans à la mort de Colbert; il comprend deux des plus belles périodes de notre histoire maritime, la maîtrise de notre pavillon sous Richelieu, et le ministère de Colbert. Ce dernier surtout est magistralement traité : rappelons que l'an dernier, le 29 août, le chapitre sur Colbert, tiré à part, a provoqué la célébration de son tricentenaire à bord de tous nos vaisseaux. Tous ceux qui s'intéressent à la puissance navale de notre pays trouveront là un exemple de ce que peut, pour faire œuvre utile et durable, l'intelligence et l'énergie d'un homme, d'ailleurs non spécialisé.

MES CAHIERS RUSSES
par **Maurice Verstraete.**

Ceci est écrit par un témoin des deux révolutions russes, celle de mars-avril et celle d'octobre-novembre 1917. Il contient, sous la forme de notes écrites au jour le jour, l'histoire intérieure de la Russie depuis mai 1915 jusqu'à juillet 1918. La désorganisation de l'ancien régime, la tentative éphémère du gouvernement provisoire, l'établissement du pouvoir bolchevique, sont les trois étapes principales de cette histoire. Beaucoup de ces notes ont perdu de leur intérêt depuis que les événements qu'elles annonçaient se sont produits, et il est telles phrases que l'auteur sans doute ne signerait plus. Mais la valeur narrative de l'œuvre reste entière.

LE CULTE DES HÉROS ET SES CONDITIONS SOCIALES
par **S. Czarnowski**

La beauté des vies héroïques a toujours inspiré la pieuse imagination des hommes. La pensée du XIXe siècle a été obsédée par le rôle, sans doute décisif, dans l'œuvre du progrès, de ces types supérieurs d'humanité. Il appartenait à l'école sociologique actuelle, et à un de ses représentants distingués, M. Czarnowski, de renouveler cette question, en étudiant les conditions sociales de l'apparition des héros. C'est ce qui est fait magistralement dans ce livre de haute science, à propos d'un cas particulier, désormais, grâce à lui, mis en pleine lumière : la légende de saint Patrick en Irlande.

VIRGILE ET LES ORIGINES D'OSTIE
par **Jérôme Carcopino.**

Nous ne lisons plus guère les livres antiques. Deux ou trois, seulement, échappent à l'oubli respectueux. L'Enéide est du nombre. Qui ne connaît l'épisode des amours de Didon et d'Énée ? Qui n'a goûté, dans *l'Ile des Pingouins*, les pages où France a délicieusement traduit tels vers célèbres de la *Descente aux Enfers* ? — La thèse magistrale de M. Carcopino pourrait porter en sous-titre : « Pour mieux comprendre Virgile. » Nous ne savions pas bien, naguère, où s'établit, en abordant en terre latine, le mythique navigateur qui devait fonder Rome. Il appartenait à cette érudition si exacte, d'animer dans un site réel les gestes du héros troyen. Sans que les *Nouvelles promenades archéologiques* aient perdu de leur charme, ce n'est plus Boissier que nous prendrons pour guide le long du Tibre aux eaux jaunes...

SARATI LE TERRIBLE
par **Jean Vignaud.**

Nos lecteurs ont pu apprécier le talent vigoureux de M. Vignaud dans cette *Revue* même. Le roman qu'il nous donne aujourd'hui nous présente, dans le décor pittoresque d'Alger, et parmi le grouillement de sa population cosmopolite, un personnage farouche dessiné avec une réelle maîtrise, le terrible Sarati. Il y a dans le livre de M. Jean Vignaud beaucoup de couleur et de mouvement, un sentiment très particulier de la vie algéroise, et surtout le don enviable d'animer tout ce qu'il touche. Le héros du roman, ce Sarati brutal et douloureux, est un type tout à fait original par sa rude vitalité.

LES INTERPRÉTATIONS DE LA GUERRE
par **René Hubert.**

La guerre a-t-elle un sens? N'est-elle qu'une absurde destruction, ou mûrit-elle un meilleur avenir ? — Doute tragique qui pendant cinq ans a obsédé bien des consciences. M. René Hubert a consacré à cette question un livre d'une haute tenue de pensée. Il a essayé ensuite de dégager les répercussions de la guerre sur l'évolution des mœurs, des institutions, des croyances. Enfin, il ne s'est pas interdit de jeter sur l'édifice de la cité future un regard ferme et clairvoyant.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber (Maison d'édition Calmann-Lévy), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la Société Nouvelle de Publicité, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.